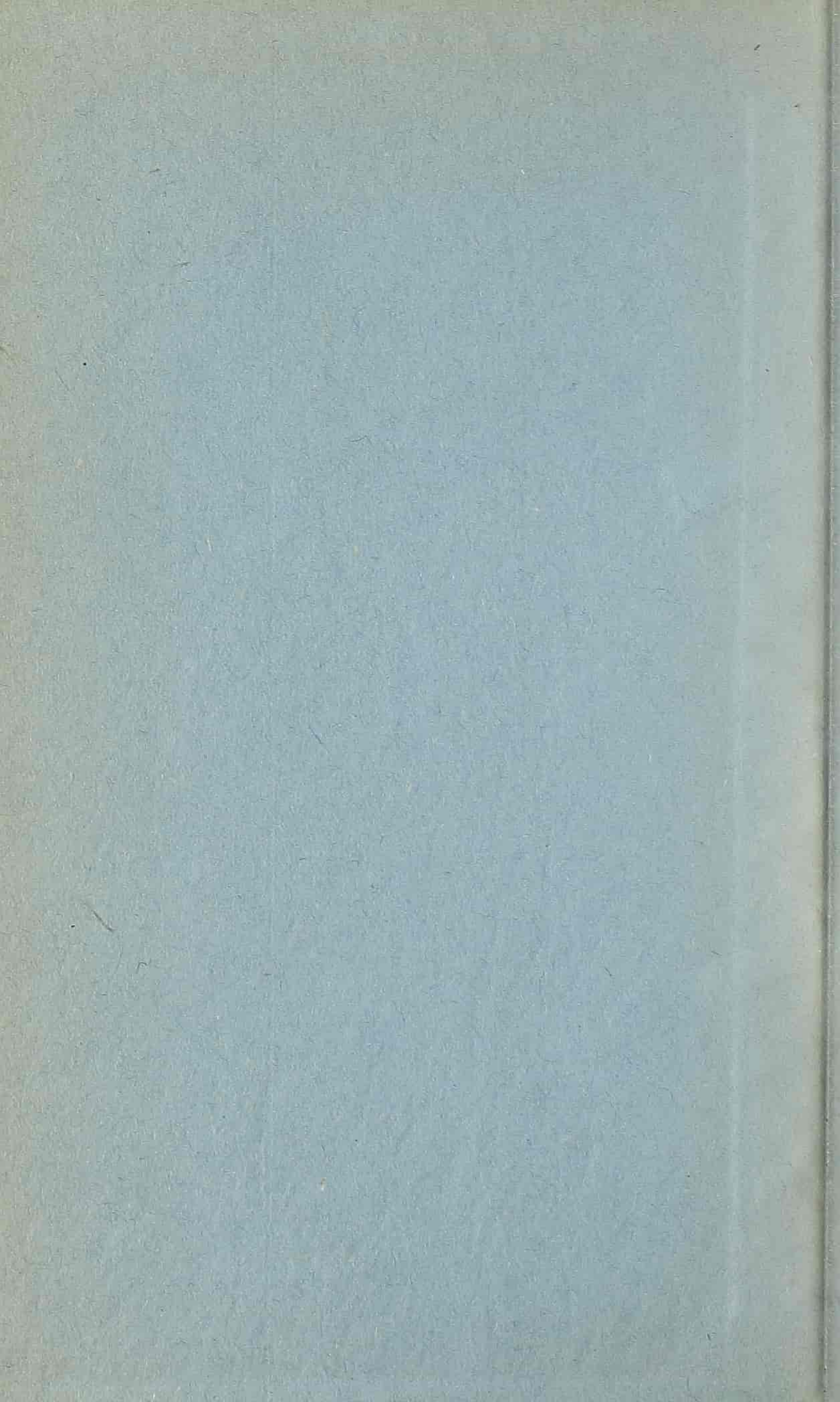


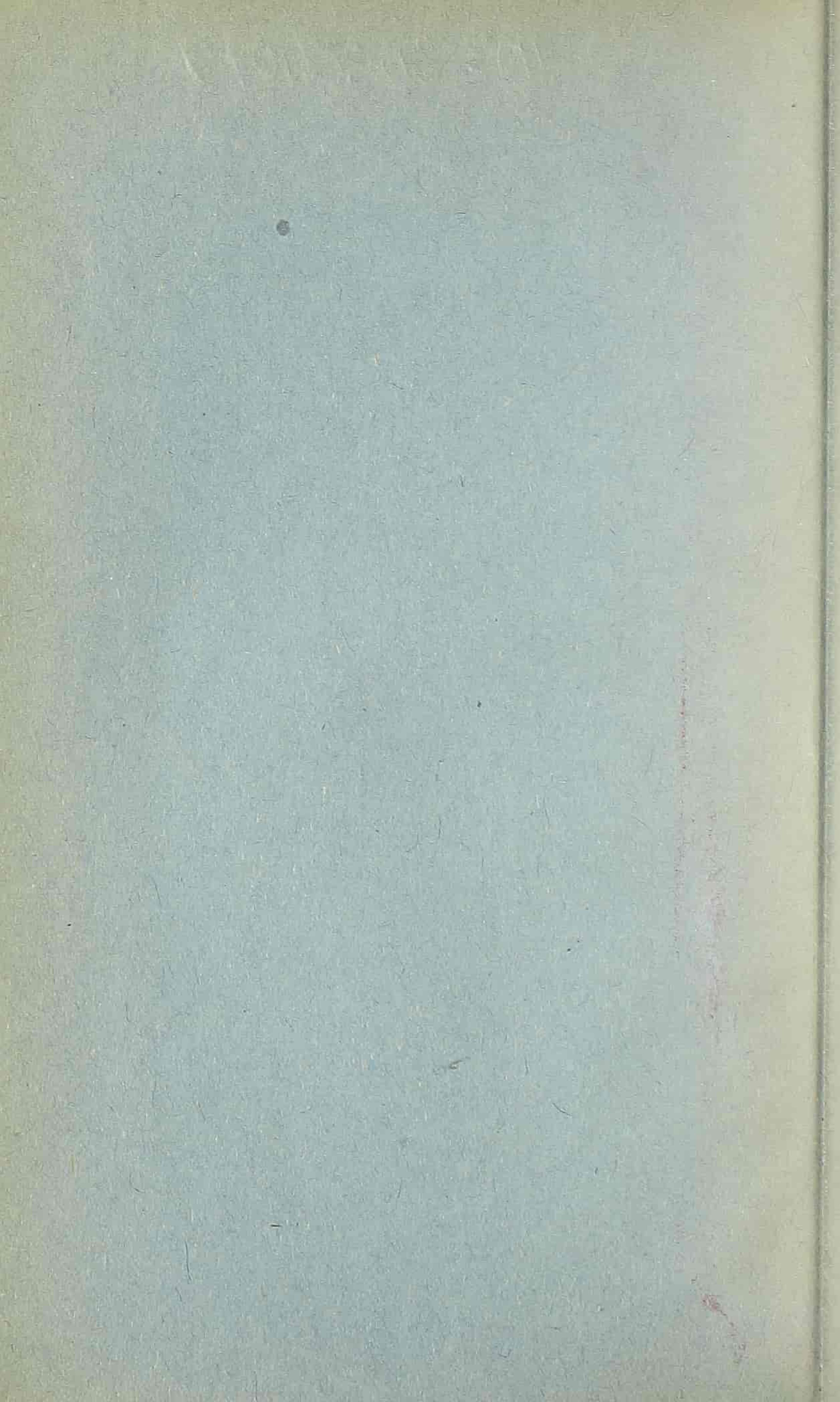
1766 552

FERRI-PISANI

LE DRAME
SERBE



ID = 32504079



Лука Ђеловић
БЕОГРАД

~~Лука Ђеловић~~
~~БЕОГРАД~~
Luka Ćelović
BEOGRAD

LE

DRAME SERBE

Д. В. б
552

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
И Б. 45556

FERRI-PISANI

CORRESPONDANT DE GUERRE

LE

DRAME SERBE

OCTOBRE 1915 - MARS 1916

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1916

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays.

Copyright by Perrin et Cie, 1916.

POUR QUE
QUAND SONNERA L'HEURE DES RÉPARATIONS
LES ALLIÉS VICTORIEUX
N'OUBLIENT PAS CE QU'A SOUFFERT
LA SERBIE HÉROÏQUE
ET MARTYRE...

Je ne voudrais point laisser paraître ces pages sans apporter ici mon tribut de reconnaissance à tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont facilité mon humble tâche de correspondant de guerre. Un instant vécu en commun, une simple rencontre même au croisement de deux routes, ont créé entre tous les spectateurs impuissants de ce grand drame un lien de souvenir angoissé.

Je ne saurais oublier, dans le monde diplomatique, l'accueil que voulut bien me faire le ministère des Affaires extérieures de Serbie, et en particulier Son Excellence le sous-secrétaire d'État Jovanovitch, ses collaborateurs MM. Baloutchitch, Gabrilovitch et Milan W. Georgevitch. Que MM. Boppe, Guillemin et Boissonas, nos ministres à Nisch, à Athènes et à Corfou veuillent bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance.

Dans le milieu militaire, il me faudrait citer tous les officiers ou soldats avec qui les cir-

constances me mirent en contact. Parmi eux, certains plus particulièrement évoquent en moi les points culminants du grand drame : le colonel Tersitch, commandant de la division de Schoumadia et depuis ministre de la Guerre ; le colonel Boyovitch, le défenseur de Katchanik ; le colonel Vassitch, le héros de Monastir ; le major Dioukitch, qui commandait sur l'île des Tziganes.

Plus tard, à Salonique, ce fut pour moi le bienveillant accueil du général Sarrail et de son entourage, le capitaine Mathieu, les lieutenants Bouette, Frappa et Bokanowski, le secrétaire d'état-major Grunebaum-Ballin. Je ne saurais mentionner l'étape de Corfou sans citer le général de Mondésir et les officiers de la mission chargée du ravitaillement de l'armée serbe. Que Monseigneur Bollo, aumônier du *Waldeck-Rousseau* et le saint Vincent de Paul de l'île de Vido veuille bien trouver ici, l'expression de tout mon respect.

Aux heures les plus critiques de la retraite, je rencontrai aide et réconfort auprès du commandant Picot et de ses mathurins, auprès de l'escadrille du commandant Vitrat, auprès de tous les médecins de la mission sanitaire

française et en particulier du major Colombani.

Il me faudrait citer encore des infirmiers, des infirmières, d'humbles guides d'un jour aussi. Je n'ai plus leurs noms, de même que je n'ai plus présent à la mémoire le nom de ce préfet d'Ochrida, à qui, sur la route de l'exode, je dus de pouvoir manger à ma faim après trois jours de jeûne.

Enfin je ne saurais pas ne point me souvenir de tous les confrères et camarades qui partagèrent ces heures tumultueuses : Londres, du *Petit Journal* qui fut pour moi le meilleur des compagnons tant aux Dardanelles qu'en Serbie ; Magrini du *Secolo* ; Steevens du *Daily Telegraaph* ; Renwickle du *Daily Chronicle* ; Bassi de la *Stampa* ; Fraccaroli du *Corriere* ; Tchernof, Hubert Jacques et Vaucher de l'*Illustration* ; Barby et Helsey du *Journal* ; Dubochet, Richard et de Mézières du *Petit Parisien* ; Jules Rateau de l'*Écho de Paris* ; Price du *Daily Mail* ; Calvert du *Times*.

LE DRAME SERBE

CHAPITRE PREMIER

SALONIQUE LA VILLE PRÉDESTINÉE

— Monsieur, m'a dit un mien ami, qui est Salonicien, la nuit est historique. Il convient de la vivre éveillé. Allons à la Tour blanche.

La Tour blanche est à Salonique ce que Maxim's est à Paris. On y trouve du champagne et de la musique bruyante. Nous y trouvâmes aussi tous ceux qui dans la ville ne s'étaient pas couchés parce qu'agités par la curiosité, la crainte ou la cupidité. Demain, à l'aube, la loi martiale entrera en vigueur. Demain, les lieux publics seront clos à l'heure du couvre-feu. Demain les patrouilles feront sonner les crosses des

fusils sur le pavé des rues. Demain, tout l'effort de la cité se tendra vers la guerre. Ce soir-ci sera le dernier soir où l'on s'amuse. L'incertitude de l'avenir donne à l'heure fugitive une étrange saveur. Dans l'air lourd de la fumée des cigarettes et des vapeurs d'alcool, des mots passent :

— Alors c'est pour tout à l'heure ? — Sans faute. — Au lever du soleil. — La Grèce protestera ? — Pour la forme ! — Venizelos a contraint le roi à signer le décret de mobilisation ! — C'est faux : l'accord est parfait entre le trône et le premier ministre. — Moi, je vous dis que les evzones ont reçu l'ordre de s'opposer au débarquement. On se battra dans les rues ! — Les Anglais menacent de bombarder la ville. — Mais oui. Sir Grey soutient les Bulgares. On leur promet Constantinople s'ils marchent avec les Alliés. — Allons donc ! La Russie vient d'envoyer un ultimatum menaçant au tsar Ferdinand. — La Thrace était grecque. Elle doit le redevenir. — Moi, je vous dis qu'on criera : « Vive

la France! » Tous les Saloniciens sont francophiles.

Décidément, la Tour blanche fermera ses portes en beauté. Jamais clientèle plus bigarrée ne se disputa les hauts tabourets où l'on se perche pour aspirer avec le chalumeau des boissons multicolores aux noms pompeux.

« Nous sommes au carrefour des Balkans, m'a dit le mien ami. Tout ce que l'Orient recèle de races et de sous-races a envoyé ici, ce soir, quelqu'un de ses échantillons. Observez ces jeunes Juifs, à la table voisine. Ils sont aisément reconnaissables à leurs gestes trop polis et à leurs bottines trop fantaisistes. Les pères, pratiquants, ne fréquentent pas le cabaret. Les fils, qui se piquent de modernisme, y vont au grand désespoir de leurs mères restées femmes de tradition et qui portent encore le vieux costume sioniste avec le bonnet de dentelles et la robe à volants bordée d'hermine. Cet élément sympathise franchement avec les alliés. Tous les israélites d'ici parlent fran-

çais. Ils veulent le triomphe de la Quadruple, encore qu'ils souhaitent secrètement la défaite de la Russie antisémite. D'ailleurs la guerre fait prospérer leur commerce.

« Voyez maintenant ces officiers d'évzones, là-bas. Pour eux, ce soir, c'est la veillée des armes. Ils ignorent encore les compromissions probables de la politique qui les gouverne. Demain ils seront aux frontières. Ils accourent avec les troupes de la Vieille Grèce pour défendre la Nouvelle. Leurs yeux graves ne trahissent aucune faiblesse. La haine décuplera leur force. Ils sauraient renouveler l'exploit de Kilkish, quand durant la guerre interbalkanique nos fantassins enlevèrent l'artillerie bulgare à la baïonnette. Voyez l'attitude de ces jeunes hommes qui demain peut-être tomberont sur le champ de bataille. Nul regret de la vie, de l'éclat des lumières, ni de la musique énervante. Ils n'y prennent plus garde. A l'avance ils se sont détachés de tous ces biens qui nous rendent lâches, quand vient le combat. Leur âme

à eux est déjà dans les plaines de Thrace. »

Deux femmes s'étaient levées et au centre de la salle, sur le parquet luisant, dansaient un tango étrange, sur un rythme de quadrille. Au premier rang des consommateurs, deux Turcs coiffés du fez rouge suivaient des yeux le couple ; mais ces yeux n'avouaient rien. Mon ami continuait :

— Vous êtes-vous demandé quelles pensées peuvent agiter à cette heure ces notables musulmans de Salonique, devenus sujets grecs depuis la conquête ? Dans quel fatalisme se réfugieront-ils, quand demain débarqueront sur le port les troupes franques en marche vers ces Balkans que les Sultans oppressèrent si longtemps ? Ne vous fiez pas à leur apparente indifférence. Leurs cœurs de Barbares vous maudissent et quand demain passeront vos soldats, les « hanouns » turques jetteront aux « roumis » des paroles de malélices du haut de ces maisons carrées où en plein Salonique les femmes musulmanes mènent encore la vie du harem.

— L'Hymne russe ! Jouez l'Hymne russe ! crie un officier serbe aux « dames viennoises » qui composent l'orchestre de la Tour blanche et qui font la grimace et des fausses notes chaque fois qu'on leur réclame un chant de la Quadruple.

— A bas l'Autriche ! clame un Transylvain qui attend au cabaret l'heure du train matinal qui l'emportera vers la mobilisation roumaine.

Je surprends le geste inquiet d'un commerçant bulgare qui demain regagnera Dé-déagatch. Dans le fond de la salle, devant un seau de champagne, un homme affirme : « Nous nous battons jusqu'à l'anéantissement de l'Allemagne, la guerre dût-elle durer dix ans ! » Celui-ci est un fournisseur aux armées, qui ne gagne pas moins de 5000 livres sterling par jour depuis le début de l'expédition d'Orient. L'espion des consulats germaniques de Salonique rôde entre les tables, aux aguets et jouissant de son reste. Mon ami me dit :

— Cette nuit-ci me rappelle trois autres

nuits tragiques. Vous êtes dans la ville prédestinée. Ne vous fiez pas à l'impression du voyageur superficiel qui traverse nos rues cahoteuses sans rencontrer ni sur les avenues ni sur les places ces statues de marbre ou de bronze par lesquelles toute cité soucieuse de son histoire commémore le passé et prépare l'avenir. La petite stèle de pierre qui marque la place où fut assassiné le roi Georges de Grèce constitue notre unique monument.

« Ici, pourtant, prirent naissance des événements considérables. Salonique, depuis dix ans, domine tout le roman du monde oriental. C'est à Salonique même que s'organisa le mouvement macédonien qui devait préparer la guerre balkanique. C'était en 1907. Ah ! Monsieur, quels jours nous vécûmes ! Ici, en plein régime turc, les Grecs et les Bulgares avaient mandé leurs partisans. Déjà ils se disputaient la ville avant de l'avoir conquise. Les andartres disaient : « Salonique est grecque ! » Les comitadjis ripostaient : « Elle est bulgare ! »

En réalité, la population est juive. Mais les Balkaniques voulaient prouver à l'Europe que le Sultan n'était point de taille à gouverner le Balkan. Les agents de l'organisation intérieure attaquaient les trains. La ligne de Dédéagatch sauta vingt-deux fois en un seul mois. On lançait des bombes dans les rues. On mit le feu au *Guadalquivir*, des Messageries Maritimes. J'ai vécu la nuit où Boris Saratofet et ses brigands firent exploser 500 kilos de dynamite sous la Banque Ottomane.

« En 1908, autre histoire. C'est de Salonique que partit Enver-Bey pour aller conquérir Constantinople et détrôner Abdul-Hamid. Mamouth-Chefket-Pacha, assassiné depuis par les Vieux-Turcs, avait organisé le complot. Les conjurés Jeunes-Turcs, par une nuit comme celle-ci, s'étaient concertés pour la décision suprême en ce même jardin de la Tour Blanche où nous sommes.

« Troisième nuit historique en 1913. Le bloc balkanique vient de vaincre les Ottomans. La Macédoine est libérée du joug de

Stamboul. La Thrace est libre et Monastir et Uskub, et Andrinople, et Salonique. Mais déjà, Grecs et Bulgares s'apprêtent à s'entretuer pour le partage des conquêtes. Notre diadoque est arrivé le premier dans la ville. Il l'occupe. Un millier de comitadjis se sont glissés dans la cité, retranchés dans une douzaine de maisons et dans la mosquée de Sainte-Sophie. C'était le 31 juin. Brusquement, à six heures du soir, des coups de feu éclatent. Les Alliés de la veille se fusillent à bout portant. Les Bulgares, malgré leur petit nombre, refusent de se rendre. Il faut amener du canon. On tirait dans les rues, Monsieur. Les obus débouchaient à 20 mètres. Le combat dura jusqu'à 4 heures du matin. Le sang des Bulgares tombés dans la mosquée s'est imprégné dans le bois de telle sorte qu'il faudrait enlever tout le plancher pour faire disparaître les traces rouges.

« Et maintenant, la quatrième nuit. Celle-ci à la fin de laquelle les Alliés traverseront Salonique pour marcher au

secours de la Serbie. Irons-nous côte à côte avec les vôtres jusqu'à Constantinople? En passant par Sofia? Est-ce que de la ville prédestinée va partir cette armée qui fera sonner ses clairons et ses éperons dans Stamboul? Cette nuit-ci, je vous le disais bien, est encore une nuit historique. »

L'aube naissait. Quelqu'un qui venait du dehors entra et cria : « Les transports alliés sont devant le port ! Les Austro-Allemands réunis au Club Autrichien, ont décidé à l'unanimité de se cacher dans les caves ! » Des rires fusèrent. Une « dame viennoise » de l'orchestre à qui l'on réclamait « la Marseillaise » crut nécessaire de singer une crise de nerfs et de briser deux verres.

CHAPITRE II

SUR LES BORDS DU VARDAR

Depuis deux longues semaines, Salonique les attendait. Durant le jour, les lorgnettes fouillaient le golfe, cherchaient derrière la pointe du Cara-Bournou la silhouette des grands transports amenant les troupes franques. Les vrais Grecs disaient : « Voilà l'occasion souhaitée pour détruire à jamais le Turc et le Bulgare ». Quelques Hellènes, cependant, traîtres à l'histoire de leur race, montaient la nuit sur ces terrasses des maisons turques où Musulmans et Germains sympathisent. De là-haut, les espions des consulats ennemis guettaient avec crainte les rayons blancs des projecteurs. Il y eut aussi les indifférents, les égoïstes. Ils furent

nombreux. Ils en avaient tant vu, des choses et des choses, dans Salonique la prédestinée, que déjà leur âme était blasée. Dix ans d'agitation macédonienne, des bombes dans les rues, sous les trains, dans les banques ; plus tard, la révolution jeune-turque, le départ d'Enver Bey s'en allant chasser le Sultan ! Chaque année nouvelle amène pour Salonique une nouvelle stupeur. La ville qui fut la prison d'Abdul-Hamid, a servi de cadre à la rupture gréco-bulgare, puis à l'assassinat d'un roi. Et voici qu'un jour, avec le soleil levant, trois navires semblent monter à l'horizon. Ils arrivent des Dardanelles. Ils apportent l'avant-garde des Alliés, qui s'en vont secourir la Serbie.

Des crêtes de Gallipoli aux rives du Vardar... y avez-vous songé ? Les enfants de France depuis des mois luttèrent sur le sol aride du cap Hellès sous le soleil torride, au milieu de l'odeur des cadavres, dans une nuée de mouches bleues. Un ordre arrive, un beau matin : « Bouclez le sac, on rembarque ! » La relève alors ? On rentre au

pays, au foyer, revoir la femme, les gosses... Non pas! Non pas! Vous avez tâté du Turc : allez donc tâter du Bulgare, maintenant! Dernière nouvelle : pour aller à Constantinople, on ne passe plus par les Dardanelles, on passe par la Thrace! Colonne par quatre! En avant! Marche!

Ces soldats quittent une guerre pour une autre guerre. Le fourniment est lourd, le climat est rude, âpre est le pays. Ils redressent la taille. Aux Grecs, aux timides Grecs qui refusent de défendre leurs frères d'Asie que le Turc égorge, une avant-garde de zouaves a montré ce qu'était la France.

Clairons sonnants, tambours battants, les zouaves s'en vont vers Zeitinlick. Au passage de la clique, pas un vivat, pas un geste, pas un chapeau qui se lève. Vous me direz que les Hellènes n'ont pas l'enthousiasme des Latins? C'est possible. Tout de même, en France, j'ai vu des rois nègres, des sauvages. Ils étaient les hôtes. On était poli. On les saluait. Ici, la foule muette regardait passer les soldats de France. Seul

le bruit des lourds souliers battant la route en cadence. Quelques zouaves avaient le front bandé. Un imbécile, près de moi, murmura : « Comme leurs uniformes sont sales ! »

Ils longèrent des maisons turques. Derrière les fenêtres grillées on devinait le regard haineux des femmes musulmanes. Sur le bord des trottoirs, il y avait des Juifs, des Grecs, des Levantins, des soldats hellènes, des popes, des Macédoniennes vêtues d'étoffes brodées. Les zouaves passèrent devant une caserne. Le poste leur rendit les honneurs. La foule était toujours silencieuse. On sortit de la ville. Sur le passage du bataillon, une vieille mendicante tendit la main. Un soldat français tira de sa musette un pain et le donna. Alors la vieille qui était une Arménienne échappée par miracle aux massacres de Turquie cria dans sa langue : « Là-bas, ils ont tué mon mari, mes fils, mes filles, mes petits-enfants. Soldat d'une race qui m'est inconnue, laisse-moi embrasser ton fusil qui me vengera ! »

Une nouvelle brève et dure attendait les Alliés à leur débarquement à Salonique. Les Austro-Allemands depuis hier ont commencé l'offensive devant Belgrade. Me rendant au grand quartier serbe, puis de là sur le front du Danube, j'ai fait halte à Stroumitza, où l'attaque bulgare (qui pourrait en douter ?) est imminente. Déjà ici, la nature entière participe à la lutte prochaine. Le cadre seul suffirait à engendrer celle-ci, si la haine farouche de deux races avait encore besoin d'un stimulant. Ici le Balkan se dresse plus dénudé, plus menaçant que partout ailleurs. Ici le buisson semble n'avoir poussé que pour recéler l'embuscade. Chaque ravin est un piège, chaque passant un ennemi.

Ici les fleuves roulent noirs, et si les eaux du Vardar sont sonores, croyez bien que leur chanson n'est qu'un appel de plus aux armes. La plaine, la plaine macédonienne elle-même qui fut si cultivée, si riche, si joyeuse, s'est changée en un désert que l'homme fuit, poursuivi par la hantise des massacres qui s'y perpétrèrent. Dans

ce décor tragique, seul pouvait vivre le comitadji. Les comitadjis, au temps du Comité Macédonien, ont eu leur heure de gloire presque pure. Déjà, dans leur lutte contre le Turc les comitadjis pratiquaient le crime et le pillage, mais alors, ne forgeaient-ils pas la liberté d'un peuple? On ne peut nier que ces sanglants révolutionnaires préparèrent en quelque sorte l'indépendance du Balkan. Mais quand vint la paix relative qui suivit les dernières guerres balkaniques, les hommes de l'organisation intérieure brusquement se trouvèrent sans emploi. La Macédoine qui si longtemps avait constitué leur fonds de commerce, était enfermée en des frontières stables. L'histoire, en même temps, réduisait les proportions de la légende. Les héros de la veille apparurent comme de vulgaires brigands.

La Bulgarie qui si longtemps avait subventionné ces bandes turbulentes dans leur épopée contre la domination ottomane, arrêta les frais du jour au lendemain. Le

comitadji, sans autre métier que celui de la bataille, se tourna vers de nouveaux commanditaires. Ceux-ci d'ailleurs s'offraient d'eux-mêmes.

L'Autriche qui venait de déchaîner la grande guerre avait un besoin impérieux de décongestionner sa frontière de Bosnie, sérieusement menacée par l'offensive serbe. Les comitadjis se proposèrent pour attaquer les lignes du Vardar et pour immobiliser sur ce front une bonne partie de nos Alliés. Ainsi naquit la première affaire de Stroumitza. Elle dépassait la portée d'un incident. Il se livra là un terrible combat. Aujourd'hui, après six mois, les traces en sont encore visibles sur le pont que balaya la mitraille, sur les murs de la petite gare percée par les balles. Mais le souvenir le plus émotionnant de cette incursion est le cimetière dans lequel reposent les 359 soldats serbes qui défendirent jusqu'à la mort cette voie ferrée dont ils avaient la garde. Les 359 héros sont enterrés le long même de ces rails qu'ils sauvèrent par leur sacri-

fice, ces rails qui constituent encore l'unique communication possible entre la Russie et ses Alliés du front occidental. L'officier serbe qui me conduisait vers ces tombes me disait, les larmes aux yeux : « La glorieuse bataille de Koumanovo nous coûta moins cher. Cette fois-ci, lors de l'incursion, les nôtres étaient 360 ; un seul en réchappa, je vous montrerai le survivant ce soir. »

Et le soir on me montra l'unique survivant. C'était après le dîner, sur les bords du Vardar, dans une petite ferme où j'étais l'hôte des chefs de la garde-frontière. Comme repas, le rude menu d'un camp de guerre. L'épaule d'un sanglier qu'on abattit dans la montagne complète le festin. Les officiers, en l'honneur du Français qui les visite, ont voulu bien faire les choses. Il y a du vin sur la table, chose rare et précieuse en ces lieux. A la fin du repas, un homme au masque de bronze, que trouent deux yeux blancs, entre dans notre salle. « Le voilà, me dit-on, celui qui réchappa au combat de Stroumitza. » Celui-ci est un

fantassin serbe mais de race tzigane. Il porte un violon sous son bras, car il est à la fois poète et soldat. Chaque régiment slave possède ainsi son aède, dont les chants consolent aux heures douloureuses de la guerre.

Ici même où nous sommes, le soir de l'incursion, le commandant Miliachevitch et ses officiers soupaient et ce même tzigane leur jouait un air de son pays... « Bien-aimé, mon bien-aimé! Finira-t-elle jamais la nuit tragique, à la fin de laquelle tu dois partir pour le combat?... » Dieu protégea le chanteur qui, quoique percé de trois balles put échapper pourtant aux recherches des assassins.

— Tzigane, dis-nous le chant que tu chantais ce soir-là!

Ici, dans cette même maisonnette du Vardar, à cette même table! Et le même musicien! C'est l'évocation du drame, presque sa reconstitution. Par une nuit noire comme celle-ci, le commandant Miliachevitch et ses officiers soupent tranquilles. La fron-

tière bulgare n'est qu'à cinq kilomètres de là, mais la Serbie vit en confiance avec la Bulgarie. Qui pourrait se douter qu'en pleine paix, les comitadjis se sont concentrés sur un sol neutre de l'autre côté du Balkan? Il y a bien quelques petits postes serbes qui surveillent les cols, mais la nuit est noire et dérobe les ombres qui passent. Les gardes serbes soupent tranquilles. Et pourtant, au fond des ravins, le long des crêtes, une armée d'envahisseurs s'avance. Ils sont 10.000. Des Bulgares, des Turcs, des Autrichiens même. Des chefs célèbres les guident : Argyr, Stoïko. L'un d'eux est lieutenant de l'armée ottomane. L'or allemand les soudoya. Les simples comitadjis touchent 2 francs par jour. Mais les légations germaniques de Sofia ont promis 100.000 francs à la bande qui ferait sauter le pont du Vardar. Le pont détruit, c'est la Serbie privée de munitions. C'est aussi la communication interrompue entre Paris et Pétrograd. Cent mille francs en or? A l'avance les comitadjis étaient ivres.

Ils passent la frontière. Ils marchent en colonnes de bataillon. Ils ont des armes modernes. Qui niera la complicité des ministres de Sofia? Pour cette armée de 10.000 hommes, cerner les sentinelles serbes est un jeu. Les comitadjis surprennent les malheureux, les torturent avant le coup de grâce final. L'un après l'autre, les petits postes ont succombé. Mais les coups de feu donnent l'alarme. Miliachevitch rassemble en hâte ses soldats. Le tzigane de ce soir pose son violon et saisit son fusil. Derrière des remparts hâtifs on prend position. Les envahisseurs débouchent de toutes parts : de Valandovo, de Pirava, de Terselli. Un contre trente, les gardes se battent. Résistance farouche. La cote 150 est le dernier refuge des Serbes. La position domine la voie ferrée, protège ce pont du Vardar que l'ennemi veut à tout prix atteindre.

La lutte est inutile, folle. D'autres batailleraient en retraite. Un contre trente! Le fleuve est là. Le traverser et voilà la vie sauve. Sur l'autre rive c'est le salut. Mais

personne ne reculera. La mort plutôt ! Et ils meurent. Les sections tombent l'une après l'autre. Les comitadjis se précipitent, arrachent les langues, crèvent les yeux, s'acharnent sur les cadavres. Miliachevitch à son tour est frappé. Les Serbes ne sont plus que 20, puis 10, puis 5. La résistance dure depuis dix heures du soir. Il est sept heures du matin. Deux hommes restent debout. Puis un seul, ce tzigane. A ce moment une sonnerie éclate de l'autre côté du fleuve. Ce sont les renforts serbes ! Ils arrivent, ils sont là. Les comitadjis se concertent, hésitent, reculent, battent en retraite, repassent le Balkan. Le pont du Vardar est sauvé !

Le seul qui survécut à ces heures est là, ce soir, devant moi. Son violon pleure comme l'autre fois, voilà six mois, avant l'attaque tragique. Alors, la tension était moins grande entre Sofia et Nisch. Alors la Bulgarie n'avait point mobilisé. Alors les agents allemands ne tentaient pas l'effort suprême sur les ministres de Radoslavof. Alors la Serbie vivait en paix avec la Bul-

garie. Aujourd'hui, c'est déjà presque la guerre. Les Alliés s'en mêlent. Le feu va-t-il embraser les Balkans? Dans huit jours, tout à l'heure, peut-être, à nouveau l'incursion du comitadji va se produire, mais cette fois avec l'appui officiel des réguliers bulgares? Dans la petite ferme, le tzigane chante comme dans la soirée fatale... « Bien-aimé, mon bien-aimé! Finira-t-elle jamais la nuit tragique à la fin de laquelle tu dois partir pour le combat?... » Dehors dans l'ombre, un bruit grave s'étend, se répercute... Est-ce l'attaque attendue?

Ce n'est que le Vardar qui roule ses eaux noires et le vent qui mugit.

CHAPITRE III

DANS L'ATTENTE DE LA DÉCISION GRECQUE

A midi l'escadron de hussards hellènes a quitté Kavala. Les belles filles grecques étaient sur le pas de leurs portes. Elles criaient « Zito ! » aux soldats qui s'en allaient à la frontière. Ceux-ci portaient des bouquets de fleurs au canon de leur carabine. Les trompettes lancèrent leur sonnerie joyeuse. Par malheur Kavala est petit et ses rues montueuses se prêtent mal à un défilé imposant. Néanmoins, les cavaliers se cambraient sur la selle. Déjà nous sortions de la ville. Dans la paix des champs le bruit des derniers adieux nous parvint. Cette fois-ci, c'était bien le départ pour la bataille possible.

Les hussards n'avaient plus de hussards que le nom. Les chefs eux-mêmes avaient dépouillé le dolman vert d'eau orné de brandebourgs pour revêtir l'uniforme kaki et coiffer la casquette plate. Les officiers fortunés qui possédaient des pur sang avaient laissé ceux-ci au dépôt, leur préférant pour faire campagne ces solides petits chevaux macédoniens qui côtoient sans broncher les précipices balkaniques au bord desquels les chèvres elles-mêmes auraient le vertige. L'escadron, en tenue de guerre, perdait en couleur mais gagnait en force et en nervosité.

Les hussards avaient mis leur bêtes au pas. Nous avions jusqu'au soir pour arriver au cantonnement assigné sur la Metsa, le long de la voie ferrée qui conduit de Sérès à Dédéagath. Kavala n'était plus pour nous qu'une petite coulée de pierres blanches vers la mer. Le miroitement du golfe bleu sur lequel les mahones piquaient leurs voiles blanches, allait en s'atténuant pour nous. Doré par le soleil, le Balkan se dres-

sait à notre droite. Au Nord, les contre-forts extrêmes du Rhodope coupaient l'horizon.

Avant de monter vers l'enfer de pierre du haut duquel le comitadji bulgare guette la plaine macédonienne comme le charognard guette sa proie, notre route contourne un plateau couvert de plantations vertes et symétriques. Ce sont là les fameuses terres à tabac de Kavala, terres uniques au monde par la qualité des plants qu'elles produisent. Quiconque sur ce plateau possède quelques centaines de mètres carrés est riche. Ici, le sol ne vaut pas moins de quatre-vingt mille francs l'hectare. Tous les propriétaires de ce rare humus sont Grecs, mais les ouvriers qui les travaillent sont des Turcs.

Seul, en effet, le paysan musulman possède assez de patience pour cultiver suivant le rite l'incomparable tabac de Kavala dont chaque tige ne doit pas conserver plus de quatre feuilles, lesquelles seront récoltées une par une, quand le soleil se couche, à l'heure où l'herbe précieuse

exhale son plus subtil parfum. Nous sommes à une époque prochaine de la cueillette. Dans les plantations, des ouvriers turcs, hommes et femmes, émondent les feuilles superflues. A peine à notre passage, lèvent-ils la tête. Est-ce même pour suivre des yeux notre escadron ou bien pour se perdre dans le rêve d'éternel fatalisme où Mahomet plongea leur race, il y a quinze siècles ?

Le commandant a poussé sa monture vers la mienne. Il me dit :

— Pour avoir seulement pensé à céder ce bout de plateau au Bulgare, Venizelos dut se démettre, il y a six mois. Les diplomates européens qui parlaient d'une entente entre Sofia et Athènes n'ont donc jamais lu dans le cœur d'un Grec ? Il y a trop de sang entre la race bulgare et la nôtre. Les Alliés nous proposèrent de marcher contre l'Allemand, contre le Turc. Nous n'avons pas bougé ! Quand il s'est agi des Bulgares, nous avons mobilisé en douze heures ! J'ai lutté contre eux à Kilkisch. Derrière leurs talons, j'ai pénétré à Serès, à Drama. Ils

venaient d'évacuer ces villes. Il fallait voir quel massacre ils avaient fait de la population grecque ! J'ai vu de mes yeux les têtes des enfants hellènes qu'ils avaient coupées et dont ils se servaient pour jouer aux boules. Ah ! monsieur, comme nous les haïssons !

L'officier a ce masque du Grec montagnard de la vieille Grèce, sobre, dur à lui-même et aux autres, qui dort sur une couche de terre battue et qui vit d'une poignée d'olives. Il me dit encore :

— Si c'est la guerre, ce sera une guerre à mort, sans merci. Il faut qu'eux ou nous disparaissent. Ce sera la guerre comme la font leurs comitadjis, sans quartier. Eux, quand ils font des prisonniers, les brûlent vifs, après leur avoir arraché la langue. Mais nous sommes prêts. Aux rares points accessibles de notre frontière, nous avons accumulé les tranchées blindées. Nous avons plus de 400.000 hommes, sans compter les Crétois qui vont accourir et les légions grecques d'Amérique, qui arrive-

ront des Etats-Unis toutes équipées, toutes instruites, toutes armées. Nous aurons aussi l'aide des Alliés. Et surtout, nous aurons la haine !

La route a quitté la plaine cultivée pour s'engager entre deux massifs montagneux. Nous sommes déjà en plein Balkan. Paysage tout de sauvagerie. Comme aux premiers temps du globe, le bouleversement partout. Ici, les dieux de la mythologie ont dû faire la guerre. Seule l'épée des Titans put fendre de telles failles à même la montagne de pierre. Le pic, le précipice, le ravin, le gouffre, l'escarpement, tout le chaos de la nature se révèle ici, tel qu'il était lors de l'enfantement du monde. Le roc blanc succède au roc rouge. Là où les siècles réussirent à accrocher un peu de terre, la plante refusa de pousser. Le chamois ne saurait y vivre. L'oiseau lui-même fuit ces effrayantes contrées.

Seul l'homme s'y réfugia pour préparer le pillage et le crime. Le sol fait le peuple. Dans un tel décor, le comitadji devait se

former. A l'abri de la montagne inaccessible, il préparait le brigandage, hier contre le Turc, aujourd'hui contre le Serbe ou le Grec. En bas, les grasses plaines de Macédoine, avec leurs riants villages plantés de mûriers, de vignes et de citrons doux, se désignaient d'elles-mêmes comme appâts aux pillards. Le coup fait, le vautour remontait dans son aire.

La paix relative qui suivit la guerre interbalkanique n'arriva jamais à assurer le calme dans les Balkans. La révolte y gronda sans arrêt, fanatisée par les haines mutuelles de quatre races ennemies. Quoique en pays grec, sitôt dans la montagne, notre escadron ne marcha plus qu'en ordre de bataille, avec les éclaireurs réglementaires en avant. A mesure que nous approchons de la terre bulgare, la mâchoire des hommes semble se faire plus volontaire, leur regard plus aigu. On a jeté en chemin les bouquets qui ornaient le canon des carabines.

A la fin du jour seulement nous parvenons au cantonnement de la Metsa. Là,

l'escadron campera. Seuls, quatre hommes avec le commandant gagneront le poste-frontière. J'obtiens de les accompagner. Par d'invraisemblables sentiers qui longent le précipice, nous montons vers les sommets. L'un derrière l'autre, tâtant du pied le terrain qui s'éboule par endroit, les naseaux flairant au ras du sol, nos braves petits chevaux avancent sur le chemin vertigineux. Le soleil s'est couché avec des gradations savantes. L'ombre donne aux Balkans des proportions encore plus fantastiques.

La mobilisation n'a pas surpris les gardes-frontière hellènes. C'est que pour eux la guerre est incessante; ici rôde sans cesse l'ennemi : contrebandier, déserteur ou comitadji.

Enfin nous dépassons le dernier guetteur. Sur un petit plateau une douzaine de soldats grecs veillent autour d'un feu que de rares broussailles alimentent. C'est que nous sommes ici à 1.500 mètres de hauteur et la bise souffle, glaciale. Un feu brille à

300 mètres de là, de l'autre côté de la borne de pierre qui sert de limite entre deux peuples irréconciliables. Quand le vent porte vers nous, le rythme dur d'une chanson bulgare nous arrive. Je la reconnais pour l'avoir entendue déjà dans les rues de Sofia :

Elle sera nôtre, la Macédoine,
Du lac Ochrida au Vardar !

Le poste grec à son tour chanta son hymne guerrier, qui disait la haine de la race et le désir de la conquête et des vengeances. Ainsi les héros antiques se défiaient avant le combat.

Le feu rouge du bivouac projetait des ombres de géants sur les monts.

CHAPITRE IV

NISCH, LA VILLE AUX DRAPEAUX TRICOLORS

J'avais traversé, voilà six mois, Nisch, la ville aux drapeaux noirs, alors qu'à chaque fenêtre de la cité contaminée un étendard funèbre pendait, marquant la maison où le typhus avait passé. Aujourd'hui, je suis rentré dans Nisch, la ville aux drapeaux tricolores. Partout des oriflammes aux couleurs françaises claquaient au vent. Il y en avait dans les rues, sur les places, sur le pont, au-dessus de toutes les portes. Il y avait des cocardes bleu-blanc-rouge jusque dans les vitrines des boutiques et aux cornes des buffles de trait.

On m'a dit : « Vous savez, *ils* vont venir ! On *les* attend ! » Et pour qu'ils sentent

bien que la Serbie les reçoit avec tout son cœur, Nisch s'est parée comme pour une fête. La pauvre, elle s'est parée, comme une fille tzigane qui n'aurait pour tout bijou que quelques rubans de couleur et les fleurs des champs. Le dernier village de France recevrait avec plus d'ornements son sous-préfet en tournée. Et pourtant à Nisch, l'effort fut immense et touchant. Car il n'y a rien ici, comprenez-vous, rien. Il n'y a pas de bois pour les poteaux, où s'accrochent les écussons et néanmoins on a dressé des poteaux. Il n'y a pas de chanvre pour les cordes qui supportent les banderolles et néanmoins on a tendu des banderolles. Il n'y a pas d'étamine pour faire des drapeaux et pourtant on a fait des drapeaux. Comme il n'y avait plus d'hommes — puisque tous sont au combat — pour monter les arcs de triomphe, on commanda pour ce travail des prisonniers hongrois. C'est à peine si les chaleurs de l'été ont endormi l'épidémie qui durant des mois avait fait de Nisch la ville du typhus. Et déjà un nouveau fléau,

l'invasion ennemie, va s'abattre sur le malheureux peuple. Belgrade est en feu ; dans le Balkan les gardes-frontière guettent l'apparition du Bulgare. La menace est sur les deux fronts à la fois, l'heure ne fut jamais aussi grave. Et pourtant ici tous s'inquiètent de bien recevoir les hôtes attendus. Nisch a repeint ses façades, repavé ses rues, orné ses maisons : la Serbie attend les Français.

La Turquie aux abois voyait déjà céder sous la poussée des nôtres la porte des Détroits. Déjà, la Russie, sur le point d'être ravitaillée par les Dardanelles réouvertes, ramenait à l'offensive ses cosaques. Déjà la Grèce allait délivrer ses frères d'Asie-Mineure et la Roumanie s'apprêtait à lancer ses hussards sur la Transylvanie. Les ambassadeurs Germaniques à Bucarest et à Athènes entendaient dans le Balkan sonner l'hallali de l'Allemagne. Pour le Kaiser, Stamboul qui tombe, c'est le commencement de la fin. A Enver-pacha qui appelait au secours, les empereurs de Berlin et de Vienne crièrent : « Tenez bon, nous voilà !

Sofia soudoyée par notre or, saoulée par nos promesses est complice avec nous ! Mackensen passera le Danube, enfoncera la Serbie et par la Bulgarie soumise vous donnera la main ! Les Grecs et les Roumains terrorisés laisseront faire ! Tenez bon ! Nous descendons vers vous ! Nous serons bientôt les tyrans du Monde ! »

Voilà trois mois qu'« on » savait la chose, mais « on » n'y croyait pas. On disait : « Allons donc, l'offensive allemande contre les Serbes est un bluff ! » Les chancelleries de Londres et de Petrograd hypnotisées renchérisaient : « La Bulgarie ne marchera jamais contre la Russie qui la créa, contre l'Angleterre qui la commandita. » Il fallut bien pourtant se rendre à l'évidence. Sofia mobilisait et Mackensen concentrait ses troupes sur le Danube. Le 6 octobre, l'avant-garde du corps expéditionnaire français débarquait à Salonique, juste à temps pour apporter moins un secours matériel, qu'un réconfort moral. Mais arriveront-ils ici, le pourront-ils ? Mackensen,

pour devancer les secours alliés, met le prix en hommes, en munitions aussi. En un seul jour, 50.000 obus s'abattent sur Belgrade. 25 millions de poudre, de cuivre, d'acier, de dynamite, de fulmi-coton. Belgrade est une ville ouverte ! Il n'y a là que des civils et des pierres ! Le bombardement blesse ou tue six cents vieillards, femmes et enfants ! L'Allemagne n'y regarde pas de si près ! Il y a des 420. Ils tirent de Panchevo, à 14 kilomètres du Danube. Allez donc leur répondre à cette distance ! Il y a des obusiers autrichiens par centaines. Les canons légers sont des canons russes capturés par Hindenburg en Pologne. Un enfer de mitraille. Les hôpitaux ne sont pas épargnés. Le 6, à 11 heures du soir, l'ennemi qui croit avoir tout détruit sous son bombardement, aventure un bataillon d'infanterie sur la Save. L'île des Tziganes est là, silencieuse, comme déserte. Les Autrichiens y abordent, mais une compagnie serbe, tapie dans les roseaux, a bondi. L'élan des Slaves est furieux. La charge est foudroyante. En quinze minutes,

les 1.000 soldats adverses sont tués, noyés ou prisonniers. La Save charrie des grappes de cadavres.

A minuit, deuxième tentative. Cette fois, sur le Danube : 3.000 hommes d'un coup, des Hongrois et des Allemands débarquent à la faveur de l'ombre devant les Abattoirs. Des officiers prussiens les commandent. Les canons alliés ouvrent le feu, couchent à terre des sections entières. 2.000 Impériaux parviennent néanmoins dans la ville, se défilent dans la rue Douchan. Les Macédoniens reçoivent l'ordre de charger. Il y a là des Albanais nés soldats. De toutes les rues les Serbes débouchent. Un effrayant corps à corps s'engage sur la place même du Théâtre. Les bouches des égouts sont trop étroites pour engloutir le sang qui coule le long des trottoirs. L'incendie de 700 maisons — tout le quartier de la Slavia — éclaire le drame. C'est la bataille sur les toits, dans les caves. Le lever du soleil voit la retraite des Allemands, qui regagnent le bord du fleuve sous la

protection de leurs batteries. Belgrade est empuantie par l'odeur des morts. Le 7, nouvelles tentatives à Iarak, à Drenovatz, à Obrenovatz, à Pojarovatz. Nouveaux échecs pour l'ennemi, malgré la violence de ses assauts. Le 8, à Ram, les Autrichiens perdent 2.000 hommes, à Zabrégie 3.000. Mais finalement la grosse artillerie germanique a raison de cette résistance désespérée. Le 9, les Serbes abandonnent Belgrade intenable. Il n'y a pas que le front des deux fleuves, il y a la trahison grecque, il y a l'offensive bulgare. La lutte de tous les côtés à la fois. Que les Alliés fassent vite ! La Serbie est une citadelle assiégée qui attend son armée de secours.

Ici, dans Nisch *qui ne sait pas encore*, les belles jeunes filles serbes n'ont pas interrompu leur promenade quotidienne sur les bords de la Nichava. Quand le soleil décroît, elles s'en vont par groupes, souriant de toutes leurs dents, les yeux grands ouverts sur les jeunes hommes qui passent... Triomphe incessant de la vie, de l'amour sur la mort !

CHAPITRE V

AU GRAND QUARTIER SERBE

Kragoievatz ! Kragoievatz ! Une seule pensée animait l'armée autrichienne quand elle pénétra pour la première fois à Belgrade : atteindre à Kragoievatz, la plaine des Corbeaux ! Aux rares vieux paysans serbes restés dans leurs villages, les éclaireurs hongrois criaient en agitant leurs lances :

« Nous allons à Kragoievatz ! Où est la route de Kragoievatz ? »

Quelques vieillards répondirent en hochant la tête :

« Kragoievatz est trop loin pour vous et vos chevaux ! Vous n'arriverez jamais ! »
Les vieillards payèrent cette réponse de leur vie.

C'est que, si Belgrade est la capitale de la Serbie, Kragoievatz en est le centre. Vers Kragoievatz se dirigent toutes les grandes routes de pénétration : celle du Danube, celle de la Save, celle de la Drina. Pour protéger Kragoievatz, toutes les défenses naturelles du pays Serbe semblent s'être groupées en arc de cercle : le massif de la Gorniaka au Nord, le massif de Roudnik à l'Ouest, le massif du Kopaonik au Sud. Qui tient Kragoievatz tient toute la Serbie. C'est à Kragoievatz, dans la plaine des Corbeaux, que l'état-major serbe, dès les premières semaines de la guerre autrichienne établit son quartier général. Là, parvint en premier l'annonce de la prise de Semlin, la nouvelle de la marche sur Sarajevo. Kragoievatz connut des heures d'enthousiasme, des coups de téléphone triomphants. Il y eut l'entrée du prince Alexandre à Vizegrad. Il y eut la prise par le prince Georges du Matchoun-Kanen, cette fameuse montagne du Chat dont l'infanterie serbe enleva les batteries à la baïonnette. Kragoievatz connut

aussi des minutes tragiques. C'est de là que partirent les ordres impérieux de trois retraites successives.

Kragoievatz est déjà entrée dans l'histoire. Elle y est entrée avec la modestie des cités trop longtemps ignorées. A première vue, rien ne révèle le grand drame dont le champ des Corbeaux est le témoin muet depuis quatorze mois. Une petite gare sans voyageurs, sans marchandises. Des rues endormies, des jardins fleuris. En fait de soldats, moins qu'ailleurs. A quelqu'un qui aurait à écrire un long livre romantique, je conseillerais un séjour rêveur dans cette bourgade silencieuse. Dans ce cadre de choses tranquilles et familières, j'allais rencontrer une des plus fortes impressions de ma vie. Notre métier de chemineaux de la presse nous fait souvent les témoins de grandes scènes. Je n'en sais point de plus poignantes qu'une audience du maréchal voïvode Poutnik, généralissime des armées serbes, en son quartier général de Kragoievatz.

Que l'on s'imagine une maison d'une banalité officielle, une sous-préfecture de province. A la porte, un factionnaire qui monte la garde. Celui-ci est un soldat du troisième ban, un vétéran à barbe grise qui a bouclé sa cartouchière sur ses humbles vêtements de paysan. Vous montez des marches de pierre usées. Sur le perron, un simple gendarme qui vérifie votre lettre d'audience, puis, cette formalité accomplie, vous fait signe de le suivre. Alors vous allez, vous allez à travers des couloirs quelconques. A mesure que vous approchez du court terme de votre promenade, vous voyez votre guide qui assouplit son pas, le feutre, pour finir par glisser presque sur la pointe des bottes. Y a-t-il un malade qui repose par là ? Une porte est devant vous, et à travers elle un bruit de toux vous parvient. Et cette toux est une toux d'étouffement, une toux saccadée. On croirait le hoquet d'une vie qui s'en va dans un râle.

Le gendarme qui vous précède a frappé trois coups secs. Quelque chose siffle qui

veut dire : « Entrez ! » La porte s'ouvre. Vous êtes dans le cabinet de travail du maréchal Poutnik. Vous êtes dans une chambre au plafond de poutres équarries, aux murs blanchis à la chaux. Une chambre si nue qu'un percepteur de campagne n'en voudrait pas lui-même. Dans cette chambre il y a une grande table de bois brut, trois chaises de paille. Sur la table une carte et un téléphone. Il y a encore une alcôve avec un lit. Rien de moins, rien de plus. Le lit n'est pas un de ces lits de camp sur lesquels les chefs d'armée sommeillent entre deux batailles. Ce lit est un vrai lit, un lit avec des draps, beaucoup d'oreillers, un lit de malade qui sent la fièvre. De ce lit sur lequel il reposait tout habillé, Poutnik s'est dressé. J'ai devant moi un vieillard aux gestes tremblants, au pas chancelant. La main se crispe au dossier d'une chaise dans l'effort que le maréchal fait pour maîtriser sa toux saccadée.

— Vous comprenez, me dit d'une voix sourde le généralissime, voilà quinze jours que je ne m'étais pas levé.

Je suis infiniment ému devant ce vieil homme de guerre. Dans la face aux traits ravagés par la maladie, les yeux vivent seuls, des yeux d'acier, miroir d'une âme indomptable. Un esprit si puissant dans une chair si faible ! Depuis quatre ans l'admirable vieillard, pour qui chaque heure semble être la dernière, en est à sa cinquième guerre. Cinq guerres qui n'en font qu'une, longue, terrible, implacable, une guerre titanesque. On a combattu le Turc, le Bulgare, l'Albanais. Voilà dix mois à peine on a vaincu l'Autrichien. Emotionnant anniversaire. Les Serbes sont sur la Drina. De belles positions, mais les ravitaillements français ont du retard. Le manque de munitions a rendu silencieuses les batteries. L'infanterie se trouble de ne plus entendre derrière elle le grondement ami des canons du Creusot. C'est la retraite imposée sous la protection des derniers obus. Et aussitôt l'assaut des Autrichiens contre les tranchées vides de Goutchevo ! Puis vient le tour de Chabatz, de Lodniza, de Krou-

pagny... La retraite ! Encore la retraite !

Reculer, toujours reculer ? L'armée s'inquiète. Les troupes enfin arrivent à Vaillevo. Vaillevo est la montagne imprenable, le rempart inviolable. Cette fois on s'arrêtera à Vaillevo ! A Vaillevo on attendra les Autrichiens ! Mais l'ordre arrive de Kragoievatz : « En arrière ! Abandonnez Vaillevo ! » Alors c'est le désespoir de l'armée, la révolte des soldats, des capitaines, des généraux. Tous se refusent à une nouvelle retraite : « Assez fuir ! Nous voulons résister ! » Le voïvode répond : « Il n'est pas encore temps. » Tout le quartier général supplie, le roi supplie. Trois jours et trois nuits, le maréchal Poutnik, âme d'airain dans un corps sans forces, refuse : il a choisi son terrain et son heure. Pour le voïvode, le temps représente des munitions. Les ravitaillements arrivent enfin le 3 décembre. Le maréchal a quitté son lit ce jour-là. Le vieil homme de guerre a su attirer l'Autrichien jusqu'au pied du Roudnik. Là s'est concentrée sur de formidables montagnes l'armée

serbe. Il pleut. Les routes sont des bourbiers. Poutnik en se retirant a coupé les ponts, les voies ferrées, détruit les magasins. L'Autrichien s'embourbe, s'affame. Le maréchal a voulu tout cela. Il dit alors : « Le moment est venu ! » Il signe l'ordre de l'offensive et retombe sur son lit, épuisé d'angoisse, épuisé de génie. Cela se passait le 3 décembre 1914. Le 15, le roi Pierre rentrait dans Belgrade. On avait fait tout en combattant jusqu'à 30 kilomètres par jour. La main tremblante et redoutable sur la plume, le papier avec l'insigne du quartier général, le téléphone sur la table ! La scène se passait ici, dans cette humble chambre de Kragoievatz...

Aujourd'hui, on tient tête à l'Allemand. Ce soir peut-être il faudra faire face une seconde fois au Bulgare ! On m'avait dit : « Il faut qu'il vive encore. Il n'a pas le droit de mourir avant le triomphe final. » Hélas ! Qui sait le drame de demain ? Le vieil homme vit. De son lit de souffrance, à l'instant même, il ordonne la quarantième bataille

de cette interminable série de guerres. La quarantième bataille. Celle par laquelle le voïvode espère pour la seconde fois rejeter l'ennemi de l'autre côté du Danube !

La voix du généralissime est sifflante :

— Quand avez-vous quitté Salonique ?

— Voilà six jours, maréchal.

— Vous avez vu débarquer des troupes alliées ?

— Oui, maréchal

— Combien ?

— Un bataillon, maréchal.

— Des troupes coloniales ?

— Des zouaves, maréchal.

— Et des canons ?

— Je n'ai pas vu d'artillerie, maréchal.

— Connaissez-vous le général Sarrail ?

— Non, maréchal.

— C'est bien, je vous remercie. Vous désirez vous rendre sur le front du Danube ? Vous irez. Vous irez voir comment on s'efforce de sauver un royaume... avec l'aide de Dieu !

C'est tout. Je me retire. La porte se

referme derrière moi ; dans le couloir, le gendarme qui me guida tout à l'heure m'attend. Je le suis dans l'ombre silencieuse, tandis que là-bas dans la chambre où étouffe le voïvode, la quinte de toux reprend, sifflante et saccadée.

CHAPITRE VI

LA LUTTE CONTRE LES ALLEMANDS INVISIBLES

A partir de l'embranchement de Lapovo, ça sent le front. On ne voit pas encore l'éclair des canons, on n'entend pas encore l'éclatement des shrapnells, mais les parcs à bestiaux et à voitures qui bordent la voie ferrée donnent déjà au paysage un air de guerre. Un hôpital d'arrière a planté ses tentes sur les bords de la Morava. Vide encore, il attend sa part de chairs saignantes. Des infirmières américaines, nu-tête et en bottes, regardent notre train passer. Un avion français, un Farman, plane au-dessus de Palanka. Le ciel est noir et bas. L'appareil vole presque au ras du sol. Avec ce temps qui interdit toute reconnaissance, le

Лука Ђеловић

БЕОГРАД

LUTTE CONTRE LES ALLEMANDS INVISIBLES 51

пилоте ne fait sans doute qu'un essai de moteur. Pourtant le cœur se serre déjà un peu. A mesure qu'on avance, une gradation savante d'impressions vous empoigne. Dans la montée vers la bataille, il y a plus de tragique peut-être que dans la bataille elle-même.

La voie ferrée court au beau milieu de la vallée de la Morava. Elle est belle cette vallée, avec ses prairies vertes et ses champs gris. Les villages succèdent aux villages, car la terre, dans cette partie de la Serbie, est riche et permet à celui qui la cultive le luxe de nombreux enfants. Des cheminées basses et trapues laissent échapper la fumée du repas du soir qu'on prépare. On devine un monde de petits bonheurs à l'abri dans ces chaumières chaudes. Mais hélas ! La vallée est trop large pour être aisément défendue contre une invasion qui a déjà réussi à franchir le Danube. En vain, dans l'espoir d'une résistance heureuse, l'œil cherche-t-il sur la ligne lointaine des collines mordorées par l'automne une de ces

positions d'appui où les bataillons serbes puissent interrompre leur retraite, faire demi-tour, creuser leurs tranchées et croiser la baïonnette en criant : « Halte-là ! On ne passe pas ! »

Mais ce ne sont à l'horizon que légers vallonnements, guère plus accidentés que la plaine qu'ils bordent. A un an de distance, l'offensive se répète, mais par un autre chemin et avec d'autres troupes. En octobre 1914, c'étaient les Autrichiens qui venaient de la Drina ; en octobre 1915, ce sont les Allemands qui viennent du Danube. La qualité de l'invasion n'est plus la même, le terrain où arrêter celle-ci est moins favorable. Jadis, il y avait Valievo et les monts du Roudnik, barrières naturelles et redoutables. Cette fois, les seuls obstacles seront Miailovatz, Ossovietz et Verbovatz : ils sont médiocres. Jadis on avait affaire à Potioreck. Aujourd'hui l'envahisseur s'appelle Mackensen.

On sait tout cela. On sait aussi qu'hier le voïvode Poutnik parlait d'une voix brève,

avec des gestes brusques. On sait que l'artillerie du Danube vient d'être appelée en hâte vers le front bulgare. Les fantassins, inquiets, tournent la tête vers les positions qu'ils savaient occupées jusque-là par les canons français, ces canons dont leurs servants étaient si fiers qu'ils les paraient de fleurs pour traverser les villes. Déjà les obscurs combattants pressentent. L'un d'eux m'a dit : « C'est la faute aux politiciens ! » Il faut défendre et la Drina et la Save, et le Danube, et le département du Négotin, et la trouée de Pirot et le Vardar. Il faudra peut-être défendre en plus la Silnitza, si la révolte albanaise éclate. Il faut diviser ses forces, son infanterie, sa cavalerie, son artillerie. Il faut couper en deux son unique escadrille d'aviation. L'heure est tragique. La menace est partout.

Et les Français qui n'arrivent pas !

Quand donc les Alliés viendront-ils ? Ah ! la terrible, l'angoissante question qui est ici sur toutes les lèvres, qui vous arrête dans les rues des villes, sur les routes des

campagnes, dans les gares, au chevet des blessés, partout ! Quand donc les Alliés viendront-ils ? Elle vous poursuit, l'émouvante interrogation, avec le regard des enfants, des femmes, des vieillards. Elle est dans l'auberge où loge la Skoupchina. Elle est dans les couloirs des ministères errants. Elle est sur les visages. Vous avez croisé des trains militaires chargés de troupes, et des faces crispées vous ont jeté au passage : « Nous sommes débordés ! Quand donc les Alliés viendront-ils ? » Dans le soir qui tombe, les choses elles-mêmes semblent parler. La vallée de la Morava que je longe, la vallée entière avec ses villages prospères, ses chaumières chaudes, ses cheminées basses, où fume le repas du soir, tout, les prairies vertes, les champs gris, semblent crier : « Nous sommes une nouvelle Belgique ! Quand donc les Alliés viendront-ils ? »

Demain, sur cette plaine riante qui nourrissait des hommes, l'obus hachera les arbres, défoncera les toits. Le feu achèvera

de tout détruire. Ce sera le désert. Je regarde ce paysage, et il m'impressionne autant que la vue d'un condamné à mort. Deux kilomètres au Nord de Palanka, le train s'est arrêté. Une automobile nous attend pour nous mener sur les positions où la division de Schoumadia tentera d'arrêter l'adversaire. Au quartier général serbe, on m'avait dit avec un accent désespéré : « Allez voir ! » Je vais voir.

Et tout d'abord, je ne vois qu'une campagne sereine, silencieuse, sur laquelle le soir tombe doucement. Un peloton de cavalerie en réserve derrière un bosquet, une ambulance campée dans une ferme au bord du chemin, un gendarme qui passe au galop, sont les seules images qui animent pour le moment le paysage. Dans cette plaine, sur ces collines, deux armées sont pourtant face à face. L'armée serbe se laisse à peine deviner. L'armée allemande, elle, reste totalement irrépérable. Et pourtant elle est là, tapie dans ce décor de grisaille. Elle est là. On en connaît le nombre, la

composition. Les généraux von Radek et Lochow la commandent. Il y a là les 83^e, 113^e et 168^e régiments. Il y a là le 4^e dragons, un bataillon de chasseurs, la 6^e division du 3^e corps d'armée. Il y a là le 214^e d'infanterie, unité errante qui fut à Ypres, à Arras et à Varsovie. Voilà huit jours, ce même régiment entra le premier dans Belgrade. A notre unique division, les Allemands opposent 80.000 hommes, mais vous ne verriez pas le bout d'une baïonnette.

D'ailleurs, a-t-il des baïonnettes cet ennemi ? A-t-il des fusils ? On en douterait. Il n'avance qu'avec le canon.

Nous sommes le 22 octobre. Le 7, les bataillons macédoniens ont chargé, un contre deux, les casques à pointe dans les rues de Belgrade. Pour la première fois, ce jour-là, les Serbes ont vu les Allemands. Cette fois-là sera-t-elle la dernière ? On le croirait, car depuis quinze jours plus un seul ennemi ne s'est montré. Et pourtant cet ennemi avance ; il est là, et on encaisse

ses coups redoutables. C'est la lutte contre l'armée invisible.

Les batailles sont comme les tempêtes. Un calme profond les précède. Notre auto a stoppé au pied d'une colline. Nous montons à pied un raidillon. Stoï ! Halte ! Deux silhouettes de cavaliers droites sur la selle ont surgi devant nous. Ce sont les officiers chargés de nous conduire sur la position. Dans les champs d'alentour, voilà quinze jours à peine, malgré le voisinage des batteries hongroises, les paysannes serbes, aux costumes bariolés de rouge, s'occupaient encore à retourner la terre. On m'a prévenu qu'avant d'arriver là-haut, j'avais à traverser les campements d'une dizaine de bataillons. Je regarde autour de moi et je n'aperçois rien. Pourtant je sais que notre marche est épiée, que les fils ténus des téléphones ont déjà signalé ma personne, mes gestes. Depuis longtemps des sentinelles que je n'ai pas vues, m'ont vu. J'ai cheminé au beau milieu d'une division et rien ne m'a révélé sa présence : ni un

bonnet, ni une baïonnette. Au sommet de la colline se dresse une hutte. Un homme est là. Il faut approcher à trois pas, pour distinguer l'épaulette d'or presque invisible, tant elle est ternie, qui révèle le grade. Le visage est tanné par le soleil, la pluie, le vent. Je me trouve en présence du chef de l'armée de Belgrade.

Le général me fait entrer dans sa cabane ; un lit de camp, un escabeau, un feu de bois dont le reflet projette nos ombres sur le mur de branchages. « A force de faire la guerre, me dit-il, j'ai perdu l'habitude de vivre dans les maisons. Maintenant, je dors toujours sous un toit comme celui-ci. » C'est de là qu'il lance ses ordres. Là, il vit seul, avec pour toute société un gendarme, un téléphoniste et un chien. Du seuil de la hutte, l'œil peut fouiller à plaisir les rives de la Save, la route de Semlin et les hauteurs de la Béjania où se défilent les batteries autrichiennes. L'ennemi n'a pas encore osé déboucher de Belgrade. Là-bas au confluent des eaux jaunes de la Save et des

eaux bleues du Danube, la blanche capitale se dresse, visible pour nous. On en distingue d'ici tous les détails, le quartier de la Slavia, la forteresse, le parc de Kalimegdan. Cette tache verte au milieu de la rivière, c'est l'île des Tziganes.

L'île des Tziganes ? La première fois que je la visitai, son nom avait évoqué en moi le souvenir des îles de la Néva, de ces îles où le tout Pétrograd d'avant la guerre se retrouvait pour s'amuser au bruit du champagne qui saute, dans la mélodie des refrains bohémiens. Dans Belgrade la déserte, sous le canon autrichien, allais-je découvrir un coin de vie, possédant un violon qui pleure et une femme qui chante ? Oh ! la jolie petite île que l'île de la Tzigane ! Dans la Save, elle mirait sa parure de saules pleureurs. Les bords sont tapissés de roseaux et de plantes aquatiques. Et l'on s'étonnait de ne pas surprendre, dans ce décor, au détour du sentier, une théorie de nymphes dansant sur le pré fleuri.

Hélas ! seuls les obus vinrent danser la ronde sur l'île des Tziganes. En fait de musique, celle des balles. Pour conquérir ces quelques mètres carrés de terre, l'empereur d'Autriche lança des bataillons, des régiments, des divisions. On lança des Croates, des Tchèques, des Valaques, des Hongrois, des Dalmates. Toutes les races de l'Empire y vinrent se briser. Il fallut l'artillerie de Mackensen et ses Bavarois pour en chasser les Serbes. Aujourd'hui l'étranger est maître de l'île des Tziganes ; mais elle est si petite qu'on dut jeter au fil de l'eau tous les morts qu'elle a coûtés et qu'elle ne saurait contenir.

Pauvre Belgrade ! Voilà six mois, j'ai erré devant tes magasins aux devantures baissées. Une seule pâtisserie héroïque avait laissé ouverte sa boutique. L'endroit était tout petit, mais la pâtissière jolie. Là, vers les 5 heures, les aviateurs de la mission française venaient boire un verre de thé, manger une assiette de gâteaux et regarder l'unique femme de la capitale. Pauvre Bel-

grade ! Tu étais alors silencieuse comme une cité des Pharaons au bord du Nil. La guerre n'avait pu chasser une petite vieille qui tous les matins, sous le feu des avant-postes autrichiens, s'en allait dans le jardin de Kalimedgan, au pied de la forteresse, jeter des graines pour les moineaux abandonnés. Belgrade ! j'aimais errer dans tes rues désertes. J'aimais rêver devant ta Skoupchina. Les bâtiments en étaient inachevés. L'officier serbe qui me guidait à cette époque, me disait : « Les fondations de ce palais furent posées après la guerre serbo-turque. Nous n'étions alors qu'un petit royaume de 2 millions d'âmes avec 100 députés. Quatre guerres depuis ont passé. Nous avons conquis Uskub, le Vardar et la Macédoine. Après la débâcle autrichienne, la Serbie annexera la Bosnie, l'Herzégovine, l'Albanie du Nord. Nous serons alors 12 millions de Serbes avec 400 représentants. Jamais ce palais-ci ne pourra contenir tant de monde ! » Ah ! les beaux rêves de ce temps-là !

Le soir est venu. Nous gagnons les premières tranchées. « Vous verrez une belle chose ! » me dit l'un de mes guides. « Les Souabes nous attaqueront au canon cette nuit. » Et il ajoute : « Nous avons en face de nous cinq régiments d'artillerie. » Je sais ce que cela veut dire. On m'a mené sur la cote 118. Un major de trente ans y organise la résistance. La cote 118 fait partie de l'ouvrage d'Ossovietz. De là nous dominons légèrement la vallée, sans la commander cependant. Les Allemands nous le feront bien voir et sans retard.

Le bal commence à dix heures tapant, horaire de l'Europe centrale. Un obus, deux obus, trois obus, puis des salves de douze. L'ennemi tire avec des 150, des 190, des 305. Nous n'avons pour riposter que des pièces de campagne. A quoi bon répondre d'ailleurs ? L'adversaire nous canonne à 15 kilomètres de distance, de l'autre côté du Danube. Nous portons à peine à 6.000 mètres. Alors nous nous taisons. Ce que mes yeux ont vu, mon cerveau a refusé

de l'enregistrer. Aujourd'hui encore, après vingt-quatre heures, j'essaye en vain de faire jaillir de ma mémoire les impressions de ces minutes infernales. Je sais qu'elles ont duré toute la nuit. C'est tout ce que je sais.

Tout d'abord, les obus éclatèrent en ligne au-dessus du village d'Assouïa, puis la ligne vint vers nous, se rapprocha de cinquante mètres en cinquante mètres. Les shrapnells montaient littéralement à l'assaut de nos positions en lignes impeccables, comme de l'infanterie qui s'avancerait en tirailleurs. Puis ce fut comme si un gigantesque tourniquet nous eût happés dans une ronde extravagante. Le tympan assourdi, les yeux brûlés, la gorge prise par la fumée noire, nous restions serrés les uns contre les autres, les mains crispées au parapet de terre pour ne point tomber. Je vois encore un vieux sergent décoré de la médaille de Karageorges, l'œil dur, la mâchoire serrée, étreignant près de moi un fusil qui ne pouvait lui servir. Je vois

aussi nos batteries sous des éclatements de shrapnells, évacuant la hauteur d'Ossovietz. Les conducteurs, le fouet en main, tiraient par les cornes les bœufs.

Comme souvenir précis, un seul m'est resté. Il devait être cinq heures du matin, j'étais tapi dans un poste téléphonique, sur la colline d'Ossovietz. J'ai entendu ceci : « Allo ! Vous êtes en communication avec la cote 115... Major Viokitch, parfaitement ! mais nous n'avons pas évacué... Nous sommes toujours sur la même position... La cote 115 n'est pas sur la carte, dites-vous ? Ordre de rester sur la cote 118... Mais dites au général que nous n'avons pas bougé ! C'est la cote 118 qui est devenue la cote 115... Le bombardement a fait descendre le sol de 3 mètres ! »

J'ai beau chercher, je ne me rappelle rien d'autre. Quand le jour se leva, nous comptions dans notre seul secteur 200 tués et 600 blessés... Nous n'avions pu tirer un seul coup de feu. A huit heures nous recevions l'ordre de battre en retraite.

Quand je me retournai vers la chaîne d'Ossovietz, je m'aperçus qu'en une seule nuit, sous l'effet de la mitraille, elle avait changé de forme !



CHAPITRE VII

PREMIER JOUR DE RETRAITE

Ciel gris, terre grise. Le paysage semble s'être mis à l'unisson de nos âmes. La division de Schoumadia a encaissé 10.000 obus en dix heures. Il est 8 heures du matin. Nous abandonnons Miailovatz, Verbovatz et Ossovietz. Les Allemands désormais tiennent la clef de la Morava. Débouchant franchement de Belgrade, ils pourront remonter la vallée qui mène vers l'armée bulgare. Il nous faut évacuer nos blessés sous le feu. Ils sont 600. Durant les opérations, un avion nous survole à moins de 1.000 mètres. Nous n'avons pas de canons verticaux. La demi-escadrille française attachée à l'armée du Nord est impuissante,

malgré l'héroïsme de ses pilotes, à donner la chasse aux appareils allemands. Ceux-ci font du 120 à l'heure, possèdent deux moteurs, deux mitrailleuses et trois places. Nos Farman vieux modèles font à peine du 80.

Le taube allemand en pleine sécurité nous repère. Par T. S. F. il dirige le tir des batteries lourdes de la Bejania dont les shrapnells suivent nos brancardiers. Tous les brancards n'atteindront pas l'ambulance. A 10 heures, nos bataillons fortement éprouvés sans avoir pu tirer un seul coup de fusil, commencent à se retirer vers le Sud. Ceux d'entre nous qui tourneront la tête en arrière pour voir une dernière fois les collines sanglantes ne les reconnaîtront plus. La mitraille a taillé sur nos positions de la nuit comme une hache gigantesque, changeant littéralement la forme de la chaîne. Nous battons en retraite.

Les étendards s'en vont les premiers. Oh ! la retraite du drapeau et de sa garde sur la route qu'encombrent déjà les équi-

pages qui se retirent. L'étamine brillante, qui, hier encore claquait au vent, est pliée maintenant, se cache, roulée dans sa gaine. Celui qui porte la hampe et ceux qui l'entourent, s'en vont la tête basse. J'ai vu le passage des étendards vaincus sur les bords de la Morava. Quelle image poignante !

Sauvez d'abord l'emblème de la patrie ! Puis vient le tour de ceux qui souffrent pour elle. L'ambulance s'en va la seconde. Ailleurs on dispose pour cela d'automobiles rapides ou tout au moins de voitures à chevaux. Il y a des ressorts qui épargnent les secousses aux blessés. Il y a des couchettes pour recevoir les corps meurtris. Parfois il y a du confort, du luxe même qui font paraître moins grande la douleur. Ici, dans la division de Schoumadia, c'est en char à bœufs, sur la paille, que les membres brisés, les têtes trouées, les faces saignantes, s'acheminent vers les primitifs hôpitaux de l'arrière. Ici, le chef de l'ambulance était une femme. J'ai vu passer en tête du convoi des souffrances lady Strowart, la grande

dame anglaise qui, depuis trois ans, sur les champs de bataille partage le sort de la Serbie. Lady Strowart était à cheval, vêtue de noir, les cheveux au vent, le revolver à la ceinture. Sa monture marchait derrière les étendards.

En troisième lieu venait l'artillerie. Des buffles aux cornes aplaties la tiraient sur la route cahotante. Puis, toujours au pas lent des bovidés, les indispensables équipages d'une armée s'en furent. Il y avait le télégraphe, la caisse, les munitions, les vivres des gens, les vivres des bêtes. Des vieux cassés par les ans guidaient les attelages. La file des chars était sans fin. Ça c'était le convoi militaire.

Car il y en avait un autre, et le premier rattrapa le second cinq kilomètres avant Palanka. Celui-ci était composé de la population en fuite. La population avait attendu la dernière minute, car les simples ne croient pas au malheur. Les simples aussi possèdent une âme faite d'un tas de petites habitudes. Ceux-là qui fuyaient

étaient des femmes et des enfants. Dans le désespoir de l'arrachement au coin du sol qui leur était familier, ils avaient entassé pêle-mêle sur le char familial les meubles, les vêtements, des souvenirs touchants, des choses sans valeur, des choses ridicules aussi. Ils étaient accoutumés à ces choses, elles faisaient partie de leur vie, elles étaient leur âme. A les voir passer on comprenait que plutôt que de s'en séparer, ces simples se seraient fait plutôt tuer auprès d'elles. J'ai vu passer aussi de belles jeunes filles qui n'avaient que leur jeunesse et leur beauté à sauver. J'ai vu d'autres évacuations dans les Flandres, sur la Vistule aussi : elles étaient désordonnées, bruyantes, tumultueuses. L'évacuation à laquelle j'ai assisté dans la vallée de la Morava était muette comme la mort. Il y a des désespoirs silencieux, et ce sont les plus grands. Silencieuses étaient les paysannes qui guidaient les bœufs noirs par les cornes. Silencieux étaient les enfants qui marchaient derrière l'attelage. Silencieux étaient les

tout petits et les très vieux juchés sur le dernier sac de maïs, ressource suprême. Silencieuses étaient les bêtes, silencieuses étaient les roues, car la boue ouatait les pas de celles-là et les sillons de celles-ci. De la migration désespérée et silencieuse aucun bruit ne montait. On avait envie de s'approcher et de toucher pour bien voir si tout cela qui passait était en vie.

Et quand les deux convois se furent écoulés vers Palanka, l'un, le convoi militaire sur la route, l'autre, le convoi de la population à travers champs, les régiments de la division de Schoumadia s'avancèrent. Les soldats marchaient par colonnes de quatre, la bretelle de l'arme à l'épaule. Ils allaient sans émoi apparent, la face impassible. Peut-être d'ailleurs chacun d'eux ne se rendait-il pas un compte exact qu'on battait en retraite ? L'homme qui combat dans le rang fait partie d'un gigantesque mécanisme qui l'impressionne, car il en comprend peu le fonctionnement. Et puis ceux-là, depuis quatre ans, en avaient tant

fait des marches et des contre-marches ! Ils en étaient à leur quatrième année de lutte et à leur sixième guerre. Comptez un peu : la turque, l'interbalkanique, l'albanaise, l'autrichienne ; voilà maintenant l'allemande et, pour la deuxième fois, la bulgare ! Et depuis quatre ans c'était toujours les mêmes qui se battaient, au nord, au sud, à l'ouest et à l'est. Sur la Drina, sur le Danube, sur la Save, sur le Drin, en Macédoine, sur la Brigalnitzza ! La division de Schoumadia passa. Ceux-là avaient perdu la faculté de s'étonner.

Un fatalisme slave achevait de faire d'eux des machines. Ils suivaient une riante vallée. Comme les champs étaient beaux ! Des pensées, lointaines de la guerre, dominaient les vaincus. Ces champs qu'ils abandonnaient n'avaient jamais été si beaux en effet, depuis que, les mâles partis au combat, les femmes seules soignaient la terre. Car Dieu bénit les faibles qui veulent être forts.

J'étais demeuré avec l'arrière-garde.

Celle-ci, calme comme à la manœuvre, avait pris position au bord d'un petit plateau qui dominait la Morava sur la gauche de la vallée. Les hommes creusèrent à la pelle les abris individuels. Il s'agissait moins d'ailleurs de résister que de faire croire à l'ennemi qu'une force importante était là. Nous étions une compagnie et trois divisions allemandes s'avançaient. Elles avançaient précédées par les obus dont les éclatements piquaient de flocons blancs le paysage. Car les Souabes n'osaient point lancer leur cavalerie en avant. Ils se servaient de shrapnells pour explorer le terrain. Longtemps le manège dura.

Le ciel bas, qui se voilait toujours davantage comme un homme qui va mourir se voile la face, écrasa bientôt de ses nuages les monts de Hongrie qui se profilaient à l'horizon. Là-bas, en arrière, de l'autre côté du Danube, Mackensen, en chasseur prudent, avait installé à Verschatz son quartier général. Il attendait les ombres du soir avant d'oser découvrir, enfin, les

masses de ses fantassins. Le pont de bois de Lubitchevo, incendié par les Serbes, jeta au loin ses dernières flammes. La masse des tirailleurs allemands se montra. Enfin, on les voyait les Prussiens ! Mais il était trop tard : nous n'étions que deux cents. Lentement, la compagnie se retira par les hauteurs. En faisant vite, il me restait encore la possibilité de filer en auto sur la grande route. Le moteur ronfla. Nous dévalâmes le long de la pente. Nous n'étions plus qu'à 500 mètres du carrefour.

— Gospodine, les uhlands !

Un peloton ennemi venait de surgir au fond de la vallée. Lance au poing, il nous barrait le passage. Comment le chauffeur bloqua-t-il ses freins ? Comment la machine vira-t-elle, ou littéralement enlevée sur nos épaules ? Je ne sais. Toujours est-il qu'après une course folle à travers champs, après avoir franchi un marais, défoncé une haie et sauté deux fossés, la torpédo se retrouva sur la route, en avant des éclaireurs ennemis, hors de leur atteinte aussi. Mais

cette fois c'étaient les shrapnells qui allaient nous poursuivre. Les batteries allemandes nous ayant vus, prenaient pour cible cette auto qui certainement devait emporter un état-major serbe en fuite. La chasse commença. Les obus nous suivaient, se rapprochant de 100 mètres en 100 mètres. Nous comptions les coups au fur et à mesure. Encore huit, encore sept, encore six ! La précision du tir était invraisemblable. Il ne nous restait plus que cinq coups à compter avant celui qui devait fatalement nous étaler sur la route.

— Gospodine, par pitié, emporte nos blessés !

Deux infirmiers serbes nous avaient fait signe de stopper. Nous stoppâmes. Six blessés étaient là, sur le bord du chemin, six blessés étendus à terre, six blessés de la dernière heure, très gravement touchés.

— L'ambulance est partie, les convois sont partis, il n'y a plus un char, plus un bœuf pour porter ces malheureux. Nous ne sommes que deux brancardiers sans bran-

cards. Les uhlands approchent. Il va falloir que nous abandonnions ces six héros que les Souabes massacreront aussitôt ! Gospodine, par pitié, emporte nos blessés !

Tragique supplication, et faute de place il n'est pas en mon pouvoir de sauver ni six, ni cinq, ni quatre, ni trois, ni deux de ces condamnés à mort. Je ne puis en emmener à grand'peine qu'un seul !

— Alors, Gospodine, choisis qui tu sauveras !

Lequel choisir ? Puis-je deviner lequel il faut choisir ? Est-ce le plus jeune, le plus vieux ou le plus pitoyable ? Est-ce celui qui reste seul soutien d'une vieille mère ? Est-ce celui qui est père ? Est-ce celui qui est fiancé ? Dois-je sauver celui qui malgré sa blessure peut encore servir sa patrie ? L'horreur de la plaie doit-elle décider dans le suprême choix ? Celui-ci n'a plus de bras. Celui-là ne marchera plus, ce troisième ne verra plus, cet autre, les vertèbres atteints, vivra, mais tous ses centres nerveux sont déjà morts ! Il y en a un dont la figure n'est

plus qu'un caillot de sang, au centre duquel s'ouvre un trou noir au fond duquel s'agite un morceau de langue noire. Lequel choisir ? Je ferme les yeux pour ne point voir les regards des cinq martyrs que je condamne. J'ai sauvé celui qui n'avait plus de face humaine.

Le shrapnell qui devait nous atteindre tomba trop long, par suite de notre arrêt. Le temps que l'ennemi règle à nouveau son tir, nous serons hors de vue. Les deux infirmiers ont disparu à travers bois vers les hauteurs. Notre auto repart. Derrière nous résonne le galop des uhlands qui s'avancent pour achever les cinq blessés abandonnés.

Avant d'atteindre Palanka, notre voiture croisa une jeune femme pâle à faire peur, presque nue et portant dans ses bras un enfant vagissant. La femme titubait de faiblesse.

— Ma belle-sœur (c'est de ce nom qu'en Serbie on salue une femme mariée), ma belle-sœur, dit l'officier qui m'accompagne,

c'est folie à toi de t'être levée pour fuir, dans l'état où tu te trouves !

Alors la femme pâle à faire peur, titubante de faiblesse, écarte les linges qui couvrent le petit être qu'elle vient de mettre au monde.

— Officier, dit-elle, je ne fuis pas pour moi. Si j'avais accouché d'une fille, je serais restée dans mon village. Car il m'eût été indifférent de mourir, tuée par les Autrichiens et que ma fille meure aussi ! Mais, vois. Cet enfant est un mâle. Je dois le sauver à tout prix car il n'est plus à moi. Il appartient déjà à la patrie.

CHAPITRE VIII

LA CAPITALE ERRANTE

Dans les couloirs déserts de la préfecture mes pas sonnèrent lugubrement sur les dalles de pierre. Ici, depuis un an, campaient les ministères. Auprès de Belgrade, Nisch n'était qu'un grand village, mais un village européen avec un chemin de fer, des rues, des maisons parfois à un étage, des réverbères. Où donc la capitale errante de la Serbie s'en ira-t-elle maintenant ? Au Nord, les Allemands avancent ; à l'Est et au Sud, ce sont les Bulgares. Je viens de voir devant la porte un char à bœufs qui stationnait. Au pas lent des buffles noirs, les dernières archives du tragique royaume s'en iront à petites journées vers Mitrovitza en

plein Kossovo. Mitrovitza n'est qu'un amas de masures turques, et pourtant peut-être bientôt regrettera-t-on Mitrovitza. On regrettera aussi Kralievo, étape douloureuse de légations traquées. C'est qu'alors fuyant toujours plus loin, la Serbie vaincue mais irrédente, se sera réfugiée au milieu des Alpes albanaises; là, sous des huttes de terre, ce qui reste de la race mutilée, vivra la fin de la farouche épopée.

Le prince héritier est encore à Kragoievatz, au grand quartier général. Le vieux roi Pierre, lui, n'abandonnera Topola qu'à la dernière minute; Topola, où il y a un siècle, Georges le Noir leva l'étendard de la révolte qui devait créer la Serbie moderne. L'anniversaire glorieux de la guerre de l'Indépendance verra-t-il le triomphe de l'Allemand et du Bulgare complices, au joug plus redoutable que celui du Turc même?

J'arrive du Danube. L'armée du Nord abandonnait la ligne du grand fleuve. Là, pourtant, dans l'ardeur de la lutte, il y avait

encore de l'espérance. La bataille secoue les nerfs, fait battre fort les artères. Nous étions trop près du désastre pour le comprendre exactement. Dans Nisch que le gouvernement, les hôpitaux, la population évacuaient déjà, d'autres sombres nouvelles nous attendaient. Les Bulgares, franchissant la frontière sur la haute Morava, avaient coupé la voie ferrée à hauteur de Vrania. Tout d'abord, la rupture des communications était le fait de six comitadjis qui, franchissant les lignes serbes, avaient dynamité, à la faveur d'une nuit noire, les rails sur quelques mètres. Puis, le simple incident devant un accident plus grave causé par l'avance d'un raid de cavalerie régulière. Un bataillon du troisième ban d'ailleurs allait suffire, assurait-on, à chasser les éclaireurs trop audacieux. Mais, comme après trois jours, les communications ne se rétablissaient toujours pas, il fallut bien se rendre à l'évidence : le front serbe de l'Est était rompu et une armée adverse entière campait devant Vrania. Les Fran-

çais n'avaient pas encore dépassé Stroumitza et il ne restait plus à la Serbie pour communiquer avec le reste du monde qu'un tronçon de voie ferrée déjà menacé par une deuxième armée bulgare en marche vers Uskub. Chez certains l'angoisse crée des mirages. Tantôt c'étaient les Russes qui avaient repris Cracovie, tantôt c'étaient les Roumains qui posaient en dernière heure un ultimatum aux Bulgares. On attendait le salut de choses invraisemblables. Joffre, par dépêche chiffrée, venait de proposer une offensive générale qui dégagerait la Serbie!

Le typhus, endormi par la chaleur de l'été, venait de surgir des boues de l'automne et se dressait menaçant devant les Allemands! On comptait sur la pluie pour arrêter l'envahisseur. On disait aussi : « La retraite est dans le plan! On attire l'ennemi pour le mieux envelopper! » La légende se substituait à l'histoire. Marco, l'antique héros serbe, était apparu aux soldats de garde devant Pirot, monté sur son cheval

blanc et brandissant une épée d'or. On se répétait des mots magnifiques. Un chef de division avait dit à ses hommes : « Si je recule, tuez-moi », et cependant on reculait...

L'espoir de voir arriver à temps les Alliés allait s'affaiblissant. Nisch qui trop tôt s'était parée pour l'entrée des Français, laissait pendre, lamentables maintenant, les drapeaux qui eussent claqué au vent. La pluie avait fané les banderoles, l'orage avait jeté bas dans les ruisseaux les poteaux qui supportaient les écussons peints aux aigles blancs de Serbie. Les gens qui étaient restés stationnaient dès l'aube dans les rues. On ne viendrait donc pas à leur secours ! Que répondre à toutes ces angoisses ? Pouvait-on leur avouer que la Grèce, répétant sa reculade de mars dernier, devant les Dardanelles, se dérobaît à la guerre contre le Bulgare, tout comme alors elle s'était dérobée à la guerre contre le Turc ? Bien plus, le roi Constantin ne s'apprêtait-il pas à frapper ses anciens alliés dans le dos en

concentrant ses evzones devant Monastir ?
Pouvait-on expliquer à toutes ces impatiences qu'une armée de 200.000 hommes exige du temps pour embarquer, pour arriver, pour débarquer, plus de temps encore pour s'acheminer par une voie ferrée unique, alors que cette voie est coupée et qu'il faut culbuter trois divisions ennemies pour passer ?

Un soir, il y eut un moment d'enthousiasme affolé. Une troupe traversait la ville, l'arme sur l'épaule, de la boue jusqu'au ventre, fronts bandés, bras en écharpe. On criait : « Voilà les Français ! » Mais c'étaient ceux de Topschider, les cent fusiliers marins, qui, une année durant, avaient, avec leurs canons de marine, protégé Belgrade contre les monitors. Par ceux-là, Nisch eut des nouvelles précises sur la chute de la blanche capitale. On connut les détails du bombardement méthodique, impitoyable qui, trois jours durant, par la bouche de 1.200 canons, avait lancé 60.000 obus sur la ville. Les cent de Topschider — mais

ils n'étaient déjà plus cent! — avaient pour leur part subi le feu de 90 obusiers. Les 305 allemands avaient commencé par crever les yeux des batteries serbes en jetant bas les deux projecteurs français. Leurs pièces démontées, les fusiliers n'avaient quitté leurs positions que le troisième jour, alors que déjà l'infanterie bavaroise perçait les lignes serbes. L'écrasante supériorité de Mackensen replongea la Serbie dans l'angoisse.

L'arrivée des premiers prisonniers allemands, coïncidant avec l'arrivée des premiers prisonniers bulgares, ranima quelque peu les courages. On se montrait les Prussiens intraitables, provoquants, hautains jusque dans la défaite. Les Bulgares, par contre, lâches, patelins, de loups se faisant agneaux, appelant leurs gardiens leurs frères et mendiant du tabac à la foule.

L'amertume, cependant, s'emparait des cœurs. Les tristes fautes de la Quadruple Entente hantaient les mémoires. Et cet homme d'État britannique qui en pleine

Chambre des Communes s'était porté garant de la pureté des intentions bulgares? Et ce correspondant du *Times* remplaçant au pied levé un ministre plénipotentiaire? Et le représentant de la France à Sofia, ce représentant qui attendait parfois cinq semaines une réponse de Paris, parce que là-bas on faisait fi de ses rapports alarmants? Et notre autre représentant à Nisch que le quai d'Orsay taxait de serbophile parce que depuis des mois il dénonçait l'aventure menaçante?

L'attitude des ambassadeurs anglais et russe quittant Sofia, sans croire encore à la rupture possible; l'hypocrisie des dernières paroles du tsar Ferdinand à l'adresse des puissances; le départ de ces légations bulgarophiles jusqu'au bout, par la ligne de la Maritza, que Radoslavoff, ô suprême ironie, leur faisait inaugurer en pompe sans cependant leur dessiller les yeux sur cet accord turco-bulgare que les chanceliers de Pétrograd et de Londres nièrent jusqu'à la dernière heure; le récit de toute

cette comédie n'arrivait pas à distraire du drame qui avait suivi. Le désespoir était tel qu'on n'avait plus la force d'accuser.

Au siège du gouvernement, trois hommes se trouvaient encore : le vieux Pachitch, un de ses jeunes secrétaires d'État et un simple gendarme. J'ai vécu l'évacuation de Varsovie ; la Russie se retirait de la Pologne, mais il restait encore la pensée d'un prolongement de vie sous une nouvelle domination. Après cette évacuation de Nisch, il semblait qu'il n'y eût plus rien de possible pour le malheureux pays que la mort. Mes pas résonnèrent dans les couloirs déserts comme un glas. Le jeune secrétaire d'État me dit : « Quand le sort vient de Dieu, les peuples n'ont qu'à s'incliner devant l'inévitable. Ce n'était pas le cas. Les Alliés, depuis un an, tenaient le destin serbe entre leurs mains. Depuis un an, nous avions prévu la conduite de la Bulgarie. Depuis un an nous avions dénoncé à l'Europe l'attitude sans équivoque de Sofia, les accointances du roi Ferdinand avec l'Allemagne,

le traité avec les Turcs, l'emprunt contracté à Berlin, le transit des munitions pour Constantinople. L'Europe refusait de nous croire !

« Le 22 septembre, la Bulgarie décrétait sa mobilisation. Le 23 au matin, le quartier général télégraphiait à notre gouvernement : « Nous avons trois divisions devant Pirot. Nous répondons du succès si nous pouvons marcher sur Sofia avant que l'ennemi n'ait achevé la concentration de ses troupes. Nous vous supplions de nous laisser attaquer. » Pachitch, le même jour, mandait la chose à Londres, à Pétrograd et à Paris. Il disait aux Alliés : « Le seul moyen qu'ait la Serbie de pouvoir attendre vos secours, c'est de prendre l'offensive immédiate contre l'armée du tsar Ferdinand. Nous vous supplions de nous laisser attaquer. » De Londres, de Pétrograd, de Paris, les diplomates répondirent : « Défense expresse de bouger. La mobilisation bulgare est avec nous. Menacez de mort quiconque des vôtres franchirait la frontière. » Pachitch

pleura et fit parvenir l'ordre à notre quartier général : « Sera fusillé tout soldat serbe qui attaquera les Bulgares. » Le 8 octobre, ses concentrations opérées dans le calme de la paix, l'armée du tsar Ferdinand fonçait sur nous. Le mouvement coïncidait avec la prise de Belgrade par Mackensen. Vous savez le reste !

« Et maintenant, quand donc les Alliés viendront-ils ? Au lieu de répondre à notre appel désespéré, l'Europe nous menaçait trois mois durant, nous contraignant à promettre le tiers de notre sol au pire de nos ennemis et des siens. Oh ! Monsieur, la sombre histoire ! Et qu'arrivera-t-il désormais ? Nous sommes enfoncés au Nord, à l'Est, au Sud. Si nous subissons le sort de la Belgique, quel autre pays neutre osera se ranger aux côtés de la Quadruple Entente ? Si nous ne sommes sauvés à temps, le Kaiser, maître de l'Europe centrale et orientale depuis l'Yser et Varsovie jusqu'à Constantinople, ira puiser deux millions d'hommes dans les réservoirs de

l'Anatolie. Vous verrez des Turcs en Champagne ! »

A ce moment, le gendarme entra. Il apportait une dépêche de Rome. Le texte s'arrêtait au milieu d'une phrase. Le télégraphiste avait inscrit cette mention : « Interruption par suite de la rupture des fils. » Le jeune secrétaire d'État me dit : « Uskub vient d'être occupé par les Bulgares, nous sommes coupés du reste du monde. Si vous parvenez à rejoindre par l'Albanie l'armée française de Salonique, dites aux vôtres de faire vite, sinon ils ne retrouveront plus la Serbie ! »

Je partis. Dehors, la Nichava roulait noire et furieuse sous un ciel d'orage. Sous le porche de la préfecture déserte, je croisai la haute silhouette du ministre Pachitch. Il marchait comme perdu dans un rêve douloureux, la tête penchée sur l'épaule, sa tête de Christ à barbe blanche, tête d'un Christ dont la Passion aurait duré cent ans.

CHAPITRE IX

LA DERNIÈRE ROUTE DE SERBIE

Le 26 octobre, je quittais Nisch en pleine évacuation. J'allais tenter de sortir du pays assiégé pour rejoindre l'armée franco-anglaise de Salonique. L'arrivée des Alliés apparaissait alors comme le miracle qui seul pouvait encore sauver le tragique royaume. Pour aller à la rencontre de ce miracle, je m'engageais sur la dernière route de Serbie, l'unique chemin par lequel, à travers l'Albanie, le pays de Karageorges pouvait encore faire entendre à l'Europe son cri désespéré. Six cents kilomètres séparent, à vol d'oiseau, Nisch de Monastir.

Pour franchir la distance, le plus simple est de ne compter que sur la solidité de

ses jambes. L'auto reste en panne au pied des montagnes, le char à bœufs s'embourbe dans les terres basses, le cheval lui-même abandonne son cavalier dès le troisième torrent. Reste donc le voyage à pied. Il est réservé à celui qui possède des muscles vigoureux et un estomac qui sait se contenter de galette de maïs. Il est nécessaire au surplus de professer le plus profond mépris pour les révoltés Albanais qui rôdent sur les bords du Drin Noir. Un coup d'œil trop superficiel sur la carte pourrait faire croire à la possibilité de s'aider sur une cinquantaine de kilomètres du tronçon de voie ferrée Mitrovitza-Katchanik, encore au pouvoir des troupes serbes, mais pareil espoir amènerait des mécomptes ! Ces rails naissent d'un cul-de-sac au pied des Alpes albanaises, et leur unique débouché est au milieu de l'armée bulgare, maîtresse d'Uskub.

Et maintenant, que voulez-vous que je vous dise ? Ai-je le droit au milieu de tout ce débordement de douleurs, de vous narrer

des aventures personnelles? Puis-je vous dire, alors que je traversais les misères des autres, mes petites tristesses à moi, comment j'ai mangé, où j'ai dormi et la marche dans la boue jusqu'au ventre, et la pluie qui tombe jour et nuit, vous glaçant jusqu'aux moelles? Puis-je vous dire ma torpédo enlisée jusqu'à l'essieu, ne sortant de là, le moteur ivre, les roues folles, que pour aller prendre feu et brûler quelques kilomètres plus loin, elle et la valise des légations alliées que j'emportais? Puis-je vous dire le chemin continué au pas lent des buffles noirs et les roues cahotantes du char macédonien qui lui-même ne résistera pas à l'invraisemblable itinéraire? Puis-je vous dire le pont emporté par la crue et le cheval qui se noie avec un hennissement de douleur? Puis-je vous dire l'embuscade des brigands mirdites? Puis-je vous dire les interminables étapes à pied, et la faim, et la fatigue de la dernière route de Serbie? Puis-je vous faire un journal de voyages, et sous les yeux du lecteur amusé poser devant

l'objectif de la chronique en des poses risibles ou touchantes, héroïques ou pitoyables? Puis-je vous faire de la description, du pittoresque, de la littérature? Puis-je aligner des mots et des phrases, quand je sais qu'aucun de ceux-là et qu'aucune de celles-ci ne pourraient rendre tout le tragique du drame dont je fus spectateur?

Oh! cette dernière route de Serbie! Est-ce une main humaine qui la traça, au milieu des marais, au sommet des montagnes, dans le lit même des ravins? On vous dira peut-être qu'un souverain moyenageux, Douchan, empereur des Serbes, des Bulgares et des Grecs, ordonna jadis qu'un chemin domptant tous les obstacles réunît au plus court le bassin de la Morava à celui du Vardar. Ce n'est pas vrai. Il doit y avoir quelque part dans la Vieille Serbie un volcan de boue, et c'est l'incessante coulée de cette boue qui traça cette route. Elle la traça non pas pour que le pasteur de Roudnik pût communiquer avec le laboureur de la Macédoine, car la dernière route de la

Serbie n'a pas été faite pour faciliter le commerce des hommes. La guerre seule a pu poser le sombre décor qui la borde. Cette route n'est pas une route. Elle est un calvaire, et le long de ce calvaire, j'ai vu se traîner tout un peuple.

Quand Belgrade fut pour tomber, un peuple entier reflua par la Morava, vers le quartier général, vers la capitale provisoire. Mais déjà Kragoievatz à son tour est menacé. Les Bulgares, par la trouée de Pirot, s'apprêtent à cerner Nisch. L'exode commence. Jusque-là on voyageait comme des êtres humains, dans des trains, dans des voitures, sur des chemins. Maintenant les lignes sont coupées, les chevaux privés de nourriture tombent dans les fossés, les routes se changent en bourbiers. Il pleut. A Belgrade, les fuyards ont dit : « Nous emporterons une malle ». A chaque nouvelle étape, il fallait alléger un peu le bagage. Des femmes qui furent riches vont maintenant à pied. Il ne leur reste plus qu'un ballot détrempé qu'elles portent sur le dos. Le ballot lui-

même deviendra trop lourd. Il faudra s'en défaire. On avait de belles maisons. On s'en va. On dit : « Nous coucherons à l'auberge. » Il n'y a pas d'auberge sur la dernière route de Serbie. On murmure : « Nous nous contenterons d'une grange. » Il y a cent places dans une étable. Mille existences attendent à la porte. Les provisions sont épuisées. On a vécu de pain sec puis de farine de maïs. Celle-ci à son tour devient introuvable. On pense : « A Mitrovitza qui est une ville, nous aurons à manger. » Et à Mitrovitza il n'y avait rien. On assiégait les boulangeries. Les Autrichiens arrivaient par le Nord, les Bulgares par l'Est. Le quartier général, un pauvre quartier errant, qui chaque jour devait fuir toujours plus loin, recula jusqu'à Mitrovitza. On était bloqué de toutes parts. Il restait comme seule porte de salut : l'Albanie. La foule cependant, la foule cernée, affamée, en loques, ne croyait pas. Des mirages faisaient délirer les gens qui vous disaient : « Les Français remontent le Vardar; bientôt les Serbes rentreront dans

Uskub. Alors, nous prendrons le train. » A force d'entendre ces choses, on arrivait malgré soi à y croire. Et l'on attendait le train !

Sur la dernière route de Serbie, j'ai rencontré des aviateurs de France. Ils traînaient avec eux leurs avions aussi loin que faire se pouvait. « Quand nous ne pourrons plus passer, disaient-ils, nous ferons tout sauter. »

Sur la dernière route de Serbie, il y a la souffrance. J'ai croisé des blessés des dernières journées. Ils étaient couchés sur la paille, sanglants, leurs pansements maculés de boue. Devant l'approche de l'ennemi ils allaient, les malheureux, d'évacuation en évacuation. Toujours plus loin, privés chaque jour davantage de soins, car dans le pays coupé du reste du monde tout faisait défaut maintenant : les médicaments comme la farine et les munitions. Leur souffrance était muette. L'un d'eux cependant, un poroutchik de vingt ans, atteint au ventre d'une atroce blessure que la gangrène rongerait,

fit un geste de sa couche de misère. Le vétéran qui guidait l'attelage s'approcha. « Je souffre trop ! tue-moi ! » ordonna le jeune officier. Et comme le soldat n'obéissait pas, le désespéré répéta : « Tue-moi, je te l'ordonne, obéis, je suis ton chef ! »

Alors le vieux soldat du troisième ban approcha son fusil. Je vis le poroutchik saisir le canon, le guider de sa propre main sur sa tempe, l'y appliquer au bon endroit. Le jeune officier attendit quelques secondes : à l'approche de la mort libératrice, sa face douloureuse s'était illuminée de bonheur. Enfin le coup partit. On profita d'un arrêt du convoi pour enterrer le poroutchik au bord de la dernière route de Serbie.

Sur la dernière route de Serbie, j'ai rencontré les marins français qui défendaient Belgrade. Je les avais visités, jadis, là-bas, sur les hauteurs de la Save, parmi des vergers en fleurs. « Avant que les cerises ne soient mûres, m'avait dit leur chef en cette matinée de printemps, nous serons en Autriche. » Les cerises ont mûri, les fusiliers

étaient toujours sur la Save. Maintenant ils sont sur la route d'Albanie. Le même chef m'a dit : « J'ai pu réunir quatre jours de vivres. J'ai cent fusils avec moi. Nous tâcherons en dix jours de marche de gagner Monastir en nous glissant entre les révoltés albanais et les comitadjis bulgares. » Deux nuits, à la lueur d'une chandelle, nous sommes restés devant la carte à chercher un sentier praticable.

Sur la dernière route de Serbie, j'ai vu passer la folie. La guerre avait chassé les fous de l'asile comme elle avait chassé les blessés de l'hôpital. Des gardiens les dirigeaient à pied vers des régions non encore envahies. Ils marchaient en se tenant par la main. L'un d'eux me cria : « Nous seuls avons encore notre raison ! Les vrais fous sont tous les autres hommes qui s'entregorgent ! »

Sur la dernière route de Serbie, j'ai vu aussi passer le crime. Devant l'invasion, les forçats, chaînes aux pieds, vêtus de laine blanche changeaient de bague. J'ai rencontré la Faim, le Désespoir.

Mais j'ai croisé aussi des choses bien touchantes. J'ai rencontré la Reconnaissance. Il y a sur le bord de la dernière route de Serbie une petite chaumière où vous arrivez à la nuit. Vous frappez, on vous ouvre. Vous tendez votre bon de réquisition. Alors ceux qui vivent là, un très vieux et une très vieille s'empressent autant que le permet leurs pauvres corps usés par l'âge. Ils savent que vous êtes Français. Vous avez beau vous défendre, les voilà qui vous offrent leur propre lit. Eux s'obstinent à ne pas prendre de repos. Toute la nuit à genoux devant votre couche, veillant sur votre sommeil, ils resteront là, murmurant de temps en temps comme une prière : « Franzus... C'est un Français... » Toute la descendance de ces ancêtres est à la guerre depuis quatre ans. Le fils, qui a plus de cinquante ans, veille là-bas avec le troisième ban, sur le pont de bois que traversent les munitions que l'armée du Nord envoie à l'armée du Sud. Le petit-fils qui est déjà un homme, combat sur le Vardar, avec la division de Boyovitch. Il y

a plusieurs arrière-petits-fils qui, eux aussi, sont tous au front : l'un fait partie de la dernière levée, celle des adolescents dans les bataillons de la suprême résistance. Un autre qu'on n'a pas accepté dans l'armée régulière parce qu'il n'a que treize ans, a défendu Belgrade jusqu'à la dernière minute à coups de bombes dans une bande d'irréguliers...

Sur la dernière route de Serbie, il y avait l'Histoire. L'Histoire est femme d'habitude. Elle se plaît à revenir dans les mêmes décors. Elle rôdait sur les perpétuels champs de bataille de Macédoine. La dernière route de Serbie traverse l'un des plus célèbres d'entre eux. Voilà cinq cents ans, qu'à Kossovo, au pied des Alpes albanaises, la Serbie, avec toute sa noblesse, périt une première fois, submergée par les cohortes du Sultan Mourad. Des soldats qui passaient par là m'ont dit : « Une seconde fois s'il le faut, au pied des Alpes albanaises, notre race luttera pour son indépendance, et si nous périssons tous, il suffit que le sein d'une femme Serbe survive, pour qu'un

jour, plus tard, la patrie renaisse de ses cendres. » Des corbeaux, grands comme des aigles, volaient au-dessus des champs de Kossovo.

Vers Kossovo, depuis cinq longs jours et cinq longues nuits, sans arrêt, la division de Morava marchait. Elle venait de la Vieille Serbie pour sauver la Nouvelle. Elle passa, elle qui venait de la retraite, comme jamais ne passa troupe triomphatrice. Ceux-là défiaient le malheur et la défaite, et la fatigue, et le froid, et l'Autrichien, et l'Allemand, et le Bulgare et la Mort. En tête de la division, les clairons sonnaient ; mais, comme ils sonnaient depuis quatre ans la bataille, leur son était rauque. On eût cru, non pas des clairons de cuivre, mais ces cornes de taureau dans lesquelles soufflaient les légionnaires romains.

Les tambours battaient ; mais comme, depuis quatre ans, ils battaient sous la pluie, sous le soleil, dans la tempête, la peau des caisses détendue rendait un bruit funèbre. On eût dit une clique d'outre-tombe.

CHAPITRE X

DEVANT KOSSOVO

Il est une chanson que les soldats du vieux roi Pierre chantaient dans la dernière guerre contre les Turcs : « En avant faucon serbe. — Que les Monténégrins descendent des montagnes. — Que les Grecs arrivent de leurs plaines. — Il faut qu'Andrinople tombe. — Allons secourir nos frères les Bulgares ! » Hélas ! les temps ont changé. Une deuxième fois la guerre interbalkanique a chassé ces rêves d'union. L'Allemagne a marié Sofia et Constantinople. Les Grecs, germanophiles tant qu'ils croiront à la victoire possible de l'Allemagne, sont restés dans leurs plaines et s'ils en sortent ce pourrait bien être pour marcher contre leurs alliés de la veille.

Seuls parmi les Balkaniques, les Monténégrins ont répondu à l'appel de leurs frères de Serbie.

Je viens de les voir, les hommes de la Montagne Noire. Ils étaient quelques centaines qui passaient par Mitrovitza. Ils avaient marché huit jours, gravi des monts, sauté des précipices, traversé des torrents. Ils allaient, calmes, fiers, bravant les misères de la guerre, la tête haute sous le minuscule bonnet rond cerclé de noir, car le petit peuple, après cinq cents ans, porte encore le deuil de Kossovo, la bataille perdue. Dans leur pays inaccessible, où un seul homme en faisant rouler des rochers arrêterait la marche d'une armée, les Monténégrins ont appris que la Serbie est enfoncée au Nord par l'Allemand, à l'Est par le Bulgare. Le pays de Karageorges est assiégé, coupé du reste du monde. Les Français arriveront ! Mais quand ? La situation apparaissait désespérée. Les plus braves auraient hésité. Les Monténégrins ont crié : « Nous voilà ! »

Les hommes de la Montagne Noire allaient prêter main-forte au général Boyovitch, qui dans les défilés de Katchanik s'efforçait d'arrêter une armée ennemie débouchant de la plaine d'Uskub. Le secours de quelques centaines de fusils dans la lutte contre deux cent mille Bulgares? Quel faible appoint! Mais quelle leçon aussi donnée aux autres, aux faux alliés, à ces Grecs pleurnichards qui depuis un an se lamentent : « Notre pauvre petite armée! Notre pauvre petite flotte! Quel appui pourrions-nous apporter à l'Entente dans ces batailles gigantesques où un seul combat ferait fondre et nos tout petits bateaux et nos tout petits régiments! »

Les Monténégrins, non sans raison, auraient pu dire : « Nous manquons de tout. Les navires autrichiens bloquent nos côtes. Nous n'avons ni pain, ni cartouches, ni uniformes. Nous en sommes réduits à vêtir nos soldats avec ces vieilles défroques de pompiers que la France nous envoya. Nous ne sommes que quelques milliers.

Que pourrions-nous pour vous ? » Les Monténégrins, au lieu de tenir ce langage, sont accourus. L'Histoire leur en tiendra compte.

A la fin de septembre, quand l'imminence de l'attaque allemande sur le Danube se révélait et que, d'autre part, la Bulgarie mobilisait, l'armée serbe répondit à ces préparatifs par une double concentration de ses forces sur la ligne des fleuves du nord contre Mackensen, et, d'autre part, dans la trouée de Pirot, contre les Bulgares. Cela se passait à la date du 22 septembre. La Serbie, livrée à elle-même, avait décidé la défensive sur le Danube et l'offensive contre le tsar Ferdinand. Avant que l'ennemi de l'Est eût achevé sa mobilisation, les forces serbes de Pirot avaient de grandes chances pour franchir les 75 kilomètres qui les séparaient de Sofia. A ce moment, Belgrade peut-être eût été pris par Mackensen, mais la Bulgarie, frappée au cœur, devenait incapable de faire liaison avec les Allemands par la vallée de Morava.

Le plan est des meilleurs. Par malheur,

les diplomates s'en mêlèrent. Le 22 septembre au soir, le maréchal Poutnik télégraphiait au ministre Pachitch : « J'attaque sans retard. Je répons de la prise de Sofia. » Ce furent les chancelleries de Londres, de Paris et de Pétrograd qui répondirent : « Gardez-vous de faire cette folie ! Les Bulgares sont avec nous. Ils mobilisent contre les Turcs. » Le 8 octobre, tandis que Belgrade tombait, le tsar Ferdinand en personne entra en Macédoine. Ses concentrations étaient faites, sa mobilisation achevée. La Serbie qui avait proposé l'offensive à Sofia, ne possédait pas assez de troupes pour une défensive efficace sur le Vardar. Quinze jours avaient passé. Il était trop tard pour remanier le plan.

Le premier soin de l'armée bulgare est de couper la ligne Nisch-Salonique. De Vrania à Velès, l'ennemi tient le chemin de fer. Les Serbes désormais pourront attendre les secours des Français. Il faudra que ceux-ci viennent à pied ! Le tsar Ferdinand

en profite pour avancer jusqu'à Uskub ! Pour l'adversaire, la marche est triomphale. Aucun obstacle. A peine quelques gardes-frontières que les bandes de comitadjis se chargent de détruire. Le gouverneur de Macédoine demande des troupes. D'où voulez-vous qu'elles viennent ? L'avant-garde des Alliés était encore à Stroumitza et il eût été folie pour elle de s'avancer plus loin, sans être en forces. Alors, des renforts serbes ? Mais par où ? Il faut quinze jours au moins de marche à une division pour arriver à pied de la Vieille Serbie dans la Nouvelle !... Il en faut trente pour recevoir les munitions des arsenaux évacués, et encore faudrait-il que l'armée du Nord eût suffisamment de cartouches pour en fournir l'armée du Sud. Quant à un sac de farine, six semaines sont nécessaires pour qu'il parvienne à dos de mulet de Monastir à Prichtina, et sur plus de 300 kilomètres, il lui faut emprunter les sentiers albanais.

L'armée du Sud possédait en tout deux canons. L'avance bulgare était si fou-

droyante qu'il fallut faire sauter presque en entier les dépôts de munitions d'Uskub. Je l'ai vue, cette armée du Sud. J'ai vécu au milieu d'elle. Elle était improvisée sur place avec des moyens de fortune. Les dépôts de Macédoine étaient vides, mais les hôpitaux étaient pleins. Tous ceux qui avaient encore trois membres sur quatre se levèrent. Des gendarmes se mirent à la tête de ces sections de la mort : ça, c'était le fond. Le tambour battait dans les villages non encore envahis. On appelait les recrues de dix-huit ans, de dix-sept, de seize. On appelait quiconque pouvait porter un fusil. Les plus petits, ceux qui n'ont pas la force de soulever un mousqueton, pourraient jeter des bombes. Le dernier ban remit la garde des ponts à des femmes et vint prendre sa place de combat.

Les vivres manquaient déjà pour l'armée comme pour la population. Mitrovitza étape des légations traquées, vécut en huit jours de ce que les citadelles assiégées vivent en huit mois. Le pain, de blanc devint gris,

puis noir. On regretta bientôt ce pain noir. Quand celui-ci fut introuvable, on fit bouillir le maïs, mais pour en obtenir, la population dut se battre à la porte des boulangeries.

L'armée du Sud, elle, se battait à Katchanik. Ce n'était plus comme dans le Nord, la lutte contre les Allemands invisibles. Cette fois, c'était la guerre balkanique contre les Bulgares, à bonne portée. L'artillerie ennemie envoyait dans les douze shrapnells à l'heure. Mais en revanche, il y avait la bataille à coups de bombes, à la baïonnette, dans des corps à corps furieux. Néanmoins il eût fallu être un contre deux, et on combattait un contre vingt.

Alors que l'armée du Sud s'improvisait, l'entrée du défilé avait été occupée par l'avant-garde ennemie. Les 50 gendarmes qui gardaient la hauteur s'étaient fait tuer à leur poste. Déjà l'adversaire par-dessus la crête, pouvait apercevoir Prichtina, Mitrovitza et la plaine de Kossovo, où ce qui restait de la Serbie s'était réfugié pour attendre

le secours des alliés ou mourir autour de son vieuxroi. Il fallait à tout prix reprendre ce morceau de défilé perdu.

Boyovitch, admirable général d'avant-poste — mais toute son armée n'était-elle pas aux avant-postes? — donna l'ordre d'attaquer à huit heures du matin. Il y a là la vieille héroïque, des vétérans du troisième ban. Sont-ils du troisième ou du dixième? Des vieillards ont dit : « Nous sommes encore assez forts pour rompre les fils de fer barbelés des Bulgares. Donnez-nous des ciseaux. » Et ils sont partis en avant. Il y a là aussi des blessés héroïques. Ils n'ont plus qu'un bras. Celui-ci peut servir encore à jeter des bombes. Il y a là une enfance héroïque : Milovanovitch, un caporal de treize ans, qui à lui seul couchera six ennemis à terre. Il y a là le petit Yelitchitch, quatorze ans, sergent-major au 4^e régiment. Il fera prisonnier un colonel bulgare. Il y a là les derniers montagnards descendus de leurs montagnes, les derniers laboureurs accourus de leurs plaines. Ceux-ci sont encore

coiffés de leurs bonnets en peau de mouton. Quand les baïonnettes furent tordues, on s'assomma à coups de crosse. Quand celles-ci furent brisées on se battit à coups de poings, avec les dents. On se battit dans la nuit du tunnel, dans l'eau du torrent. Des couples aux prises roulaient dans le ravin sans cesser de s'étreindre. Le peu de forces qui leur restait, ces couples l'employaient encore moins à se sauver qu'à se noyer mutuellement.

Et ce fut ce soir-là que je vis éclater la révolte albanaise. Je cantonnais dans un petit village au nord du défilé. Une maison arnaute m'avait accueilli. Dans la chambre haute où jamais une femme n'entre, le chef à barbe blanche guettait par le trou de la meurtrière les derniers rayons du soleil couchant. C'était l'heure recueillie du « salam » pour tout bon Musulman. Comme le croyant allait se prosterner pour la prière, des coups de feu éclatèrent. « Ne bouge pas, me dit mon hôte, ce sont les Mirdites qui font parler la poudre. Les agents ger-

maniques embusqués sur le Drin ont promis deux pièces d'or pour chaque tête de Serbe. »

Les gendarmes avaient pris les armes. La fusillade se fit intense dans les rues du village puis décrut, puis cessa. Ce n'était qu'une alerte. Pourtant ce soir-là, 300 Mir-dites révoltés gagnèrent la montagne. Sur la Drina, l'Autrichien ; sur le Danube, l'Allemand ; sur le Vardar, le Bulgare. Avec la révolte albanaise, un quatrième front nous est-il né ?

Et maintenant qu'advient-il de l'armée du Sud ? L'armée du Nord, en retraite devant Mackensen, viendra-t-elle nous rejoindre au pied des Alpes albanaises ? On dit que les Alliés sont maîtres de Velès. Est-ce vrai ? Essad Pacha avec 15 000 hommes viendrait à notre secours ? Nous ne savons rien. Nous luttons isolés comme sur un îlot perdu. Plus de voies ferrées, plus de télégraphe, plus de téléphone. L'armée du Sud fait la guerre comme on la faisait il y a deux cents ans. D'ordres, nous n'en recevons que par courrier à cheval, et ceux-là

mettent dix jours à nous parvenir. Que se passe-t-il là-bas sur le bas Vardar? Les Alliés avancent-ils vers nous? Pour reconnaître si l'armée amie approche, la nuit, nos guetteurs gravissent la montagne sur laquelle le vent de l'est leur apportera peut-être l'écho du canon de la délivrance.

CHAPITRE XI

LES DERNIERS JOURS DE MONASTIR

Monastir possède un chemin de fer, un télégraphe. Monastir est en communication quotidienne avec Salonique. Monastir doit savoir ce qui se passe avec les Français. L'armée d'Orient avance-t-elle sur Velès ? L'armée serbe aux abois peut-elle compter sur le secours des Alliés ? Après dix jours de marche à travers l'Albanie, je suis dans Monastir, dernière issue du royaume assiégé.

Les rues sont désertes, lugubres. Les devantures des boutiques sont baissées. Les rares passants que je croise sont armés. Les vieux, les jeunes, tous portent le fusil et ont bouclé la cartouchière sur leurs vête-

ments civils. J'aperçois un seul Macédonien, facilement reconnaissable à sa veste courte et à sa toque en peau d'agneau. L'homme rase les murs et disparaît dans une maison du quartier bulgare. Des femmes grecques, chargées de paquets et traînant des enfants, se dirigent hâtivement vers la gare.

J'arrive au Konak. Un gendarme est là qui monte la garde. Je demande le colonel Vassitch, gouverneur de Monastir. On me répond : « Le colonel est en ce moment à la cathédrale orthodoxe où se célèbre la messe anniversaire de la prise de la ville. » C'est vrai. Le 19 novembre 1912, voilà trois ans, ce même colonel Vassitch, trente jours exactement après la victoire de Koumanovo, venait remplacer au-dessus du Konack de Monastir le drapeau turc par l'étendard brodé aux aigles blancs de Serbie. Et c'est ce matin que se célèbre l'anniversaire glorieux, à l'heure même où la cavalerie bulgare, maîtresse déjà de Prilep, n'est plus sans doute qu'à quelques kilomètres de nous !

Je suis entré dans l'église orthodoxe. Les popes étaient rangés dans le chœur, les cierges jetaient leurs lueurs douces sur l'or des vieux icônes. La messe se déroulait avec le calme, la pompe coutumières. Et l'ennemi qui avançait, l'ennemi qui était aux portes de la ville, l'ennemi qui d'une seconde à l'autre pouvait faire irruption dans la nef!... J'évoquais la dernière heure de Byzance, l'entrée des Turcs dans Sainte-Sophie, le prêtre demeuré à l'autel et tué sur cet autel au moment même où il prononçait les mots du dernier sacrifice.

Dans l'église, il n'y avait pour tout public qu'une vingtaine de fonctionnaires. Ils étaient là, debout, les pieds joints, la main le long du corps dans la position militaire. Était-ce une messe d'anniversaire? Était-ce une parade d'exécution?

A la sortie de la cathédrale, le colonel Vassitch me dit :

— Les Bulgares nous ont tournés au défilé de Babounas. Prilep est tombé entre leurs mains. Avec ce qu'il me reste de

troupes, je puis encore tenir jusqu'à l'arrivée des Anglais.

Les Anglais viendront donc ? On le dit. 25.000 alliés arriveraient de Salonique. Salonique est à six heures de chemin de fer. On reprend espoir. Là-bas, à Nisch, on attendait les Français ! Ici, on attend les Anglais ! A onze heures, la nouvelle se répand que la Grèce refuse de prêter ses lignes ferrées...

Les dernières femmes serbes de la ville se hâtent vers la gare. Le train de Florina amène deux passagers seulement, deux soldats français qui convoient un canon et quelques caisses de cartouches. C'est là tout le renfort que les Alliés pourront envoyer à la Serbie agonisante !

A midi, le colonel Vassitch qui, soixante minutes plus tôt, m'avait dit : « Je puis tenir cinq jours », m'avoue cette fois : « C'est fini. Mes derniers hommes se replient. J'ai voulu contre-attaquer vers Topochani. Mes malheureux soldats ne tiennent plus debout. Voilà quarante-huit heures que nous n'avons rien mangé. »

Je viens d'offrir vingt francs en billets serbes pour un morceau de pain. On n'a consenti au marché qu'à grand'peine. Quand à Mitrovitza, il y a douze jours, j'avais mangé du pain bleu, je croyais qu'il ne pouvait en exister de pire. Erreur. Ici, à Monastir, le pain est vert. Voilà quatre jours, les Serbes du colonel Vassitch en ont touché chacun une boule. Depuis deux jours, ils vivent d'eau, de racines et des rares provisions qu'ils peuvent trouver, au cours de la lutte, sur les morts bulgares.

J'ai vu passer une longue file de prisonniers autrichiens. Ceux-là arrivaient à pied du Danube. Ils marchaient depuis trois semaines. Ils pensaient, les malheureux : « Enfin, nous allons atteindre Salonique, l'Angleterre se chargera de nous ! » Et voici qu'on ne pourra plus bientôt atteindre Salonique ! Les prisonniers vont-ils reprendre la route d'Albanie ?

Une heure. Le Gouvernement Grec, par dépêche, informe qu'il désarmera et internera tous les Serbes qui se réfugieront

sur son territoire ! Deux heures. Les consuls siègent en permanence chez le doyen d'entre eux. J'y vais. La nouvelle circule que les Bulgares ne sont plus qu'à 10 kilomètres de la ville. Le consul de France me dit : « Cent marins français sont attendus ici. Ils arrivent à pied de Belgrade. Ils ont dû quitter Struga hier soir. S'ils tardent encore deux heures, ils seront coupés par l'ennemi. » Je pars en auto avec le consul de France sur la route d'Ochrida. Les marins n'arrivent pas !

Trois heures. Les Macédoniens se sont fortifiés dans le quartier bulgare. Ils possèdent des armes, ils sont prêts à la révolte, au massacre. Je veux aller visiter le quartier. Deux citoyens serbes m'accompagnent. L'un est le juge d'instruction. Tout le monde a pris un fusil ici : les professeurs, les avocats, les médecins, les popes ! On m'a donné deux bombes. On m'a dit. « Si vous êtes attaqué, dévissez la capsule de l'engin, comptez jusqu'à cinq et jetez. Si vous attendez jusqu'à huit la bombe vous

éclatera dans les mains ! » Je parcours le quartier bulgare. Personne dans les rues, mais derrière chaque fenêtre on devine des haines qui guettent et qui attendent.

Quatre heures. Les consuls ont donné l'ordre à leurs derniers nationaux d'évacuer sans retard. Je retourne au Konak. Le colonel Vassitch, dans son bureau, les poings aux tempes, pense, pense... Les secours anglais ne viendront pas de Salonique !

Cinq heures. L'angoisse grandit. Des patrouilles prêtes à faire feu, parcourent la ville. Six heures. Nouvelle invraisemblable et pourtant vraie. Un gendarme serbe arrive au grand galop et annonce que l'avant-garde bulgare s'est repliée sans combats, alors qu'elle n'avait plus un seul obstacle devant elle. Quel est ce mystère ? On dit aussi : « Le gouvernement va venir à Monastir ! » Le gouvernement ? C'est qu'il n'y a donc pas de danger ? Des gens se rassurent et disent : « Nous ne partons plus ! »

Sept heures. Il est exact que les Bulgares

ont reculé. Pourquoi? Que se passe-t-il? Trois hypothèses. Ou bien les Français ayant attaqué à fond Velès, menacent le flanc ennemi et l'adversaire se retire? Ou bien l'Allemagne, pour se gagner les bonnes grâces de la Grèce, ordonne à ses complices de ne pas occuper Monastir, ville grecque? Ou bien encore, tout ce qu'il reste des armées serbes, réunies dans la plaine de Kossovo, fonçant sur Katchanik dans une ruée désespérée, ont tenté par Uskub, de rejoindre les Alliés sur le Vardar? Kossovo? La suprême résistance! Kossovo, Kossovo, plaine fatidique, à quel effroyable drame vas-tu servir encore de cadre? Les dernières cartouches seront partagées, le dernier morceau de pain, et puis baïonnette au canon! En avant! faucon serbe! Il faut passer ou mourir!

Huit heures. Les Bulgares se sont retirés jusqu'à Prilep. Les marins français, enfin, sont arrivés, épuisés, affamés, à bout de tout. Ils s'embarqueront tout à l'heure pour Salonique. Neuf heures. Je vais voir partir

le train, le dernier peut-être. Le ministre de la Guerre de Serbie est sur le quai. Il se rend auprès du général Sarrail. Un officier me dit dans un accès de désespoir : « Mieux eût valu encore pour nous capituler entre les mains de l'Autriche ! » Le train part. Une femme en grand deuil pleure à la portière d'un wagon. Celle-là a perdu à la guerre son père, son mari, ses trois frères, son fils qui avait quinze ans !

CHAPITRE XII

LES ALLIÉS IMPUISSANTS

Le 3 novembre j'avais quitté Mitrovitza. Le 7, j'étais à Prizrend, le 12 à Prokuplia sur le Drin Noir. Le 16 j'arrivais à Dibra, le 17 au soir à Struga. J'avais accompli ce trajet avec pour toute escorte un vieil Albanais armé d'un fusil sans cartouches. Le 18 novembre, à dix heures du matin, après la traversée du lac, je prenais à Ochrida la dernière poste qui le soir même me descendait à Monastir. Une armée bulgare, maîtresse du col de Babounas, était entrée l'avant-veille dans Prilep. J'attendis deux jours dans Monastir pour voir l'arrivée de l'avant-garde ennemie. J'attendis en vain. Pour rallier l'armée d'Orient sur le Vardar,

j'avais mis près de quinze jours de voyage effectif, plus qu'il n'en faut pour accomplir le trajet aller et retour du Havre à New-York !

Le quartier général des Alliés était à Salonique. Le grand port de la Macédoine offrait l'aspect d'une ruche bourdonnante. Le golfe bleu semblait une gigantesque usine où fumaient les cheminées trapues de deux cents navires. Les rues étaient encombrées de soldats français, anglais et grecs. Les convois de ravitaillement succédaient aux convois. Les hauteurs d'alentour étaient couvertes par les tentes blanches des campements. Un peuple en uniforme assiégeait les cafés, les concerts et les cinémas. A ceux que je connaissais, je dis : « Vous savez, on agonise là-bas ! » On me répondit par ces mots : « Vous savez, les affaires vont mal ici. Les Hellènes sont contre nous. Depuis trois nuits les Alliés veillent, l'arme au pied. Il est impossible de distraire de la base un seul bataillon pour l'envoyer en renfort vers le front.

Nous sommes peut-être à la veille de Vêpres saloniennes. » Une angoisse planait sur Salonique, une angoisse immédiate qui faisait oublier l'autre angoisse, plus lointaine, du drame serbe se déroulant, là-bas vers Kossovo, au pied des Alpes albanaises.

Le péril grec dans notre dos : était-ce là l'unique raison pour laquelle les Alliés n'avaient pu secourir la Serbie ? Non il y avait autre chose. Un train de ravitaillement, un train unique — que la Grèce d'ailleurs nous loue au prix de 50.000 francs par jour ! — part de Salonique chaque matin pour arriver à la nuit à Krivolac sur le Vardar. Le trajet s'accomplit lentement à dessein, car il est dangereux de traverser Demir-Kapou avant que les ombres du soir ne soient tombées sur les Portes-de-Fer... Mais l'hiver qui souhaite la bienvenue à l'armée d'Orient venant camper sur le Vardar, impose au soleil de rapides couchers. A cinq heures de l'après-midi, déjà il faisait nuit quand tous fanaux éteints, à marche ralentie pour que le halètement de la machine ne

décelât notre présence, nous atteignîmes Krivolak. Ces précautions avaient suffi pour évoquer en moi le souvenir d'une autre aventure orientale, celle des Dardanelles.

N'était-ce pas ainsi, tous fanaux éteints, la nuit, à marche ralentie que les transports alliés allaient de Mudros à Gallipoli ? Alors c'étaient des sous-marins allemands qui guettaient nos ravitaillements dans l'Égée. Cette fois, ce sont des batteries bulgares qui guettent notre ravitaillement sur le Vardar. A mesure que j'allais parcourir ce nouveau front, cette première comparaison entre nos opérations sur la presqu'île et nos opérations en Macédoine s'imposait à mon esprit. L'histoire militaire se répétait à six mois de distance. Après le camp retranché de Sedul-Bahr, voici le camp retranché de Kavadar ! Là-bas c'était la lutte contre le Turc. Ici c'est la lutte contre le Bulgare. Mais, à cela près, même résistance du côté ennemi, même faute de notre côté à nous !

Pour se rendre un compte exact de la si-

tuation il suffit de traverser Negotin, puis Kavadar, villages aux maisons turques qu'habitent des Macédoniens secrets amis du tsar Ferdinand. Il faut aussi atteindre la Cerna, suivre de là l'incessante offensive adverse contre Cicevo, contre Mirzen, contre le pont de Vozarci. Il faut enfin, au soir de la journée sanglante, s'asseoir à la table d'un quartier de division où les officiers d'état-major arrivent l'un après l'autre des différents points du combat et où il reste toujours quelque place vide, celle de celui qui ne reviendra plus.

L'armée d'Orient savait dès le jour de son débarquement qu'elle arrivait trop tard et que les Serbes déjà pliaient sur le Danube. Néanmoins, sitôt sortie du navire, une première unité monta dans le train. C'était une compagnie du génie. Elle ne dépassa pas Uskub. Les Bulgares avaient coupé la voie à hauteur de Vrania, barraient la route. Les sapeurs rebroussèrent chemin. On allait porter secours à l'armée amie et l'on se sentait dans l'impossibilité de lui donner la main.

Cependant, comme il faut faire un geste, et s'installer en pays serbe, notre gauche s'appuie sur la Cerna, notre droite sur le Vardar. Kavadar, Krivolak, Negotin, Guewgueli, quatre villages, tout ce qui reste du malheureux royaume. On défendra ce coin du sol. Sur cette tragique terre nous nous organisons.

Le champ où l'on campe a servi dix fois de champ de bataille dans dix guerres successives. Le village où l'on s'arrête à l'étape, est un amas de ruines. Des Macédoniens farouches, prêts à vous tirer dans le dos, vivent là dans des débris de maisons. Pourquoi reconstruire, quand on sait que chaque nouvelle année amène une nouvelle guerre, un nouvel incendie, une nouvelle destruction ? Quand il s'agit de creuser des tranchées, la pioche heurte des cadavres serbes, bulgares, grecs, turcs, valaques. La pelle ramène des lambeaux d'uniformes, des ossements. Le ciel est bas et roule des nuages noirs.

Entre temps nous avons pris contact avec

l'ennemi. Nous enlevons à son nez une tête de pont vers Cicevo, au pied des hauteurs d'Arkangel. Un de nos avant-postes s'y établit. Du 3 au 15 novembre, accrochage. En un seul jour, l'armée d'Orient abat 4.000 Bulgares. Là-bas, en France, à ces nouvelles, on escompte déjà ces marches foudroyantes qui menacent les capitales, cernent l'adversaire, coupent en deux un pays ennemi ! La vérité c'est que Mackensen descend déjà vers nous. C'est la course à la frontière grecque tout comme dans le Nord de la France, c'était, après la Marne, la course à la mer. Qui des deux arrivera la première, de l'armée prussienne ou de l'armée d'Orient ? Car l'armée d'Orient n'est pas encore sur le Vardar. Je n'ai vu que son avant-garde. Il y a des réserves pourtant en Angleterre, en Egypte, en Italie, en France. Vous annoncez une armée et vous nous envoyez à peine un corps d'armée ! Des forces sans cesse grandissantes nous arrivent dessus. Déjà des 120 allemands tonnent devant Demir-Kapou. Comptez-vous

pour rien la jonction germano-bulgare ? Et cette colonne turque qui, à marche forcée, vient vers nous par la plaine de Thrace ! Les soldats du tsar Ferdinand sont braves et se battent bien. Ne répétez pas la faute des Dardanelles ! Plus de petits paquets ! Du monde ! Du monde ! Du matériel aussi ! Des gros canons ! Nous ne sommes ici qu'une poignée d'hommes, à peine ce qu'il faut pour garder la voie ferrée de Salonique à Stroumitza. Les Bulgares nous pressent de toutes parts. Voilà notre situation. Et cependant, le 15 novembre, après l'affaire de Cicevo, si nous avions eu des réserves, nous étions le lendemain à Velès. Mais pourquoi parler de ce qui eût été, si les forces nécessaires s'étaient trouvées là ? Elles n'y sont pas : voilà le fait.

Imaginez un triangle. La frontière grecque en est la base. Les deux autres côtés sont formés par la Cerna et le Vardar. Ce triangle est une perpétuelle montagne. Des défilés, des vallons, des précipices, de la pierre partout. Chaque 500 mètres, une

nouvelle crête coupe l'horizon. Ce triangle ne mesure guère plus de 50 kilomètres de côté. Dans ce camp retranché du Kavadar, l'armée d'Orient est enfermée, réduite par son petit nombre à la défensive, tout comme ailleurs les forces du général Gouraud étaient enfermées dans le camp retranché de Sedul-Bahr. C'est pire que la guerre de tranchées. C'est la guerre de forteresse.

Il y a loin de ce qui est à cette espérance de voir l'armée d'Orient enfoncer le flanc bulgare, conquérir Uskub et délivrer les Serbes de Kossovo aux abois. Pour nous, il s'agit maintenant tout simplement d'une retraite possible et peut-être très proche vers Guevgueli, au sud même de Demir-Kapou.

Et les Serbes ? L'autre armée, l'armée amie, coupée de nous, affamée, sans munitions, encerclée peut-être à cette heure au pied des Alpes albanaises. Que voulez-vous qu'elle fit ? Des prodiges ? Elle vient d'en accomplir un, à Leskovatz. Mais cette victoire peut-elle avoir un lendemain ? Les

chargeurs sont vides, les ventres aussi. Que faire ? Capituler. Certains y ont pensé. Personne n'osa le proposer. Alors ? Se concentrer dans la plaine de Kossovo et là dans une ruée désespérée, se lancer vers Uskub, vers Velès, faire la trouée, descendre vers nous, puisque nous ne pouvons monter vers elle ?

Le geste serait beau, immense, immortel. Mais ce n'est pas, cela, de l'art militaire. Reste un moyen, le seul, encore bon. La retraite par la route albanaise Prizrend-Dibar-Ochrida. La route est terrible. Seule l'armée serbe pourrait la suivre. Mais ce n'est pas une route. C'est tour à tour un ravin, un torrent, un fleuve de boue, un maquis, un désert. Entre la révolte mirdite à droite, et les avant-gardes bulgares à gauche, il faudrait se glisser. Seul, l'homme à pied peut passer à travers la montagne, au bord des précipices, dans les nuages qui écrasent les sommets neigeux. 100.000 baïonnettes serbes — tout ce qu'on peut espérer voir parvenir au terme de la tragique retraite

— c'est encore quelque chose. Rééquipés par nous, ravitaillés, nourris, ceux-là seront encore la Serbie vivante. Le sol est envahi. Il restera l'armée et au milieu d'elle son vieux roi. Ces 100.000 hommes prolongeront notre aile gauche vers l'Albanie où les Italiens se décideront enfin à apparaître. Le nouveau front s'étendra, solide, infranchissable, de Valona à Dédéagatch. A l'abri de ce front, la Grèce se déclarera peut-être francophile et la Serbie continuera à vivre sur les bords de la Cerna comme la Belgique vit encore sur les bords de l'Yser.

CHAPITRE XIII

SUR LES CRÊTES DE VALANDOVO

J'avais traversé ce village, il y a sept mois, en compagnie de quelques gendarmes serbes. Nous poursuivions une bande de comitadjis qui, soudoyée par les agents autrichiens avec la complicité du tsar Ferdinand, avait passé, la veille, la frontière et ravagé Valandovo. Une fois pendu le maire et brûlé vif le chef de la police, les comitadjis avaient emmené avec eux toute la population musulmane de la région. Dans le village, il ne restait plus que les animaux. Et c'était une étrange chose de voir, une fois l'homme parti, les bêtes continuer à vivre là leur vie habituelle.

Les chiens montaient la garde devant la maison de leur maître. D'eux-mêmes, les pigeons rentraient au pigeonnier. Dans la cour des petites fermes turques, les poules picoraient comme à l'ordinaire. Les chèvres, sans berger, regagnaient, le soir venu, l'étable aux portes grandes ouvertes. Sur la place, autour du puits, les ânon gris, mélancoliques, se réunissaient à l'heure où l'on selle les bâts et ils attendaient de longues après-midi immobiles, pris de nostalgie peut-être au souvenir de l'ânier absent et de ses coups de trique. J'avais connu un Valandovo printanier, autour duquel les blés semés continuaient à pousser sans espoir d'être moissonnés et les mandarines à mûrir sans qu'une main de « hanoun » fût là pour les cueillir. Pouvais-je songer, à cette époque, qu'un peuple de capotes bleues viendrait un jour animer ce village que la vie humaine semblait avoir abandonné à jamais ?

Je retrouvai un Valandovo hivernal, dont les murs de terre et les toits de chaume étaient enfouis sous la neige. Du

haut du petit minaret une sentinelle casquée surveillait l'horizon. Les chiens étaient morts de faim. Les pigeons avaient pris leur vol, un beau soir, à la suite d'un passage de cigognes. Les chèvres, redevenues sauvages, avaient gagné la montagne. Seuls les ânes gris étaient encore là. Ils avaient grossi le troupeau guerrier des grands ânes blancs venus d'Égypte pour porter les cartouches et les mitrailleuses des soldats de l'armée d'Orient.

Car elle est ici, sur les crêtes de Valandovo, cette armée d'Orient que j'ai connue à Sedul-Bahr. Là-bas, sur la presqu'île torride, on combattait par 40 degrés de chaleur. Ici, sur le Vardar, on combat par 20 degrés de froid. Hier Gallipoli, aujourd'hui la Macédoine.

Une étrange destinée semble protéger Constantinople contre la nouvelle croisade. Un jour, on dit : « Nous forcerons les Dardanelles ! » Sedul-Bahr, Kum-Kalé, quels combats ! On s'aperçoit qu'on est trop peu nombreux. « Nous passerons par la Thrace ! »

On est un contre vingt. Mackensen descend droit vers nous. Les Bulgares s'infiltrent sur notre gauche, menacent de nous tourner. Les soldats grecs fraternisent à la frontière avec les comitadjis. Venant de Monastir, quatre officiers austro-boches sont entrés, en grand uniforme, dans Florina, ville hellène. Un accord existe entre le kaiser et le roi Constantin, mais celui-ci a obtenu de l'empereur la promesse que l'invasion germano-bulgare ne foulera le territoire grec qu'après la parodie électorale du 19 décembre prochain ! Après cette date et la consolidation d'un gouvernement antivenezeviste, le roi Constantin espère que l'entrée des Mogols dans la plaine du Vardar ne suscitera pas une révolte dans la conscience populaire hellénique ! Voilà le nouveau danger dans notre dos ! Par où passera-t-elle donc après cela la nouvelle route qui mène à la Corne-d'Or ? Par Smyrne ? Par Bagdad ? Par Trébizonde ?

L'expédition d'Orient n'est qu'une page dans la gigantesque tuerie, mais quelle

page ! Sur les autres fronts, en Champagne, dans les Flandres, en Pologne même, on sait où l'on va, ce qu'on fait. Il y a des prévisions possibles, des hypothèses. Ici nous sommes lancés dans l'inconnu. Où irons-nous ? Les événements, sous le ciel rouge d'Orient, se précipitent de telle sorte que nous devenons leur jouet ! Nous sommes loin, perdus dans un mirage. Les grands Alliés, qui croient nous diriger, savent-ils bien ce qu'ils veulent faire de nous ? En avant ! Marche ! Point de direction ? Constantinople ! Je voudrais vous y voir. Nous avez-vous comptés ? Savez-vous lire sur la carte ? Dans cette guerre ailleurs si précise, si méthodique, si géométrique, nous représentons l'aventure. Pourrons-nous achever jusqu'au bout cette page que nous écrivons avec du sang ? Ce n'est plus dans l'histoire que nous marchons. Nous sommes déjà les soldats de la légende.

Oh ! ces capotes bleues dans la neige des Balkans ! Je les ai suivies sur les crêtes

d'où l'on découvre la Strouma bulgare. Le canon tonnait dans les ravins, ébranlant par son écho la couche neigeuse, la décrochant des hauteurs pour la faire rouler en avalanches sur les pentes. Le rocher succédait au rocher, le torrent au torrent. Suspendues au-dessus de nous, d'énormes pierres semblaient nous menacer. Chaque pas en avant pouvait nous précipiter dans le gouffre. Deux aigles planaient dans le ciel. Au sommet de la montagne nous marchions dans les nuages. Décor pour une guerre de Titans et nous n'étions que des hommes !

Ils n'étaient que des hommes et pourtant ils se sont battus là ! Vous vous souvenez du début ? L'avant-garde de la division Bailloud montait vers les Portes-de-Fer. On approchait de Strumitza. Les hommes, tassés dans le train militaire, regardaient. On a beau faire la guerre, on reste un peu curieux. Il était angoissant ce paysage où le vent d'automne soufflait déjà en rafales. Alors, on regardait la montagne désolée,

le fleuve aux eaux noires. Soudain, des coups de feu éclatent, les Bulgares sont là, tout près. Ils barrent le chemin, ils attaquent déjà le pont du Vardar, qu'ils vont faire sauter.

— Baïonnette au canon ! En avant !

Les clairons sonnent la charge. Les poilus bondissent des wagons. Les équipages du bataillon ne sont pas là, ni les mulets, ni les cartouches de réserve, ni les mitrailleuses. Ça ne fait rien ! En avant quand même ! Enfin ! on va se battre, homme contre homme ! Finie la guerre sous terre ! Plus de tranchées, plus de taupinières ! La victoire restera au plus brave ! Et on se sent brave ! On escalade une première montagne, on culbute les Bulgares. D'autres sont sur la prochaine crête. On chante *la Marseillaise* ! On enlève la crête. L'adversaire est envoyé au fond du ravin. On s'empare coup sur coup du *Bonnet de Police*, du *Casque d'Or*, du *Dos de Chameau*, du *Mamelon des Cinq Arbres*. On met le pied sur le sol ennemi, on renverse la pyramide-

frontière. On a fait six kilomètres en trois heures. Oh ! la belle journée !

Elle fut sans lendemain. Sur la crête de Valandovo, on reçoit l'ordre d'arrêter. On rêvait d'aller ainsi jusqu'à Sofia ! Il s'agit bien de cela, maintenant que toute la Serbie est envahie ! On venait combattre le Bulgare ? Attention sur l'aile gauche, voici déjà l'Allemand ! Attention sur la ligne de retraite ! Les Grecs creusent des tranchées tournées contre Salonique ! Et depuis lors on est là, l'arme au pied. On s'est mis sous terre, tout comme là-bas, à Sedul-Bahr. On a hissé des canons sur les monts que, seuls, les aigles visitaient. A l'extrême droite, des camarades anglais sont venus s'installer autour du lac Doiran. Ils y chassent les canards sauvages. Et on attend. On attend les renforts indispensables pour aller de l'avant, et ces renforts ne viendront pas ! La neige s'est mise à tomber. A travers la bourrasque, dans le brouillard, on se canonne. Demain peut-être, parce qu'on n'est

pas en nombre et qu'il était trop tard, il faudra, sous la pression d'un ennemi décidé, plier bagage, abandonner la crête, rejoindre Salonique, s'y enfermer, y soutenir un siège ?

Alors peut-être on comprendra que pour faire la guerre, dans les Balkans comme ailleurs, il faut être ce qu'il faut être. Enfin à l'avant-garde de l'armée d'Orient on enverra le gros de son armée. Sera-t-il temps encore ? De la crête de Valandovo nous aurons contemplé la Struma bulgare et la route qui mène à Sofia. On aura renversé une pyramide-frontière. On aura creusé quelques tombes de plus sur ce sol tragique de Macédoine. Et il faudra partir sans avoir vécu le beau rêve.

CHAPITRE XIV

LA BATAILLE DE LA CERNA

J'ai dormi cette nuit dans la gare de Kri-
volac sur une botte de paille. Dehors il
devait faire un froid de 20 degrés, dedans
un froid de 15. Avec le jour, le soleil s'est
montré, un soleil d'hiver aux rayons atté-
nués qui tombent de biais sur les mon-
tagnes neigeuses, sur les arbres blancs de
givre, sur les mares gelées. Un garde-voie
de France, territorial du bataillon d'étapes,
s'ébroue comme un cheval sur le quai de la
gare :

— Eh bien, mon vieux, moi qui croyais
qu'il faisait chaud en Macédoine ?

Le soleil monte lentement, fait scintiller
les eaux boueuses du Vardar. Un obus

d'un 77 Krupp, nous arrive de la rive gauche du fleuve avec un bruit de charriot mal graissé. Le projectile éclate à 30 mètres d'un wagon de marchandises qu'une équipe de l'intendance est en train de décharger. Tranquillement, les hommes continuent leur travail, sans même se retourner vers l'entonnoir creusé par le projectile.

« Est-ce qu'ils vont recommencer, ces malotrus, à cette heure ? » grogne le caporal, en salivant de côté en signe de mépris. C'est là toute l'émotion que suscite dans Krivolac cette marmite matinale. On sait d'ailleurs que sur cette partie de nos lignes, sur le Vardar, les Bulgares ne tenteront pas une sérieuse attaque. A l'offensive de front sur notre droite, l'ennemi préfère un mouvement glissant sur notre gauche, le long de la Cerna, mouvement glissant qui, d'un instant à l'autre, pourrait devenir mouvement tournant. Cette pression de l'adversaire sur notre flanc ouest s'allie très habilement d'ailleurs avec l'avance progressive et prudente des Bulgares vers Monastir.

Monastir doit être tombé, à l'heure qu'il est, entre les mains de l'ennemi. Une compagnie serbe entre dans le village, la bretelle de l'arme à l'épaule, la tête basse, le pas lent. Ceux-là arrivent de là-bas, de la dernière ville que possédaient encore les troupes du roi Pierre. Ceux-là ont combattu à Babounas, à Prilep. Ils ont lutté en vain. Il a fallu évacuer Monastir. Clandestinement, de nuit, un train a traversé Salonique, amenant vers l'armée d'Orient les héros malheureux. Ils n'étaient plus qu'un pauvre troupeau vaincu, affamé, incapable, à force de misères, d'éprouver d'autres sensations que des sensations animales. Nos hommes se sont empressés auprès d'eux, les questionnant sur les derniers combats. Les autres ne répondaient rien. Ils grelottaient dans leurs uniformes que quatre ans de guerre avaient faits minces comme de la toile. Une boulangerie militaire était là avec ses fours où cuisaient des pains ronds. Les Serbes se rangèrent autour, immobiles, éblouis par ce spectacle. L'un d'eux dit :

Лука Ћеловић

« Comment, vous mangez donc, ici ! » C'est tout ce qu'on put tirer d'eux, ce jour-là.

On va les rééquiper, ces rescapés de Monastir et ils renforceront l'armée d'Orient. Ils sont quelques centaines de soldats. Leurs frères d'armes à l'heure qu'il est ont battu en retraite vers la montagne Noire, vers l'Albanie. Sur la Cerna, dernière rivière serbe, l'armée du roi Pierre n'est plus représentée que par quelques centaines de capotes grises trop larges pour les corps amaigris qu'elles recouvrent !

Il est huit heures. Le télégraphe militaire m'apporte la nouvelle d'une offensive bulgare sur notre gauche. En route pour la Cerna ! Mon auto démarre, roule, file. Sur le chemin gelé les roues patinent, les ressorts grincent, le moteur s'emballe mais la machine avance quand même et on approche. En trombe, nous avons traversé Négotin, un quartier de division ; Kavadar, un autre quartier de division. Des petits villages blancs de neige pointent leurs minarets vers le ciel, à mi-côte des collines,

Nous approchons. Les coups sourds du canon se font plus distincts. Nous croisons une estafette qui passe au grand galop. Tout comme sur le front de France, une gradation savante d'images guerrières vous empoigne à mesure que vous avancez vers le front de combat. Nous dépassons le train des équipages, le parc d'artillerie, l'ambulance. Chaque service est à sa place, bien en ordre. Halte ! Un dragon, mousqueton au poing, fait stopper mon auto. Le mot d'ordre ! On repart. La vallée encaissée où nous roulons depuis Krivolak s'élargit brusquement en débouchant sur la Cerna. Nous sommes en plaine. Sur cette plaine blanche des corbeaux tourbillonnent. Le bruit des batailles, loin de les effaroucher, les attire. Celles-ci sont pour les charognards l'annonce de macabres festins. Non loin de Vozarci un capitaine de chasseurs d'Afrique, en réserve avec ses hommes, nous a crié : « Ah ! ah ! Vous venez vous rendre compte de la situation ? » C'était dit, cela, d'une façon nerveuse qui laissait deviner bien des choses.

J'ai pensé aussitôt : « Ça ne va pas comme on veut par ici. » Un obus bulgare tomba dans la rivière. Je passai sur la rive gauche. J'étais sur la ligne de feu.

Notre infanterie, par petits paquets, dans des tronçons de tranchées parallèles, latérales, perpendiculaires même à la Cerna, attend l'attaque adverse, le fusil au parapet. L'ennemi est derrière la crête. Depuis une heure, il nous canonne, sans efficacité d'ailleurs, incapable qu'est son artillerie d'atteindre nos forces au fond de cet entonnoir. Sur notre droite, vers Cicevo, le bruit de la fusillade éclate et soudain la crête en face de nous s'anime, ondule, se fait vivante. Voici les Bulgares ! Ils vont nous charger ! A 1.500 mètres, par salves ! Feu !

Mais qu'est-ce donc ? Le profil de la crête se fige à nouveau dans l'immobilité. L'ennemi s'est arrêté là, à découvert, face à nous, sous notre feu ? La moindre silhouette est visible à l'œil nu. Je suis à trente pas d'une batterie française. J'entends le com-

mandement : « A 1.500 ! Feu ! » Alors je comprends ce que je ne comprenais pas, je vois ce que je ne voyais pas. Ce ne sont pas des fantassins bulgares que nous avons en face de nous, ce sont des artilleurs ! Et ces artilleurs viennent de faire cette chose folle et héroïque d'amener leurs canons à 1.500 mètres de nous, à découvert !

Que diriez-vous d'un duel au fusil à dix pas ? C'est à peu près la même chose. L'éclair des pièces bulgares a jailli en même temps que l'éclair de nos pièces. La première salve ennemie a jeté à terre le tiers de nos servants, démonté un de nos 75. Du côté adverse, un de nos obus a touché un caisson. Cent projectiles ont sauté en trois explosions formidables sur la crête. Notre infanterie, un instant indécise, a repris son calme accoutumé. Nos mitrailleuses claquent. Nous voyons les artilleurs bulgares tenter de s'abriter derrière les boucliers de leurs pièces, et les survivants, malgré nos balles continuer à servir leurs canons comme à un tir de polygone. Ce duel effroyable

dure encore dix minutes. Puis soudain, des deux côtés, silence tragique. En face de nous, sur la crête, la batterie est morte. La nôtre ne vaut guère mieux. Sur notre gauche, les cris de « Hurrah ! » retentissent. Il y a de larges flaques de sang sur la neige.

Les Bulgares nous arrivaient dessus, par petits groupes, mais mal défilés. Sur cette gauche de la Cerna, nos pioches avaient rencontré le roc à 50 centimètres de profondeur. Nos tranchées pouvaient tout juste abriter un homme dans la position du tireur à genoux. Nous nous accroupîmes. Seuls nos casques dépassaient le parapet fait de pierres. Notre fossé, perpendiculaire à la rivière, commandait un petit sentier conduisant à la colline 208. De notre abri, j'avais une vision nette du terrain qu'abordaient les Bulgares. En même temps je pouvais me rendre compte de ce qui se passait sur notre arrière, de l'autre côté du cours d'eau.

Les adversaires donc, avec de grands

cris, dévalaient des hauteurs de Mirzen à notre rencontre. Le matin même, notre bataillon avait reçu sa provision de fils de fer. Le duel d'artillerie dont nous avons été les spectateurs trop proches nous avait empêché de fortifier à fond la position. Quelques rangées de fils hâtivement posées constituaient un barrage précaire. La crosse à l'épaule, nos lignards attendaient le commandement. Je ne sais rien de plus angoissant que cette immobilité de l'homme devant l'assaut qui monte. Les Bulgares progressaient par bonds, se couchant tous les trente mètres pour souffler et nous lâcher quelques coups de fusil. Non loin de moi, je perçus le choc métallique d'une balle sur un casque. Une voix gouailla : « Sans mon plat à barbe, ça y était ! » Le projectile avait dévié. Un caporal, se soufflant sur les doigts soliloquait : « Est-ce qu'on ne va pas bientôt tirer à cette heure, que je me réchauffe les ongles. » Le soleil, pâle, projetait les silhouettes des Bulgares sur un fond de neige, donnant aux

assaillants des proportions fantastiques. Le troisième macédonien, car c'était lui, n'était plus qu'à 800 mètres de nos lignes. La batterie ennemie, qui au début de l'action s'était avancée à découvert pour nous tirer dessus à bout portant, se profilait, maintenant démontée, tordue, au sommet de la crête. Je pensais : « Si le courage des fantassins égale celui des artilleurs, nous allons passer un fichu quart d'heure ! » Malgré moi, je tournai la tête vers notre chemin de retraite.

Chaque nouvelle bataille amène sa stupeur. Un spectacle incroyable s'offrait sur notre arrière. Imaginez, à 2.000 mètres à peine du combat, une trentaine de cavaliers, sans armes, en bourgeron, calot de police sur la tête et qui, pipe au bec, font du dressage à la queue-leu-leu, à la barbe du Bulgare ! Ils tournaient en rond, comme au manège, virant, voltant, sans plus s'occuper des balles et des schrapnells que dans la cour d'une caserne de province ! Le « margis » qui avait conduit là, sur la ligne

de feu, ses trente chasseurs d'Afrique pour leur faire faire du manège, mérite peut-être, à votre avis, soixante jours de cran ?

Je sais l'impression que produisit pareille audace dans les tranchées de la Cerna... Le général en chef fût-il venu nous visiter au moment même de l'assaut, la clique entière du régiment eût-elle été commandée pour nous jouer *Sambre-et-Meuse* dans les oreilles, notre bataillon n'aurait pas acquis plus de confiance et de calme qu'à la vue de ces trente chasseurs, en bourgeron, bonnet de police et pipe au bec, faisant du dressage à nos côtés ! « Pour du culot, c'est du culot ! » murmura mon voisin. Le mot résumait la situation. Après cela les Bulgares pouvaient venir.

Ils vinrent. On les reçut. A 500 mètres, comme la ligne ennemie se relève pour un nouveau bond, les « Lebels » ouvrent le feu. Trois mitrailleuses corsent la partie. Les coups claquent sec dans l'air froid. A la première décharge, les assaillants se sont aplatis dans la neige. Seuls deux

officiers sont restés debout, sabre levé, criant, menaçant pour faire relever leurs hommes. Enfin ceux-ci se décident, reprennent la marche en avant. Mais le terrain forme glacis. Rien pour s'abriter des balles françaises ! Deuxième salve. Une centaine de Bulgares tombent. Il n'en faut pas plus pour démoraliser le reste. L'attaque, menée dès le début avec un étrange mordant, s'arrête soudain. Le troisième macédonien oblique sur la gauche, à l'abri d'un repli de terrain. Sur la côte blanche, en face de nous, des corps forment tache. De loin, on jurerait des tas de chiffons. Nous croyons le combat terminé. Dix des nôtres, légèrement touchés, se dirigent vers le poste de secours.

Un brancard s'avance. On y couche un officier, gravement atteint. Il est cinq heures. Le soir vient. Seul, un bruit lointain de canon, vers Arkhangel. Chacun pense : « Ils en ont leur compte pour aujourd'hui ! » Erreur. La fusillade reprend à notre gauche, sur les positions occupées par les zouaves.

A la précipitation des salves on comprend qu'un accrochage soudain a eu lieu. L'automobile d'un divisionnaire traverse à toute allure le pont de Vozarci. Le général aux avant-postes, pendant le combat ! Ça c'est l'indice que ça chauffe ! Des dragons passent au galop, s'arrêtent net dans un bas-fond, mettent pied à terre, laissent les chevaux à la garde de cinq hommes et grimpent vers la crête, mousqueton au poing.

Les gendarmes serbes qui couvraient notre gauche, viennent de se replier, laissant là-bas au sud de Mirzen la moitié de leur effectif. Les Bulgares glissent toujours plus avant, vers le sud, cherchant à nous tourner. L'assaut de tout à l'heure était pour nous inquiéter sur le centre. Prolonger alors notre flanc ? Il faut du monde pour cela, et l'armée d'Orient attend encore ses renforts ! Il est six heures. Le pont de Vozarci, objectif de l'ennemi, pourrait bien être menacé. L'évacuation de la rive gauche de la Cerna s'impose. Devant nous passent les équipages du bataillon, les mulets, le

troupeau aussi, formé de petits bœufs maigres dont le museau fouille la neige pour découvrir quelques brins d'herbe. La fusillade redouble à notre gauche. Des chasseurs à pied nous relèvent. Ils protégeront le mouvement de repli. A notre tour nous franchissons le pont. De l'autre côté de la Cerna la sécurité nous attend.

Autre chose aussi nous attend, mais quelque chose d'horrible. Dans la nuit qui tombe, sept hommes à la file, chacun d'eux la main posée sur l'épaule de celui qui le précède, avancent et titubent comme ivres. Un huitième les guide, un jeune médecin de l'armée serbe. Il ne lui reste plus qu'un œil. La place du second est marquée par un trou rouge. Les autres soldats sont sept gendarmes du roi Pierre que le major pansait au poste de secours. Les malheureux furent surpris par les Bulgares.. « A toi nous ne crèverons qu'un œil pour que tu puisses ramener tes sept autres compagnons ! » Et les Bulgares sont repartis. Et le borgne guide maintenant les sept

aveugles vers l'ambulance, sept aveugles qui titubent dans le vent glacé chargé de neige.

Nous avons 300 blessés dans notre seul secteur ! Combien seront-ils demain quand Mackensen, une fois Monastir pris, tombera sur notre flanc ? La frontière grecque s'ouvrira d'elle-même dès l'apparition du premier casque à pointe. L'armée d'Orient marchait au secours de la Serbie. Qui viendra au secours de l'armée d'Orient ? Ce soir, nous nous replierons sur la rive droite de la Cerna. Demain peut-être nous faudra-t-il faire sauter le pont de Vozarci... Et si les renforts n'arrivent pas, ce pourrait bien être là le prologue d'un plus grand drame.

CHAPITRE XV

UNE RETRAITE

Depuis dix-sept mois j'ai suivi quatre retraits. Rien au monde ne ressemble moins à une retraite qu'une autre retraite.

De la retraite du Nord, après Charleroi, je ne pourrais rien dire, même aujourd'hui, malgré tout le recul de perspective que le temps donne aux faits. Le front était trop vaste, les forces aux prises trop nombreuses. Du repliement vers Paris des futurs vainqueurs de la Marne je n'ai gardé que des visions qui se coordonnent mal entre elles.

Pour la retraite de Pologne, celle qui précéda la chute de Varsovie, ce fut autre chose. Il ne suffit pas qu'un généralissime

— eût-il même du génie — trace un trait sur une carte et lance un ordre par télégraphe. Il faut encore, pour que cet ordre s'exécute, l'existence d'unités ayant à leur service des éléments nécessaires, tels que cavalerie, artillerie, cartouches. En ce temps-là, sur la Haute-Vistule, j'ai vu les cosaques, sans munitions, prendre contre les masses d'Hindenburg, l'offensive à la lance.

Du Danube aux Alpes albanaises, j'ai suivi la retraite de Serbie. D'infranchissables montagnes séparaient une division d'une autre division. Nous étions sans liaison parfois d'un régiment à un autre régiment. Plus de voies ferrées, plus de télégraphe. Des courriers à cheval mettaient dix jours pour nous porter un ordre. Du quartier-général du maréchal Poutnik — un pauvre quartier errant qui chaque jour devait changer de place ! — on nous criait : « Vous prendrez position dans telle ville ! Vous formez l'aile droite de telle armée ! Vous défendrez tel pont ! » Quand on arri-

vait devant la ville, on y trouvait Mackensen installé depuis une semaine. L'armée dont nous étions sensé former une aile, avait pris déjà le chemin de l'Albanie. Quant au pont, il n'était plus que sur les cartes : les Bulgares nous avaient devancé et l'avaient fait sauter.

Quatrième retraite, celle de Macédoine. En la suivant, celle-là, je l'ai comprise.

A la fin d'octobre, l'armée d'Orient, d'un bond, était montée le long de la rive droite du Vardar, jusqu'au confluent boueux du fleuve et de la Cerna. En même temps, nous nous étalions vers l'Ouest, sous la protection de la dernière rivière. Bien assis dans le camp retranché de Kavadar, sûrs de notre base, défendus naturellement par deux cours d'eau, nous allions pouvoir en toute sécurité pousser des pointes plus avant pour donner la main à l'armée serbe. Car, ne l'oubliez pas, c'est pour donner la main à l'armée serbe que nous étions montés là-haut. Il y eut de belles heures d'espérance. Un beau jour, les lignards occupent

Grasko, trois kilomètres au nord du confluent, sur la route de Velès. Le lendemain, les zouaves traversent la Cerna dans la direction d'Arkhangel. Le surlendemain, ce sont les chasseurs qui, chassant les Bulgares de Drenovo, s'installent à leur place. On marchait alors à la fois et sur Velès et sur Prilep.

Puis, brusquement, arrêt net. Que se passe-t-il ? Il se passe simplement que l'armée Serbe, dont nous venions former l'aile droite, a changé de pays et de place. La Serbie elle-même est morte. Son armée est devenue l'armée du Monténégro, d'Albanie. Monastir, dernier point où la liaison tardive eût pu se faire, vient de tomber. Les Alliés sont arrivés trop tard et pas assez nombreux. N'épiloguons pas. Voilà le fait. La conséquence logique, immédiate, fut la retraite vers Salonique.

La retraite ! le mot effraie, résonne tout d'abord douloureusement au fond de la poitrine. La retraite, pense-t-on, mais c'est la conséquence d'une défaite, la retraite,

c'est un abandon, c'est un recul ? Une retraite est quelque chose de beaucoup plus compliqué qu'on ne pense. La retraite est quelquefois une manière d'avancer. Elle n'est pas toujours une défaite. La retraite n'est souvent qu'un moyen de ressaisir la victoire. Voilà qui semble paradoxal, absurde ? Ecoutez plutôt.

Le 1^{er} décembre, un communiqué ennemi annonçait à l'Europe que, sur le front de Macédoine, les Alliés battaient en retraite et que les Bulgares nous poussaient l'épée dans les reins. Le communiqué ennemi était en retard de dix jours, car la retraite de l'armée d'Orient — retraite volontaire puisque précédant l'offensive adverse — avait commencé depuis le 20 novembre ! Seulement, voilà, tout le monde, pendant dix jours, ignora que les Alliés battaient en retraite.

Le mouvement de repli avait commencé exactement le 20, à 5 heures du soir, sur la Cerna. Une de nos compagnies, en avant-poste vers Arkhangel, sur la rive droite,

reçut l'ordre de se rapprocher d'une centaine de pas du pont de Vozarci.

Cent pas ! Est-ce qu'un soldat, est-ce qu'un officier subalterne pouvait comprendre qu'il y avait là, dans ces cent pas, un commencement de retraite de l'aile gauche de l'armée d'Orient ?

Bien plus, le même jour, à la même heure, notre aile droite avançait, débouchait franchement de la ligne du Vardar, franchissait le pont de bateaux de Krivolak, prenait l'offensive dans la direction d'Ichtip ! Cela était évident ! Cela ne pouvait faire aucun doute ! Nous menacions déjà Kalia, Seoba, Pesternik ! Nous nous étalions sur la rive gauche du fleuve ! Nous marchions vers la frontière ennemie ! Les poilus oublièrent presque le froid, la neige. Ils disaient : « Enfin, ça y est, on va battre la semelle dans le dos des Bulgares ! » Des divisionnaires, — car les généraux de division eux-mêmes ne pouvaient pas savoir ! — me crièrent à cette époque : « A Sofia ! A Sofia ! » En vérité, nous avancions et

c'était déjà la retraite. Salonique est au Sud : nous avons l'air de marcher vers l'Est et c'était pour mieux gagner le Sud. Nous avons traversé le Vardar à Krivolak, nous passons sur la rive gauche, mais pour mieux la redescendre. Feindre d'avancer alors qu'on recule, prendre l'offensive, alors qu'on bat en retraite, neutraliser par un seul mouvement et d'un seul coup toute l'aile droite ennemie, placer en une nuit le centre adverse devant une vallée étranglée où la poursuite est quasi impossible, poser devant les Germano-Bulgares de Monastir et de Prilep la défense infranchissable d'un fleuve à l'abri duquel on descend déjà vers Salonique alors que chacun croit qu'on fait la folie de marcher sur Sofia, voilà quel fut tout le génie de la manœuvre du général Sarrail !

Sur d'autres fronts, en d'autres pays, depuis le début de la grande guerre, il y eut des stratégies autrement amples et par le nombre des hommes et par l'étendue du terrain. Mais jamais peut-être on ne vit

mouvement aussi précis, aussi absolu, aussi mathématique que celui-là, avec son front de 65 kilomètres et ses quelques divisions. La perfection de la théorie dans la perfection de la pratique. L'ennemi lui-même, dans un communiqué officiel, avoua sa confusion. Le 1^{er} décembre seulement, l'adversaire s'aperçut de la retraite des Alliés, alors que depuis dix jours déjà ceux-ci faisaient filer vers le Sud les canons lourds, les parcs, les ambulances, l'aviation, les munitions et les vivres de réserve !

Les hauteurs de la Cerna, le pont de Vozarci, la gare de Grasko, le quartier de division de Kavadar, chaque point est évacué à son jour, à son heure. Tout est prévu par le commandement. L'abandon de telle maison, de tel sentier, de tel puits, de tel arbre, tout est fixé d'avance. Du quartier de Salonique le grand chef sait tout, voit tout. Il rétrograde un de ses officiers généraux, estimant que celui-ci a trop aventuré sur la gauche de la Cerna un bataillon qui compta dans l'affaire cent hommes hors de

combat ! Le retrait de nos troupes s'opère par échelons si précis que les ennemis tireront 5.000 coups de canons sur Kavadar, alors que nous avons évacué totalement la ville depuis deux jours.

Quand les avant-gardes de Mackensen, à marches forcées, accoururent pour pousser les Bulgares à nous poursuivre, notre aile gauche s'était déjà rabattue de la Cerna vers le Vardar. Il était trop tard pour nous couper la route. Les Alliés échappaient à l'étreinte. Le gros de nos forces, passant sur la gauche du fleuve, descendait déjà vers Guelwgueli.

CHAPITRE XVI

EN REDESCENDANT LE VARDAR

Feignant une offensive sur Ichtip, le grand chef de l'armée d'Orient avait rabattu par échelons l'aile gauche de ses forces, de la Cerna vers le Vardar. Régiment par régiment, division par division, le général Sarrail allait, au fur et à mesure de la descente vers la frontière grecque, transporter ses troupes sur la gauche du fleuve par les passages de Krivolak, Demir-Kapou, Gradek, Strumitza et Guewgueli.

Krivolak. Premier décrochage.

Le village surgit à un coude du fleuve. De Grasko, évacué l'avant-veille par nous et aussitôt réoccupé par les Bulgares, l'ennemi nous tient sous ses canons. Avec un

peu d'audace, il pourrait aussi bien nous tenir sous ses baïonnettes. Pendant un mois, chaque jour, à l'heure qu'il croit être celle où arrive dans la gare notre train de ravitaillement, l'adversaire nous a salué de six coups de canon. Quelques carreaux brisés, un toit effondré, un mulet malencontreux coupé en deux, une pile de foin incendiée : les dégâts se bornent à peu de chose.

Cette nuit-là, 1^{er} décembre, Krivolak a compté les six coups de canon réglementaires. Les projectiles ont éclaté sec dans l'air glacé, un peu partout sur le village. Les rares habitants encore dans leurs maisons — car la majeure partie a évacué le matin même — ont ramené sur leur tête la couverture en peau de mouton, tout en pensant : « Le sixième obus est tombé. Rendormons-nous. » Mais cette fois un septième obus siffla, et après lui un huitième auquel bien d'autres succédèrent. Ils arrivaient par salves. Les Bulgares pointaient sur la gare. Devant elle, sur la voie unique,

nos artilleurs hissaient leurs pièces sur les plates-formes du dernier train.

Car le dernier train va partir. Dix jours durant, vers la frontière grecque, le petit train poussif a emporté les tentes des ambulances, les munitions superflues, les évacués, les prisonniers, les équipages de toutes sortes. Il arrivait de nuit, le petit train, il repartait avant le lever du jour, de crainte des obus bulgares. Depuis deux mois, le petit train a échappé aux projectiles ennemis. Mais cette fois-ci, la dernière, voici qu'il recevra le baptême du feu. Un shrapnell a coupé net la cheminée de la machine. Un autre a mis le feu à un wagon. La lueur de l'incendie sert de point de mire aux Bulgares. Les coups redoublent. Chargez, chargez le dernier train qui va partir !

Et sous la mitraille on charge. Jusqu'à ce soir encore on n'y voulait pas croire. On avait vu partir les ambulances, les munitions superflues, les prisonniers, les équipages. On pensait : « Bah ! tout ce débar-

ras est pour se donner de l'air ! Il faut être léger quand on va de l'avant ! » Mais cette fois, quand on a vu que les canons, eux aussi, à leur tour, reprenaient le petit train poussif, alors on a compris. Et les hommes ont baissé la tête. La retraite ! On s'en va ! Pourquoi ? Allez donc leur expliquer à ceux-là, aux braves bougres qui sont dans le rang, allez leur expliquer les projets délicats des états-majors, les finesses de la stratégie ! Allez leur dire qu'il vaut mieux, dans l'art de la guerre, prévenir que subir ! Allez leur démontrer à ceux-là qu'on s'en va pour mieux revenir plus tard, et qu'une retraite prépare parfois une victoire plus sûre ! Les braves bougres qui sont dans le rang ne voudront pas vous comprendre. Leur raisonnement est simple : « Pourquoi s'être donné tant de mal pour monter jusqu'ici, si c'est pour redescendre ? »

Et pourtant il faut redescendre. Un nouvel obus vient d'atteindre la gare. Le feu prend. Autant de travail de fait. Aussi bien

on avait l'ordre de la détruire tout à l'heure. Laissez brûler ! Laissez brûler les piles de foin qu'on ne peut emporter ! Le ciel s'empourpre des lueurs de l'incendie. Des reflets rouges dansent sur le sol blanc de neige. Les arrière-gardes qui se glisseront le long de la rive gauche du Vardar ont traversé le fleuve sur un pont de bateaux. Une détonation. Le pont dynamité n'est plus que des débris qu'emporte le courant. On a fini le chargement du petit train poussif. Sur les plates-formes, des artilleurs sont montés auprès de leurs canons, de leurs chevaux. Le dernier train s'ébranle sous les obus, tandis que derrière lui une douzaine de sapeurs achèvent de faire sauter la voie.

Demir-Kapou. Second décrochage.

Les Bulgares nous attendent au tragique étranglement des Portes-de-Fer. Nous sommes le 3 décembre. Depuis le 1^{er}, l'ennemi sait que l'armée d'Orient bat en retraite. Sur nos talons, l'adversaire est entré dans Krivolak évacué ! Il nous poursuit.

Mais la vallée se resserre. La poursuite est malaisée. Cent hommes décidés postés aux sommets des crêtes pourraient arrêter une armée. Les Bulgares le savent. Ils tentent des attaques de flanc. Nous savons qu'ils ont prévenu Mackensen. Celui-ci a lancé en avant de la cavalerie, de l'infanterie. Nos avions ont signalé des Allemands à Strumitza. Ceux-ci veulent prendre part à la curée qu'ils espèrent.

A 1.500 mètres à l'ouest de Demir-Kapou la fusillade éclate. L'ennemi est là, qui débouche des tranchées. L'attaque est violente. Coûte que coûte, l'adversaire veut arriver au tunnel. Ce tunnel est tout pour nous. Point d'autre route pour achever notre retraite. Une de nos divisions entière est encore de l'autre côté, et tout doit passer par ici, tout, les canons, les équipages, les voitures, les blessés, les hommes, les chevaux ! Il faut encore des heures et des heures avant que tous ces convois puissent s'écouler sous la montagne. Deux de nos bataillons sont restés là-haut, sur les hau-

teurs qui dominant le Vardar écumant. Tenez bon, les gars !

Et on tient bon. En silence, sans un geste, on attend la montée. On la laisse venir à cent pas. Alors, ran ! Le feu de salve, la mitrailleuse ! Les assaillants tombent en paquets. On a des cadavres à quelques pas de soi. On les voit noircir quelques minutes après la mort, les cadavres bulgares. Les voilà qui montent encore ! Nom de Dieu ! Tirez bas. Et on tire. Le manège dure des heures et des heures. Vers le soir seulement, on apprend qu'on peut se retirer. On se retire par les hauteurs, vers le sud, tout le long du fleuve. Derrière soi, il semble que la montagne s'écroule. Sous 300 kilos de dynamite le tunnel s'est effondré. Tous les convois de la division ont pu déboucher vers Gradek.

Gradek, troisième décrochage.

Nous sommes le 7 décembre. Il a fallu sept jours à la retraite pour venir jusqu'ici. Un nouveau pont sur le Vardar. La « Dent du Chat » domine l'étroite vallée. A droite

et à gauche, la fusillade crépite. On crie dans les colonnes : « Ce sont les Allemands qui attaquent ! » Ce ne sont que les Bulgares. Des obus tombent dans le fleuve. Nous avons des tombes à Gradek. Les bataillons, en passant, ont rendu les honneurs aux morts laissés sur la terre étrangère. On se hâte. On traverse le pont. Après cela, le pont sautera.

Strumitza. Quatrième décrochage.

C'est pour sauver le grand pont du Vardar que l'avant-garde des Alliés, voilà bientôt deux mois, sauta du train qui l'amenait de Salonique. Strumitza fut le premier combat de nos casques bleus sur cette terre de Macédoine. Strumitza ? L'incursion des comitadjis, en mars dernier, en pleine paix serbo-bulgare ! Strumitza ? Le sacrifice de 350 soldats du roi Pierre, qui se firent tuer sur la colline 150 pour sauver ce pont de Strumitza ! Les tombes des 350 héros sont là auprès de cette voie ferrée que de nos propres mains nous allons faire sauter. Tout le monde est passé. Allumez la mèche !

Guewgueli. Cinquième décrochage, le dernier avant la frontière grecque. Sur les hauteurs à l'ouest de la ville, un régiment français protège la fin de la retraite. Nous sommes le 10 décembre. Ce soir tout le monde sera en sûreté sur la gauche du fleuve.

L'ennemi qui sent sa proie lui échapper, attaque avec fureur. C'est en vain. Le bruit court une seconde fois : « Il y a des Allemands avec les Bulgares ! » Ici, encore, il n'y a que des Bulgares.

Les Allemands sont ailleurs, vers Doiran. A l'extrême droite des Alliés les Anglais soutiennent les premiers assauts germaniques. Quinze fois, poussant devant eux les Bulgares, en masses profondes, les officiers prussiens ont mené l'attaque. Autour du *Piton rocheux*, d'effroyables combats à la baïonnette se livrent. L'ennemi ne fait pas de quartier, il massacre les prisonniers, achève les blessés. Un instant, les boys de Kitchener ont fléchi. Un gigantesque colonel, au son du pibroch, ramène les Écos-

sais à la charge. On demande des renforts à Salonique. Ils arrivent pour dégager une brigade anglaise, fortement menacée. La lutte reprend, sans trêve.

Dans Guewgueli, à la fin du jour, un bataillon serbe s'est massé sur la place. Point de direction? Karassouli, en terre grecque! Arme sur l'épaule! En avant marche! Étrange bataillon où le manteau bleu du gendarme coudoie la capote marron du garde-frontière ou même la veste courte du paysan qui, sur ses vêtements de pâtre, a bouclé la cartouchière.

Eh bien, vous n'entendez pas? Point de direction? Karassouli en terre grecque! Arme sur l'épaule! En avant marche!

Alors, le bataillon, le bataillon serbe, muet, farouche, s'ébranla vers la frontière, vers le sol étranger, vers l'exil. Et sans qu'un seul de ses hommes ait tourné la tête, le dernier bataillon serbe s'éloigna de Guewgueli, le dernier village de Serbie.

CHAPITRE XVII

LA JOURNÉE SALONICIENNE

Je voudrais vous peindre cette ville sur qui pèse un étrange destin, mais je voudrais vous peindre moins encore les choses et les gens que l'âme qui les anime. Suivez-moi à travers le roman d'une journée salonicienne.

Ici le réveil est moins un réveil qu'un arrachement au repos. Dès la première seconde un étonnement vous empoigne, celui de vous sentir encore vivant.

La veille au soir, un de nos amis — un homme positif et qui n'invente rien — est venu nous trouver. Cet ami est frégaton à bord d'un cuirassé français ancré dans le port même. Cet ami nous a dit : « Mon

cher, un bon conseil. Vous habitez trop près de la caserne grecque. Allez coucher dans une autre partie de la ville, pour cette nuit au moins. Dans la rade, les navires alliés ont été reliés par des chaînes. Nos canons sont braqués. Nous n'attendons plus, pour tirer, qu'un signal : l'apparition d'un feu vert au-dessus du consulat de France. »

Il faut croire que le feu vert ne brilla pas sur Salonique, puisqu'aucun éclair n'a traversé le brouillard, qu'aucun obus n'a sifflé et que la ville est intacte.

Vous sortez. Des juifs vont à leurs affaires, ouvrent leurs boutiques. Ces gens ont des gestes précis, un calme évident. Leur seul souci est de gagner de l'argent. De toutes les convoitises grecques, bulgares, serbes, turques, européennes aussi qui depuis cinquante ans tournent autour de Salonique, les Saloniciens ont su tirer un habile profit. Ils n'ont point de patrie. Ils vous le disent : « Nous sommes sionistes. » Des maîtres successifs ont cru les conquérir,

les assimiler ? Erreur. Les Saloniciens ont gardé leurs coutumes, leur langue, leur idéal local. Leur ville prospère au milieu des guerres dont elle est l'enjeu. La bataille est devenue pour Salonique une industrie.

Interrogez ces gens. Ils vous diront : « Le colonel Pallis, envoyé par le roi Constantin et la reine Sophie de Hohenzollern, vont sommer l'armée d'Orient d'avoir à déguerpir. On parle d'un siège. On évoque Port-Arthur. » Et c'est vrai. Le colonel Pallis tandis que les Franco-Anglais, cernés de toutes parts par les Germano-Bulgares, semblaient perdus à jamais dans le camp retranché de Kavadar — le colonel Pallis, au nom de son maître, a fait la menace de nous poignarder dans le dos... Quand sonnera l'heure des châtiments, que les Alliés victorieux se souviennent !

Voici la dernière nouvelle de Salonique. Elle ne vous suffit pas et je le comprends. Vous désireriez savoir un peu ce qui se passe là-bas, à Paris, à Londres, à Athènes surtout, si l'attitude ferme des Alliés a eu

raison des intrigues du baron Schenk; si le roi Constantin, ce roi de Grèce, après avoir trahi l'alliance serbe, va trahir son propre peuple et ouvrir la frontière hellénique aux Bulgares... Pour tenter votre curiosité les journaux ne manquent pas. Deux d'entre eux, *l'Opinion* et *l'Indépendant* mènent le bon combat. Mais si vous semblez ignorer les dessous de la presse salonicienne, le vendeur ne manquera pas de vous offrir de préférence le *Courrier* ou le *Nouveau Siècle*. Le vendeur les reçoit pour rien du consulat d'Allemagne. C'est là qu'on inspire ces deux feuilles, qu'on les rédige, qu'on les imprime. Des grands titres s'étalent sur la manchette : « Le triomphe germanique... La défaite des Alliés... La fin de la France... »

Au besoin, on crie la chose dans l'oreille des officiers français et anglais. Il n'y a rien à dire. Nous sommes en Grèce.

Nous sommes aussi dans la ville qui sert de base à l'armée d'Orient. Et dans cette ville, il y a un consul d'Allemagne, un con-

sul d'Autriche, un consul de Turquie, un consul de Bulgarie. Vous supposez peut-être que ces messieurs se claquemurent dans leurs consulats ? Que non. Jamais ces dignes diplomates ne se prodiguèrent davantage au dehors. Vous ne pouvez monter dans un tramway sans vous trouver face à face avec le consul allemand. Il écoute vos propos, vous observe, vous espionne. Celui-là fait les tramways.

Le consul autrichien, lui, s'est réservé les restaurants et les cafés-concerts. Il dîne de préférence dans les lieux fréquentés par les officiers alliés. Parfois, quand il y a foule, il offre une place à sa table à quelqu'un de nos compatriotes frais débarqué et qui se sent touché par les politesses de cet inconnu à l'allure digne. Le consul turc rôde autour des tentes de Zeitinlik et mène chaque matin ses chiens faire leurs besoins à l'entrée du camp français d'aviation. Jamais le consul turc ne s'était tant intéressé à la conquête de l'air. Son collègue bulgare préfère au footing les missions secrètes. En

plein Salonique — notre base, ne l'oubliez pas! — le représentant de Ferdinand le Félon a réuni des armes qu'il expédie en territoire grec à des brigands musulmans des monts Karadjova. La région commande la route de retraite des Alliés. L'affaire est bonne. Je ne vous parle pas des 3.000 Austro-Allemands mobilisés sur place comme espions dans la ville. Quand un mulet de notre train des équipages est malade, le kaiser en est informé le soir même...

Après de tristes constatations de ce genre, vous continuez votre route. Vous croisez des soldats grecs en grand nombre. Vous remarquez que les officiers du roi Constantin laissent traîner leur sabre à terre, se plaisent à le faire rebondir sur le pavé. Beaucoup de ces officiers affectent de ne pas rendre le salut à leurs camarades de l'Entente. J'en connais certains cependant — que le gouvernement a soin d'éloigner de la frontière — et qui m'ont dit : « Monsieur, il y a des heures où j'ai honte d'être Grec. » En attendant, clairons, tambours et

fanfares des régiments hellènes ne cessent de résonner sans raison aux quatre coins de Salonique, et du matin au soir. Au milieu des troupes anglaises, françaises, serbes qui se battent, il y a les troupes grecques qui ne se battent pas. C'est extraordinaire comme ces gens, qui ne veulent pas faire la guerre, se livrent dans les rues, avec leurs éperons, leurs sabres et leurs musiques, à un tumulte guerrier!

En face de cette agitation stérile, vous serez frappé par l'immobilité tragique de petits groupes d'hommes qui stationnent un peu partout dans la ville. Sur la face de ceux-là, la misère commence déjà à mettre son empreinte terreuse. Les bras sont balancés le long du corps. Les yeux sont fixes. Ces hommes ne parlent plus, ne remuent plus. Ils restent ainsi sur le bord de la chaussée à regarder quoi? A attendre quoi? S'ils ne portaient tous le petit bonnet marron de l'armée serbe, vous les auriez néanmoins reconnus pour ce qu'ils sont : des êtres qui n'ont plus ni patrie, ni famille, ni

foyer, des êtres qui, à la limite extrême du désespoir, se sont réfugiés dans l'immobilité et le silence, cette antichambre de la mort.

Parmi ces hommes, il y a quelques femmes. La femme supporte mieux que l'homme le malheur, ou du moins elle sait mieux reconstituer sa vie. Est-ce le génie reproducteur de la race qui soutient la femelle, lui donne à ces moments-là l'énergie qui abandonne le mâle? J'en ai vu, de ces femmes slaves, qui avaient échappé aux Allemands, aux Bulgares, aux Autrichiens, aux Albanais, qui avaient pu parvenir, après un mois de marche à pied, à Salonique... Elles étaient jeunes, elles souriaient, elles avaient oublié, elles seraient peut-être aimées encore, elles voulaient vivre. Mais les hommes, eux, les exilés, les sans patrie, les réfugiés, quelle pitié!

Voulez-vous sonder maintenant le cynisme d'une autre race, race de gens qui se croient pratiques, mercantis de leur politique nationale? Voici un café dont le patron qui s'enrichit, fait repeindre l'enseigne, ou

plutôt les enseignes. Interrogez l'individu, qui vous dira : « D'abord l'annonce en anglais... Les Anglais ne comptent pas la monnaie qu'on leur rend... Puis l'annonce en français, par habitude, au-dessous... J'étais protégé français sous le régime turc... Inutile de mettre d'annonce serbe... Ces réfugiés maladroits n'ont comme argent que des billets d'une banque d'État qui n'a plus de crédit... Une troisième place est en réserve pour l'annonce bulgare si le tsar Ferdinand venait à jeter à la mer les Alliés... »

Après cela, on a besoin d'un peu de réconfort. Dans la nouvelle ville, à l'est du port, il y a une maison retirée, une école française. Allez-y. Là est le quartier général de l'armée d'Orient. Avez-vous remarqué comme souvent les quartiers militaires s'installaient dans les écoles ? Quelle leçon pour les petits enfants qui, plus tard, après la tuerie, viendront se rasseoir là ? Donc l'homme qui, avec une poignée de lignards, doit faire face aux Bulgares, aux Autrichiens, aux Allemands, aux Turcs — l'homme qui doit

assurer la plus difficultueuse des retraites et tenir tête en même temps à la duplicité grecque — qui représente aujourd'hui la France et une grande cause sur cette terre tragique de Macédoine — l'homme qui lutte ici depuis dix terribles semaines et comme général, et comme administrateur, et comme diplomate, et comme Français — l'homme qui demain peut-être, parmi ses soldats, combattra, le mousqueton au poing, dans le combat suprême — cet homme vit là dans cette humble école.

Entrez-y. Le général Sarrail est parfois visible. Ah! ces éclairs d'indomptable volonté qui passent dans ce regard calme, souriant même. Je l'ai vu sourire. Un beau joueur. Il faut l'être ici, je vous assure. Et cette voix, qui soudain se fait sourde, martèle les mots : « Ce repli, je l'ai voulu... L'ennemi ne me l'a pas imposé... Je reste maître de tous mes mouvements... S'ils veulent me couper la route, ils n'ont qu'à essayer... Je saurai les recevoir... »

La journée salonicienne touche à sa fin.

La nuit est venue. Quel monde d'inconnus nous réserve demain ? En rentrant dans votre logis, d'où peut-être bientôt vous entendrez gronder la voix du canon, jetez un coup d'œil au beuglant qui est sur le quai du Roi-Georges. Une petite chanteuse française, d'une voix aiguë, y chante le couplet patriotique. Ne souriez pas ! C'est très touchant, cette pauvre petite fille qui a lâché le refrain de la gommeuse pour, elle aussi, dans le monde restreint où elle peut quelque chose, venir servir la cause d'une lointaine patrie... Et elle chante. Des officiers alliés crient : « Bravo ! » Comme la fillette est jolie, des officiers grecs applaudissent en mesure. Dans cette salle de beuglant, vous avez la vision rapide d'un bataillon d'evzones qui, de la frontière grecque, aperçoit les Bulgares aux prises avec les Alliés et qui, sans ordres, de lui-même, met la baïonnette au canon, s'élançe aux côtés des capotes bleues pour lutter avec elles contre l'ennemi séculaire, les Bulgares tortionnaires de Sérès et de Drama.

Mais ce n'est là qu'une vision. La réalité est dans la rue où, hermétiquement closes, dans la nuit, comme si elles se cachaient, des voitures d'ambulances passent en troisième vitesse venant de la gare et apportant des blessés et encore des blessés.

Dans la rade, les grands croiseurs ont éteint tous leurs fanaux. La mer est un gouffre noir dont l'obscurité n'est trouée que par la vaste ceinture lumineuse des navires-hôpitaux au flanc desquels brille la croix rouge sanglante. Ce soir, j'ai compté cinq navires-hôpitaux dans le port de Salonique.

CHAPITRE XVIII

L'AUTRE RETRAITE

Pendant que les Serbes, coupés, cernés, traqués, la cartouchière vide, le ventre aussi, se retiraient à travers les Alpes albanaises; pendant que les Alliés d'autre part, abandonnaient leurs positions dangereuses et désormais inutiles de Kavadar, le Balkan était témoin d'une troisième retraite.

Mais contrairement aux deux autres, cette retraite-ci s'opérait sans sifflement des balles et sans éclatement de shrapnells. A dire vrai, c'était là une étrange retraite. Il n'y avait ni morts ni blessés parce qu'il n'y avait pas de combats. Il n'y avait pas d'arrière-garde parce qu'il n'y avait pas de

poursuivants. A coup sûr, ces soldats ne venaient pas de la bataille puisqu'aucun d'eux n'avait le front bandé ni les mains noires de poudre, et pourtant tous avaient l'attitude de vaincus. Ils marchaient la tête basse. Personne ne les talonnait par derrière et cependant ils fuyaient sans trêve, jour et nuit. Curieuse troupe que celle-là, qui évitait avec soin les villes et les villages et qui ne demandait jamais aux rares passants son chemin. Bien plus, quand un pâtre, appuyé sur son bâton, criait à ces hommes : « Où allez-vous ? » ceux-ci détournaient la tête et ne répondaient pas. L'armée grecque battait en retraite. Elle battait en retraite sans avoir combattu. Comment cela s'était-il fait ? Voilà trois mois déjà que le tambour avait retenti dans la vieille et la nouvelle Grèce. C'était par un jour d'automne ensoleillé. La grande nouvelle avait couru des montagnes du Péloponèse aux plaines du Vardar : la Bulgarie, qui veut la Macédoine et Kavala, et Salonique et la Dobroudja, et l'Albanie, —

la Bulgarie qui veut tout le Balkan, venait d'attaquer la Serbie !

Les Grecs savaient ce qu'est une mobilisation. Ils savaient par expérience qu'il s'écoule des jours, nombreux parfois, avant que le premier coup de fusil éclate. Il faut que les états-majors achèvent leurs concentrations. Sans impatience, sans peur aussi, les Grecs attendaient. Bataillon par bataillon, on les avait conduits vers des plaines ou des montagnes qu'ils connaissaient déjà pour y avoir combattu le Turc ou le Bulgare. Kilkis, Drama, Janitza : autant de victoires récentes. C'était de bon augure. Les ezvones que l'on envoya sur la frontière de la Metsa, découvraient de là les plateaux de la Roumélie orientale, les terres noires de la Thrace. Ils avaient vu, à Salonique, débarquer des capotes bleues et des manteaux kakis. Les ezvones pensaient : « Cette fois, nous allons faire la grande Grèce. Il faut régler enfin nos comptes avec ceux qui persécutent nos frères d'Asie Mineure et ceux qui coupent les têtes des enfants hel-

lènes pour jouer avec elles comme avec des boules ! » Sans impatience, sans peur aussi, les Grecs attendaient le signal, l'arme au pied, aux frontières, autour des feux de bivouacs qui, la nuit, projetaient des ombres de géants sur les monts.

Mais les jours passaient. Les nouvelles se succédaient, brèves et dures. La Serbie est enfoncée, Belgrade est pris, les Allemands débouchent du Danube, les Bulgares entrent à Usbuk, les Anglo-Français sont arrivés trop tard. Quelques soldats grecs pensèrent : « Si nous avions bougé, nous subissions le sort de la Serbie. » D'autres au contraire, disaient : « Si ceux qui d'Athènes nous gouvernent ne s'étaient pas montrés si lâches, rien de tous ces malheurs ne serait arrivé ! »

Les officiers vénizélistes reçurent l'ordre de rentrer au fond des garnisons de la vieille Grèce. Les feuilles germanophiles expliquaient aux soldats que Constantin I^{er} n'était pas seulement un glorieux général, mais encore un génial diplomate. Ces feuilles

expliquaient que les Allemands seraient infailliblement les vainqueurs, que le roi de Grèce était le beau-frère du kaiser, qu'on allait, pour gagner du temps, consulter le pays dans de nouvelles élections et qu'on obtiendrait sans tirer un seul coup de feu, sans perdre un seul mulet, Monastir, Guewgueli et Doiran. Il faut bien des jours pour expliquer tout cela. Ces explications trompaient l'attente des ezvones. Ils avaient vu les Alliés reculer sur le Vardar. Ils avaient vu les blessés français et anglais s'acheminer vers Salonique. Un instant, les soldats grecs pensèrent : « Pourquoi ne pas être les embusqués de cette guerre d'Orient ? »

Monastir tombe... « Voilà qui est pour nous ! » crient les Grecs. La chose, un instant, fut croyable. Les Allemands seuls avaient pénétré dans la ville. Les Bulgares campaient au dehors. Le métropolite hellène dirigeait la police. L'armée grecque se félicita d'être à l'arrière et d'avoir pour roi un génial diplomate. Mais l'illusion fut de courte durée. Le tsar Ferdinand, avide, fai-

sait après huit jours hisser son drapeau sur le Konak. La Grèce était jouée.

La nuit, le vent apportait aux evzones de garde à la frontière de rauques chansons guerrières :

Elle sera nôtre, la Macédoine,
Du lac Ochrida au Vardar !

Des nouvelles arrivèrent d'Athènes. Elles disaient : « Puisque les Alliés ne veulent pas quitter la Macédoine, les Allemands vont les rejeter à la mer, mais les Bulgares, eux, ni les Turcs n'entreront pas ! » Et pourtant les comitadjis rôdaient sur la Metsa... Un soir, l'armée grecque reçut l'ordre de battre en retraite...

Ah ! la tragique retraite, sans morts ni blessés, sans combats ! On chargea les petits chevaux qui partirent la tête basse, sous le poids du fardeau. Les soldats, eux aussi baissaient la tête, sous le poids de la honte. Évacuez Sérès ! Évacuez Drama ! Laissez le champ libre aux Bulgares, qu'à nouveau ils puissent venir dans ces villages

grecs se livrer aux pires massacres ! Évacuez Cavala ! La région qui l'entoure est riche en belles filles hellènes ! Elles iront peupler les harems d'Asie Mineure ! Car les Turcs aussi entreront en Macédoine ! Évacuez ! Évacuez ! Évacuez Labana ! Abandonnez les tombeaux de vos frères d'armes qui tombèrent là pour faire la plus grande Grèce ! Évacuez ! Évacuez ! Laissez là la Calchidique rayonnante et le golfe bleu de Salonique, la ville aux cent minarets ! Quittez les plaines du Vardar aux eaux chantantes, quittez le mont Olympe où la mythologie de vos pères avait placé les dieux !

On arriva ainsi à Salonique. Le ciel de Grèce s'était fait gris. Salonique, la ville aux cent minarets, hésitait à sortir de la brume nocturne tendue, tel un voile de deuil, sur le golfe, de la pointe du Karabournou aux hauteurs de l'Olympe. Le brouillard donnait aux grands croiseurs gris, à l'ancre dans la rade, des aspects de navires fantômes. Les rues tortueuses, les souks, les maisons musulmanes aux fenêtres

grillées, tout cet orientalisme qui a du pittoresque quand le soleil le dore, ne dégageait plus, par ce jour humide, qu'une senteur de boue et de fétidité. Il faisait triste, triste. Qui croirait que dans Salonique, ce même jour, un roi est venu ?

Salonique est blasée sur les coups de théâtre. Salonique a vu Abdul-Hamid prisonnier. Salonique a vu mourir Georges de Grèce. Salonique, sans émoi, a entendu sonner sur ses pavés les crosses des patrouilles françaises qui allaient, par la ville, décrochant les panneaux consulaires de deux empereurs, d'un tsar et d'un sultan. Salonique a vu bien des choses. Elle n'a jamais vu ce qu'en ce jour gris elle va voir.

Tard dans la nuit, un coup de téléphone a réveillé le préfet de la ville... Allo ! Levez-vous ! Le Roi est là !... Le Roi ? Lequel ?... Est-ce qu'on peut demander lequel ? Seul un Roi sans royaume peut arriver ainsi, sans qu'on ait pu planter un étendard, sans qu'on ait pu commander une escorte d'honneur ? Le Roi ! Lui ! On le croyait encore

sur les routes d'Albanie, dans les gorges sauvages où rôde le brigand mirdite et le comitadji bulgare ! Lui ! On le disait décidé à se réfugier en Italie, en France, en Corse ! Lui ! Il est là, à Salonique ! Là-bas, à Valona, trop de hautes montagnes le sépareraient de son ancien royaume. Il s'est réembarqué. Le voilà, le Roi errant. Il tourne autour de ce qui fut son pays, il cherche à s'en rapprocher, à respirer un peu du vent qui aurait passé par la plaine de Kossovo et sur les forêts de la Morava...

Allons, levez-vous ! vous, le préfet grec, vous, les fonctionnaires grecs ! Le Roi est là ! Tout d'abord, on refusait d'y croire. La Grèce, royaume de Sophie de Hohenzollern, avait laissé écraser son alliée. Mais la Grèce voulait oublier et elle commençait à oublier. De l'agonie serbe, on n'avait vu dans Salonique que quelques rescapés, un petit troupeau de femmes et d'enfants, venus à pied par Monastir. La horde affamée, les corps errants de la Serbie, le gros de l'exode tragique s'étaient écoulés, d'un autre côté,

par l'Albanie, vers l'Adriatique. La Grèce n'avait pas vu l'effroyable retraite. Ils se sont réfugiés ailleurs, les misérables exilés ! Tant mieux ! Ils campent vers Durazzo, vers Valona, vers Scutari ! Qu'ils y restent ! Mais voilà que tel un reproche vivant, le Roi errant débarque à Salonique !

Quand les officiers grecs surent la chose, — ces officiers qui battaient en retraite, — ils refusèrent de traverser la ville. Ils n'osaient se faire voir du Roi errant. Seuls les soldats passèrent en troupe, en troupeau. Ils allaient, tête baissée, sans lever les yeux ; ils défilèrent devant le consulat de Russie, devant celui d'Angleterre, devant celui de France. Devant le consulat de Serbie, où se trouvait le Roi errant, l'armée grecque ne leva pas les yeux. Elle battait en retraite, muette, sinistre. Elle passa devant la stèle qui marque la place où mourut pour la Macédoine un roi de Grèce, un vrai roi celui-là, le roi Georges. L'armée grecque n'osa pas regarder. L'armée grecque défila plus loin, devant un bureau de vote, car il

y avait élection ce jour-là à Salonique. On consultait le peuple. Quelle comédie ! Dans le bureau de vote, deux électeurs en tout s'étaient présentés pour voter. L'armée grecque, sur le port, croisa d'autres soldats ; des capotes bleues, des manteaux kakis. Ceux-ci, par politesse, saluèrent. L'armée grecque ne répondit pas. Elle attendait, tête basse, les navires qui allaient l'emporter vers la vieille Grèce.

Le lendemain, dans Salonique que le roi Constantin laissait aux Alliés le soin de défendre, dans Salonique l'hellénisme n'était plus représenté que par quelques gendarmes crétois.

L'armée grecque avait battu en retraite.

CHAPITRE XIX

SUR LE FRONT DE SALONIQUE

C'était au carrefour de deux routes d'invasion. Là, quelque vingt kilomètres à l'ouest de Salonique, la voie ferrée de Monastir court à la rencontre de la voie ferrée de Guewgueli, la joint à hauteur de Topsin, point d'où, désormais inséparables, les quatre rails d'acier continuent parallèles leur chemin jusqu'à la capitale de la Macédoine. Le train grec qui, bien que les Alliés le rémunèrent surabondamment, ravitaille non sans irrégularité et mauvais vouloir le nouveau front des Alliés, nous avait déposés sur les bords du Vardar en pleine nuit. C'était ce même train qui, voilà deux mois, apportait ses vivres et ses munitions au

camp retranché de Kavadar. Il était alors le train de la Serbie, celui dont tout un peuple assiégé attendait l'entrée triomphale dans Uskub, la locomotive ornée de drapeaux et les plates-formes chargées de canons. Au fur et à mesure de notre repli, ce train qui jadis franchissait une frontière avait écourté chaque jour davantage son trajet. Suivant le sort de l'armée d'Orient, il battait en retraite. Ce convoi militaire qui coopérait à la conquête d'un pays, ne coopère plus aujourd'hui qu'à la défense d'une ville. Il est devenu le train de Topsisin, un simple train de banlieue.

Quel habile régisseur fut chargé de combiner l'horaire des transports maritimes ou terrestres de cette guerre d'Orient ? De nuit on abordait à Sedul-Bahr. De nuit on montait vers Krivolak. De nuit encore on arrive à Topsisin. Aller vers la bataille sans l'avoir prévue, être transporté dans un décor sans avoir pu rien en deviner durant le voyage et voir soudain sans transition le soleil se lever sur la scène... Vers six

heures, le soleil monta vers l'Est et inonda la plaine. Point de ces gradations savantes des aurores du pays de France. Point de ces tons roses ou mauves où l'aube hésite au seuil du jour. Point de chant du coq dans le creux du vallon. Point de jeux de lumière derrière la colline, à travers les futaies. En face de nous, c'était la plaine du Vardar, une plaine plate, nue, sans colline, sans futaie, sans vallon, sans coq aussi, — car les rares Macédoniens à qui dix années successives de guerre n'avaient pu faire abandonner leurs villages en ruines, étaient partis de la veille, évacués, eux et leurs bêtes, par l'autorité militaire. Ce fut comme l'éclat soudain d'un projecteur gigantesque à feu rouge qui se fixa sur le fleuve et ses marais déserts. Là-haut, vers les Portes-de-Fer, dans la Macédoine serbe, les casques bleus ont combattu sur les bords d'un Vardar torrentueux, aux eaux sonores, roulant au pied de montagnes à pic. Ici, dans la Macédoine grecque, l'armée d'Orient qui défend Salonique campe sur

un Vardar aux rives basses, un Vardar dont le cours lent se traîne au travers de terres marécageuses, comme s'il voulait retarder par ses méandres et sa lenteur, l'heure où il va se perdre et mourir dans la mer.

Un vent froid secoua l'herbe courte des terres abandonnées, coucha les rares roseaux épargnés par le feu d'une armée qui se prépare un champ de tir. Des plaques noires tachaient le sol gris, marquant la place où nos soldats avaient brûlé quelques maigres arbrisseaux qui eussent pu servir à masquer une avance bulgare-allemande. Devant nous, la rive droite du fleuve n'offrait que solitude et silence immense. Derrière cette solitude et ce silence, les Alliés attendent l'ennemi. L'appel d'un clairon français secoua la rive gauche. D'heureuses ondulations de terrain masquaient l'emplacement des camps. Des hommes nous apparurent sans que nous ayions pu voir les villages de toile d'où ils sortaient. Le long d'une crête, le rectangle des pelles plates et la double pointe des pioches se profilèrent. Elles dominaient

des silhouettes qui, muettes et avec des gestes lents, glissaient en file noire sur le ciel rouge. Dans le Nord de la France, j'ai vu jadis en temps de paix des départs semblables vers la mine. Ici c'était l'armée des soldats terrassiers qui, pour mieux défendre la Macédoine, allaient se planter eux-mêmes dans la terre.

Sur les bords du fleuve, tels de gigantesques fils de la Vierge, des fils barbelés brillaient, en traînées, au soleil. Les soldats terrassiers se dirigèrent vers les fils de la Vierge. A la défense des terres molles de la rive droite, à la défense du Vardar, à la défense des ronces d'acier, ils allaient ajouter la défense des tranchées, des boyaux, des abris, des chausse-trapes. Là, on montait un projecteur, plus loin on bétonnait une plate-forme.

Ah ! certes, ce n'est pas cette guerre qu'ils venaient chercher dans cet Orient aux rouges mirages ! Ils avaient rêvé autre chose que cet enfouissement sous terre, cette bataille à coups de pioche et de mines.

Ah ! la belle, la bonne, la franche bataille à la française, à la balkanique même, à tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit au grand soleil, homme contre homme, bravoure contre bravoure ! Ils avaient pu croire un moment à la réalité du rêve quand, là-bas, en Macédoine serbe, au début, on franchissait des fleuves, on conquérait des montagnes ! La désolation du sol où ils combattaient alors n'était-elle pas un gage contre cette guerre honteuse, cette guerre à l'allemande. Ils se disaient à Valandovo, à Strumitza, sur la Cerna : « Pas de risques qu'on fasse des tranchées par ici ! Il n'y a partout que de la pierre ! Pas moyen que le pic y creuse le plus petit trou ! » Et c'était vrai.

Mais ceux de l'armée d'Orient, qui ont la simplicité des héros, ne songeaient point alors qu'au sud de la Macédoine serbe qui est toute en pierres, il y a la Macédoine grecque, avec beaucoup de terre, beaucoup de sable, et que là-dedans, une pelle de bois elle-même pénétrerait. Et ce qui devait

arriver arriva. L'ordre les atteignit un beau jour à Valandovo, à Strumitza, sur la Cerna : « Trop tard, trop peu nombreux ! En arrière ! Rebroussez chemin jusqu'aux régions où il y a de la terre pour se cacher dedans ! » Ils ont rebroussé chemin, les casques bleus. Ils ont redescendu le Vardar. Du 1^{er} au 10 décembre, tous les kilomètres de la retraite, leurs regards interrogeaient : « Est-ce ici qu'on s'arrête ? » L'ordre arrivait : « Plus loin ! Toujours plus loin ! Il faut plus de terre encore pour ce que nous allons faire ! » Enfin, un jour, voilà trois semaines de cela, comme les casques bleus approchaient de la mer, ils aperçurent soudain, au nord du Delta, des trous, des fossés, mais ceux-ci devaient dater de plusieurs années, car l'herbe a repoussé au fond. C'étaient des vieilles tranchées turques, du temps des guerres balkaniques. Alors les chefs dirent : « C'est ici ! Creusez le sol ! »

Et depuis lors, les casques bleus creusent le sol. Ils ont murmuré seulement ces

mots : « Était-ce la peine de venir si loin pour faire la même chose qu'en France ? » Ce fut là leur unique plainte. Ils ont creusé. Ils ont fait des trous splendides. Ils ont mis de l'élégance dans ces trous. Ils en creusent encore d'autres, toujours d'autres. Ils ne s'arrêtent parfois que pour demander, les mains sur la poignée de leurs pelles : « Est-ce qu'ils vont venir au moins ? » Dans leur question, les casques bleus laissent deviner l'inquiétude de la bonne maîtresse de maison qui a tout préparé, qui s'est donné beaucoup de mal et qui voit l'heure passer sans que ses invités arrivent.

Est-ce qu'ils vont venir ? *Ils* viendront, n'en doutez pas ! Ne dites pas : « Les Allemands n'ont pas assez d'hommes pour attaquer Salonique ». Vous savez bien que les Allemands, aujourd'hui, sont moins des guerriers eux-mêmes que des entrepreneurs de guerres ? Les Allemands enverront aux Bulgares des états-majors, du matériel, des cadres, des promesses, et vous verrez marcher sur Salonique une armée qui, sans

troupes allemandes, sera quand même une armée allemande comme l'armée formée des soldats turcs que le kaiser rêvait de lancer sur l'Égypte !

Ne dites pas non plus : « Mackensen ne franchira pas le Vardar ! Mackensen ne sortira pas des marais de la rive droite ! » Vous savez bien que Mackensen a franchi le Danube et qu'il a vaincu les boues de la Serbie ? Guillaume II qui ne maintient plus debout le colossal édifice germanique que par la terreur qu'il inspire aux neutres et à son propre peuple, ne peut pas ne pas tout tenter pour jeter les Alliés à la mer. A l'avance, il a calculé le prix de Salonique en Bulgares, tout comme devant Belgrade il a calculé le prix en Autrichiens.

Est-ce qu'ils vont venir ? Est-ce qu'ils vont passer ? Ils viendront. Ils viendront à la fois par Monastir, par Guewgueli, par Doiran, peut-être même par Drama. Ils viendront, parce que le kaiser en est arrivé à cet instant critique où, pour lui, ne pas remporter une victoire, c'est déjà une im-

mense défaite... Ils viendront, ils tenteront tout pour venir. Derrière la solitude et le silence d'une plaine marécageuse, les casques bleus de l'armée d'Orient attendent. Ils attendent en creusant. Et le silence de cette plaine n'est coupé que par le cri d'un vol de corbeaux qui s'élèvent pour guetter, eux aussi, l'apparition de ceux-là qui viendront du Nord et que les charognards attendent.

CHAPITRE XX

L'ENFER SUR L'ILE ENCHANTÉE

Plus tard, les générations à venir, quand elles songeront au drame serbe, refuseront de voir dans cette histoire véridique — tant elle est atroce — autre chose qu'une légende inventée. L'exode a duré trois mois. J'ai retrouvé les rescapés dans Corfou.

Ah ! la route diabolique ! On a échappé au couteau du Bulgare, au sabre de l'Autrichien, on a fui sur la dernière route du royaume envahi, on a traversé des torrents, marché sur la plaine, dans la boue, on a mis quinze jours pour passer de la vieille Serbie dans la nouvelle. Chaque soir, harassé, on pensait : « Enfin, ici on pourra s'arrêter, coucher sous un toit, reposer ses

membres harassés, vivre un peu la vie d'un être humain... » Chaque matin, il fallait repartir, marcher toujours plus loin, fuir l'ennemi qui toujours poursuivait. On eut des haltes : Tchatchak, Mitrovitza. Le sort du pays allait se jouer dans la plaine du Kossovo. On attendait les Français par Uskub!... Chaque jour amenait une nouvelle angoisse, un nouveau désespoir. On fuyait sans cesse, on s'engagea dans l'Albanie. Plus de villes, plus de villages. On coucherait sous des huttes de feuillages. Les Bulgares entrèrent dans les montagnes derrière les malheureux. La fuite et la poursuite recommencèrent.

On était 400.000, tout un peuple. Là-dessus, 300.000 soldats. Le reste, des femmes, des vieillards, des enfants. Des Albanais à la solde de l'Autriche lâchaient leur coup de feu derrière les rochers. Tout traînard était un condamné à mort. Il fallut abandonner les blessés. Quand la fatigue et la faim pesaient trop lourd sur les épaules de la foule, ceux qui avaient encore une

voix humaine criaient : « La mer ! la mer ! » La mer, c'était le salut. Là-bas, de l'autre côté des monts, on trouverait le rivage, l'Adriatique, les flots sur lesquels les flottes française, anglaise, italienne, apporteraient du pain ! La mer ! La mer ! Les épuisés se relevaient, reprenaient courage. On empoignait ses jambes à deux mains pour les arracher du marais. On s'accrochait avec les ongles sur le rocher pour le franchir. Les mères serraient leurs petits sur leurs seins taris, leurs petits que déjà la mort glaçait. Les soldats ramassaient leurs fusils. Il y eut même des chants qui coururent le long de la colonne. Ivres de faim, des êtres demi-nus appelaient : « La mer ! La mer ! » On échappa au froid, à la neige, à l'embuscade des Mirdites. On approchait.

Un jour, ceux qui marchaient en tête du convoi se retournèrent. Ils agitaient les bras, ils s'embrassaient, ils criaient. On les crut devenus fous à force de privations. Ceux qui suivaient hâtèrent le pas. Bientôt ils comprirent : c'était la mer ! Des popes

tombèrent à genoux. On imita ce geste. Certains entrèrent dans l'eau et se signèrent. On adora la mer.

Il y a des degrés dans l'horreur. Écoutez ceci :

A l'heure suprême où la patrie mourait, le tambour se mit à battre dans les villages de la vieille Serbie. On appelait les recrues de dix-sept ans, ceux de seize, ceux de quinze, de plus jeunes encore. En même temps que l'armée, en même temps que les archives glorieuses, on allait tenter de sauver ceux qui demain seraient des hommes, ceux qui pourraient à leur tour porter un fusil et combattre. On appela les recrues de quatorze ans. Voilà que la patrie était en guerre depuis plus de quatre ans. Est-ce qu'on pouvait savoir si dans quatre ans la guerre ne serait pas encore ? Quand les tout petits de dix ans virent leurs frères partir, comme ils étaient tout seuls, ils suivirent aussi et ainsi se forma la colonne infernale des 30.000 recrues.

Ils étaient 30.000 ceux-là au départ. Je

vous dirai tout à l'heure combien il en restait à l'arrivée. Les autres, les soldats déjà embrigadés, avaient des points de ralliement sur le sentier de la retraite. Quelque grand que fût leur désarroi, ils recevaient encore des ordres, ils possédaient des chefs, des colonels, des capitaines, des lieutenants. Certains régiments même avaient pu emporter avec eux un drapeau, un clairon, parfois un tambour. C'était là un emblème, un signal autour duquel on se réunissait. Certes, il y avait beau temps que le service d'intendance et celui de santé n'existaient plus. Néanmoins, il restait encore quelques sacs de farine. A Scutari, les hommes touchèrent un jour 200 grammes de pain. A Saint-Jean de Médua, il y eut une distribution de charogne. Plus loin, à Durazzo, on put mâcher une poignée de maïs. A Valona, on découvrit quelques kilos de son. Dans l'horreur de la faim ce fut encore quelque chose. Mais ce quelque chose n'existait que pour les soldats embrigadés, pour ceux qui faisaient déjà partie de l'armée.

La colonne infernale des 30.000 recrues, elle, qui n'avait ni chefs, ni ordres, ni drapeau, ni clairon, ni tambour, n'eut naturellement pas les 200 grammes de pain, et ne put participer à la distribution de charogne, ni à celle du maïs, ni à celle du son. A la frontière albanaise, un gendarme serbe attendait les recrues. Il tendit le bras dans la direction de l'Ouest et dit à la colonne : « Allez tout droit devant vous, dans un mois vous trouverez la mer. Là, il y aura des bateaux. » Puis le gendarme serbe tourna bride et s'en fut rejoindre ce qui avait été son régiment.

Alors la colonne des recrues marcha dans la direction de l'Ouest. Cela dura des jours et des semaines. Par centaines, les enfants tombaient de froid, de fatigue, de faim. Chaque campement où l'on avait essayé de dormir était marqué le matin par les cadavres de ceux qui s'étaient couchés la veille pour la dernière fois. On n'enterrait point les corps. Est-ce que les morts s'enterrent entre eux ? On brouta de l'herbe, on arra-

cha l'écorce des arbres pour s'en repaître. Ce que l'être humain, tant qu'il possède encore un souffle de vie, peut supporter de souffrance est quelque chose d'immense. 15.000 sur 30.000, la moitié, parvinrent à la mer.

Ils se demandèrent alors entre eux, par gestes, car ils n'avaient plus de voix : « Où sont les bateaux ? » Ils n'en voyaient point. Un parut cependant à l'horizon, mais ce fut pour couler aussitôt. Les sous-marins ennemis empêchaient les secours. La colonne alors voulut approcher du rivage. C'était devant Valona. On leur dit : « Attendez encore. Peut-être un bateau finira-t-il par accoster ! » Les recrues attendirent. Quand le bateau arriva, ils n'étaient plus que 10.000.

Le bateau, avec son chargement de cadavres ambulants, vingt-quatre heures plus tard, jeta l'ancre devant Corfou. La courte traversée avait coûté la vie à 1.000 autres misérables encore. Eux qui avaient eu si faim et pendant si longtemps, maintenant

qu'ils mangeaient, succombaient foudroyés. Il n'y avait rien à faire. On parqua les 9.000 survivants à Vido, en face de l'île enchantée. Là, parmi les oliviers, les orangers, les arbousiers, les payrus, on débarqua ce qui restait de la colonne infernale. Les prairies étaient embaumées de l'odeur des asphodèles. Le soleil brillait, la mer était bleue. Le paysage était un décor de rêves. Les recrues n'étaient arrivées jusque-là que pour y mourir.

Voilà un mois de cela, et dans Vido les recrues continuent de mourir. Pouvait-on en sauver quelques-unes ? Qui sait ? Pour chacun d'eux il eût fallu un lit, une chambre, une infirmière, du lait, des soins infinis. Dans Corfou il ne pouvait y avoir rien de tout cela. Il n'y a qu'au théâtre que les drames finissent au cinquième acte. Dans la vie il en est autrement. Dans Corfou, le drame serbe continuait.

Pour ces 9.000 agonisants, il n'y eut au début qu'un seul médecin. D'autres médecins depuis sont arrivés, pleins de science,

pleins d'abnégation. Mais la mort a déjà fait son choix. Trop de souffrances ont miné les corps. On donne un lit à leur fatigue, et ils meurent. On donne un aliment à leur famine, et ils meurent. On donne du soleil à leurs membres glacés et ils meurent. Ils avaient froid et maintenant qu'ils ont chaud, ils meurent. Ils meurent devant des champs de roses. Vision d'enfer sur l'île enchantée de Corfou!

Premier tableau. L'agonie en commun. Une tente à l'entrée de laquelle le major serbe qui la contrôle a pendu la pancarte suivante : « Cachexiques » Lisez : « Condamnés à mort ». Voilà ici ce que le mot veut dire. Serrés les uns contre les autres pour le râle suprême, des choses qui jadis furent des hommes. Ces choses sont vêtues de trous. On dirait que les têtes n'ont plus de joues, plus de nez. Les yeux, des yeux exorbitants, mangent toute la face. Des souffles rauques. Ici, ils sont cent, la cargaison de demain. Le *Saint-François-d'Assise*, bateau fossoyeur, est là, à l'an-

cre, devant le rivage. Il attend les moribonds pour aller les jeter en pleine mer. Par l'ouverture de la tente, ceux dont la tête peut encore se lever regardent le bateau fossoyeur qui attend. J'entre, vous entrez, une infirmière entre, un médecin, n'importe qui, et voilà l'agonie en commun qui s'interrompt. Un cri qui n'a plus rien d'humain passe sous la tente. Vous ne comprenez pas tout d'abord ce que cela veut dire. Alors quelqu'un vous explique. Les agonisants ont crié en serbe : « Vive le roi ! »

Deuxième tableau. La mort sur la feuillée. En arrière de la tente, là sont les tranchées des latrines. L'heure suprême venue, le misérable s'éloigne de ses semblables, tout comme le chien s'en va crever seul dans un coin. Le moribond expirera dans l'effort d'une déjection suprême. Cuisses nues, dans des postures monstrueuses, il y a là sur la feuillée, dix, quinze, vingt cadavres.

Troisième tableau. La montagne des morts. Des infirmiers serbes ont entassé

les corps les uns sur les autres. La montagne atteint 3 mètres de hauteur. Parfois quelque chose remue dans l'horrible tas. C'est un être humain à qui il reste un souffle de vie. Mais à quoi bon se donner le mal de le retirer pour quelques instants, car tout à l'heure le mort sera bien mort.

Quatrième tableau. Un soir rose tombe sur Corfou, l'île enchantée. Le *Saint-François-d'Assise* s'est rapproché du bord. On charge les cadavres. Le bateau a mis son pavillon en berne. L'escadre dans la rade salue. Ce sera, au large, l'inhumation du bilan du jour. Effroyable ironie du Destin ! Comme tombeau, ceux-là auront la mer ! Ceux-là qui sont d'un peuple qui étouffait dans des frontières terrestres, ceux-là qui, de tout temps se trouvaient enfermés entre les Albanais, les Autrichiens, les Roumains, les Bulgares et les Grecs, ceux-là qui firent toutes leurs guerres pour conquérir enfin une fenêtre sur l'Adriatique, ceux-là qui n'avaient jusqu'alors jamais vu la grande bleue, le jour où ils y atteignirent, ce fut

pour y être ensevelis par 300 mètres de fond !

Avais-je tort de vous dire que plus tard les générations à venir, quand elles songeront au drame serbe, refuseront de voir dans cette histoire véridique autre chose qu'une atroce légende inventée ?

CHAPITRE XXI

LA SERBIE EN EXIL

Sur le seuil de l'*Hôtel de la Belle Venise*, — car c'est à cet hôtel, presque à l'auberge, que s'est réfugié maintenant le gouvernement serbe, — je retrouvai l'huissier du ministre Pachitch. Je l'avais connu en des temps meilleurs. Il me sourit et le visage amaigri, entre deux quintes de toux — on ne traverse pas impunément l'Albanie — il me dit :

— Ah ! Monsieur, depuis la dernière fois, nous en avons passé bien des misères !

J'étais dans le hall d'un hôtel quelconque, un hôtel qui avait exigé que le gouvernement errant payât un mois d'avance. Ils avaient si peu de bagages avec eux, les

pauvres gens et pour les hôteliers l'héroïsme et la gloire ne sont pas des garanties suffisantes ! Au mur pendait la nomenclature des chambres, avec en regard de chaque numéro le nom de l'occupant. « Numéro 3 : bureau du chiffre... Numéro 4 : ministère des Finances... Numéro 10 : présidence du Conseil... Numéro 12 : ministère de la Justice... Numéro 15 : Affaires étrangères... » Je montai au numéro 15, je savais y trouver des amis.

Et sitôt que je parus, ce fut alors le flot des interrogations : « Comment, vous ici ? Quel chemin avez-vous donc suivi, lors de la retraite ? Nous vous croyions perdu ? Combien de jours passâtes-vous sans manger ? Et les avant-gardes bulgares ? Et les brigands albanais ? » Voilà plus de trois mois que tout cela est passé, mais le souvenir de l'horrible retraite persécutera longtemps ceux qui en réchappèrent.

Mes amis des Affaires étrangères, eux, avaient suivi le sort et l'itinéraire de leur capitale fantôme. Après Nisch qui rem-

plaçait Belgrade, ce fut Kralievo, Tchatchak, Mitrovitza, Prizrend, Scutari... Au nord, c'était la menace autrichienne. Au sud, c'était la menace bulgare. Dans Tchatchak, le gouvernement put à peine passer une nuit. Il fallait fuir, toujours plus loin. On ne déballait même plus les sceaux d'État ni le chiffre. De l'automobile on passa bientôt dans une voiture. Puis les chevaux eux-mêmes ne furent plus en état de tirer. On monta alors dans un char à buffles. Il fallut abandonner celui-ci au pied des Alpes albanaises, et l'exode de la capitale errante dut se poursuivre à pied jusqu'à la mer.

— Vous vous souvenez à Nisch? Nous logions à la préfecture. Cela ne valait pas nos grands ministères de Belgrade, mais Nisch était encore une belle chose en comparaison de ce qui nous attendait à Kralievo. Et chaque jour c'était pire à mesure que nous avancions! A Scutari, le gouvernement serbe tenait conseil dans une maison à moitié écroulée. Nos pauvres soldats

venaient nous demander du pain, alors que nous-mêmes restâmes souvent trois jours sans rien manger. Les rues de Scutari étaient jonchées de cadavres d'hommes morts de faim. Les avions allemands ne cessaient de venir nous bombarder. Le fils du préfet de Belgrade fut déchiqueté par une bombe à nos côtés. Les pilotes ennemis volaient à peine à 300 mètres de hauteur. Nos gendarmes n'avaient même plus assez de force pour épauler leur fusil et tirer. Nous étions isolés du monde. Il fallait deux semaines pour que l'une de nos dépêches diplomatiques pût parvenir à Paris ou à Londres. L'unique moyen de communication du gouvernement serbe avec le reste de l'Europe était le télégraphe de Durazzo, mais seul l'aéroplane pouvait parvenir jusque-là. Nous ne possédions plus qu'un vieil appareil dont les toiles étaient en loques et le bois moisi. Un pilote français partait dessus, porteur de nos dépêches et pour passer il lui fallait chaque fois, au-dessus des montagnes albanaises, livrer combat

aux aviateurs ennemis... Maintenant, nous sommes en exil à Corfou, chez les Grecs, Vous voyez, c'est très petit, chez nous !

Ils s'excusaient presque d'être errants et malheureux. Il y avait chez eux l'étonnement un peu ému de ces parents soudain devenus pauvres après avoir eu un beau château et que malgré ces revers de fortune on vient visiter dans un garni ! Et cet étonnement de la part de mes amis serbes était émouvant. J'allais voir plus émouvant encore. En bas, dans la salle à manger de l'*Hôtel de la Belle Venise* j'allais trouver le gouvernement du peuple martyr — toute une capitale errante — assis autour d'une humble table d'hôte !

Autour d'une table d'hôte, il y avait là tous les ministres, tous les secrétaires d'État, tous les hauts fonctionnaires de la Serbie. Et tous ces hommes étaient vêtus de noir, car celui-ci portait le deuil de son fils tué par les Allemands, car celui-là portait le deuil de sa fille massacrée par les Bulgares, car cet autre avait laissé tous les

siens à Belgrade et il ignorerait longtemps encore ce que ces êtres chers à lui devenaient. Et tous mangeaient silencieux, la tête basse, car tous portaient en eux le deuil de leur patrie.

Il y avait là Tersitch, l'actuel ministre de la Guerre, celui-là même qui durant la retraite commandait cette fameuse division de Schoumadia qui quitta la dernière, la ligne du Danube. Il y avait là un ministre de l'Intérieur qui me dit : « Monsieur, tous nos services aujourd'hui se réduisent à un unique fonctionnaire, le commissaire chargé de la police de l'hôtel. » Il y avait là un ministre de l'Instruction publique sans écoles, un directeur de l'agriculture sans terres, un directeur des douanes sans frontières. Il y avait là un ingénieur en chef des chemins de fer qui me dit : « Monsieur, sur cette île privée de voies ferrées, mes mécaniciens rempierrement les routes. » Il y avait là un chef de la navigation fluviale du Danube. Celui-ci, plus heureux, avait pu amener jusqu'à Corfou — chose touchante !

— une petite barque à vapeur que ses bateliers transportèrent démontée et par pièces, à travers l'Albanie : et la petite barque fluviale, pavillon serbe à l'arrière, flotte aujourd'hui sur la mer.

Il y avait là aussi un vieux secrétaire d'État aux Beaux-Arts, qui me dit : « Monsieur, les Bulgares ont emporté à Sofia toute notre bibliothèque nationale, nos archives glorieuses... Ils nous ont volé notre histoire ! » Et le vieux secrétaire d'État pleurait en prononçant ces paroles. Il y avait là un directeur de l'Assistance publique qui me dit : « Monsieur, les envahisseurs ont massacré mes fous dans les asiles et mes filles-mères dans les maternités ! » Il y avait là encore un directeur de l'artillerie qui put sauver en tout deux canons de montagne ; un directeur de la cavalerie dont les chevaux fantômes errent encore sur la côte albanaise. Il y avait enfin là je ne sais plus quel autre haut fonctionnaire serbe qui me dit en me montrant sa montre : « Monsieur, dans ce drame j'ai

perdu mon fils, ma fille, ma femme, tous les miens. Il ne me reste plus que l'heure de cette montre, cette heure que j'ai emportée de là-bas, l'heure de l'Europe centrale, l'heure de Belgrade ! » Je n'ai pas souri. Assis à la table d'hôte banale et tragique de l'*Hôtel de la Belle Venise*, il y avait le président du Conseil Pachitch : « Monsieur, me dit le ministre, écrivez en France avec quelle angoisse la Serbie errante suit les péripéties de la gigantesque résistance des Français contre l'offensive allemande. Tous nos yeux sont tournés vers là-bas, vers ces frontières de l'Est où le sort de l'humanité entière se joue peut-être en ce moment. Hélas ! nous savons trop par nous-mêmes de quels coups de bélier est capable l'artillerie du Kaiser. Mais nous savons aussi la science de vos généraux, l'héroïsme de vos soldats. Nous savons que le bon droit triomphera et nous avons hâte de pouvoir reprendre, nous aussi, la lutte, sur un théâtre moindre, sans doute, mais où nous continuerons aux côtés de nos alliés, la

bataille pour la plus grande Serbie et pour la plus grande France... »

C'était à la fin du repas. Quand tous ces hommes en deuil se furent levés, le chef du bureau de la presse sortit de sa poche une feuille, un numéro de journal serbe qui paraît encore en Serbie, mais sous un contrôle autrichien. Alors tous ces ministres, tous ces secrétaires d'État, tous ces hauts fonctionnaires firent cercle autour du chef du Pressbureau, qui d'une voix lente commençait la lecture.

Dans ce journal en langue serbe, imprimé en Serbie, l'agence Wolff annonçait naturellement des victoires allemandes en France, des victoires bulgares en Macédoine, la mort de l'armée serbe par la faim en Albanie. L'agence Wolff donnait aussi la liste de tous les paysans de Macédoine pendus au nom du Kaiser pour crime de lèse-majesté. C'est tout juste si l'agence Wolff ne s'enorgueillissait pas aussi du nombre des femmes massacrées, des enfants poignardés, des passagers noyés un peu

partout, sur le vaste monde, et pour la plus grande gloire de la grande Allemagne!... Mais ce n'était pas ces choses que le chef du Pressbureau lisait à haute voix. Ce qu'il lisait, c'était la quatrième page de la feuille, le seul texte qui ne fût ni faux ni monstrueux : les petites annonces, des petites annonces timides qui informaient le public que les leçons de piano de M^{lle} X... avaient recommencé à Belgrade, ou que M. Z... avait perdu son chien et qu'il offrait une bonne récompense à qui rapporterait la bête...

Dans cet humble journal serbe, imprimé sous le contrôle autrichien, ces petites annonces timides étaient, malgré tout, pour les exilés, comme un écho infime, lointain, mais véridique du peu de vie qui se continuait, là-bas, dans la patrie perdue. Et debout, en cercle autour du lecteur, tous les ministres, tous les secrétaires d'État, tous les hauts fonctionnaires de la Serbie, écoutaient, recueillis, ces petites annonces timides et touchantes — pieusement, comme s'ils eussent écouté une prière.

CHAPITRE XXII

PARMI CEUX QUI NE CHANTAIENT PLUS

A mi-chemin de l'Achilleion, la villa du Kaiser, je trouvai, face à la mer, le camp que je cherchais. Là, dans un bois d'orangers, ce qui reste des artilleurs de la division de Schoumadia avaient dressé leurs tentes. Rien d'ailleurs qui pût dénoncer que ceux-là étaient des artilleurs, car ils ne possédaient plus ni chevaux ni canons. C'est à peine si quelques faisceaux de mousquetons — sauvés de l'Albanie — rappelaient au visiteur qu'il avait affaire à des soldats. Dès que leur chef m'aperçut, il me cria : « Vive la France ! monsieur ! » Puis il m'embrassa. Nous nous étions connus, voilà quatre mois, sur le Danube, au temps

où la Serbie était encore debout. Ensemble nous avons vu la mitraille allemande s'abattre sur les positions serbes, au point de changer en une nuit la forme même des crêtes. Ensemble, à l'heure de la retraite, avec la dernière arrière-garde, nous avons, du haut de la colline d'Ossovietz, jeté le dernier regard sur Belgrade la blanche capitale. Ce sont là des minutes que l'on n'oublie pas et qui créent des liens entre ceux qui les ont vécues.

Mon compagnon me fit asseoir devant sa tente, sur une caisse de bois blanc d'où ses soldats venaient d'extraire un lot de chaussures de l'intendance française. Déjà quelques-uns des artilleurs, ayant troqué leurs lambeaux d'uniformes contre la tenue kaki des troupes britanniques, donnaient au camp un air de renouveau.

— Eh bien ! à quoi penses-tu, maintenant que tu es mieux vêtu que l'empereur Douchan lui-même ? cria l'officier à l'un des rééquipés qui, dans tout son costume, n'avait plus de serbe que son traditionnel bonnet fendu.

— Je pense, répondit l'homme avec un sourire, que les Autrichiens, qui nous croient tous morts, seront bien stupéfaits quand ils verront arriver sur le Danube des Anglais et que ces Anglais se mettront soudain à crier en serbe : « Na stiki ! En avant ! ».

L'officier qui avait remarqué mon involontaire regard posé sur sa propre capote loqueteuse et ses bottes trouées, répondit à ma muette interrogation.

— Quand le dernier de mes artilleurs aura touché souliers, linge et vêtements, alors seulement je penserai à moi, pas avant. Dans des moments comme ceux-ci, les soldats ne valent que ce que valent leurs chefs, voyez-vous ! Si ceux-là, malgré les pires misères, sont parvenus presque entiers jusqu'ici, c'est que je les ai sauvés par la force de l'exemple. Aujourd'hui encore j'ai conscience d'être un peu leur âme, au point qu'en quelque sorte je suis devenu un peu leur prisonnier. Ils me surveillent. Au besoin ils m'empêcheraient de

m'éloigner du camp. Et pourtant, si vous saviez, monsieur, comme je leur ai menti!

Devant nous, miroitante sous le soleil, la lagune d'Ulysse — celle-là même où, dit la légende, le roi naufragé surprit Nausicaa la princesse phéacienne baignant sa blonde chevelure dans l'eau bleue — la lagune d'Ulysse venait mourir au pied d'une colline couverte de naupals, de papyrus, d'oliviers et de palmiers. Le parfum des fleurs embau-mait l'air. De l'autre côté de la baie enchan-tée, la villa du Kaiser, émergeant d'un flot de verdure, découpait sur le ciel la ligne blanche de ses terrasses. Mon compagnon, la tête dans les mains, semblait résumer ses souvenirs.

« Si vous saviez comme je leur ai menti ! Lorsque, malgré les ordres du quartier gé-néral, ils refusaient d'abandonner la ligne du Danube, je leur ai dit : « Rattenez vos chevaux ! C'est sur la Morava que nous attendons l'Allemand ! » Quand nous arri-vâmes sur la Morava, je leur ai dit : « Plus loin ! C'est à Kossovo que nous arrêterons

l'ennemi! » Et je savais que cela ne serait pas. Une fois à Kossovo, pour les décider à reculer encore, je leur ai dit : « Cette fois, nous marchons de l'avant, vers l'ouest. » Et c'était faux. Je les trompais, car nous reculions toujours, vers l'est. Sur le Drin noir, je reçus l'ordre de détruire notre artillerie qui ne pouvait passer la montagne. Mes hommes refusèrent.

« Pensez donc ! Leurs 75, dont ils étaient si fiers, qu'ils paraient jadis de fleurs pour traverser les villes, ces 75 dont toute l'armée serbe, les matins de bataille, saluait les premiers coups par ces mots : « Franzous gremi ! Le Français gronde ! » Mes artilleurs déclarèrent : « Plutôt que de laisser nos batteries, nous préférons mourir de faim, là, près de nos pièces ». Je priai, je menaçai. Rien. Alors, je leur mentis encore. Je leur promis qu'à Scutari des canons neufs les attendaient avec des caissons d'obus. Ils crurent à nouveau ma parole et dévisèrent alors le frein de leurs pièces. Sur le rebord d'un plateau qui dominait de cent

pieds le fleuve écumant, toutes mes batteries étaient rangées comme des condamnés devant le peloton d'exécution. Ah! monsieur, la mort de nos canons, tirant leur dernier coup, celui qui dans un recul suprême les précipitait à jamais au fond du Drin boueux avec toutes leurs culasses brillantes, avec tout leur acier sonore! Tout mon régiment sanglotait.

« Ce n'était là que le commencement du calvaire. A Scutari, il n'y avait naturellement pas de canons. Il n'y avait même pas de quoi manger. Le long de la route albanaise, quand mes hommes, affamés, harassés, s'asseyaient à terre et disaient : « Nous n'irons pas plus loin ! » je mentais encore et je leur promettais qu'à la prochaine étape il y aurait du pain. Et c'était toujours faux. Je leur disais : « A Saint-Jean-de-Medua il y aura des bateaux français ! » Et à Saint-Jean-de-Medua il n'y eut que les sous-marins autrichiens. Pour décider mes soldats à descendre plus bas encore, je dus leur dire : « A Durazzo, des dépôts de vivres

nous attendent ». Et c'était les avions bulgares qui nous attendaient. Et toujours je mentais, je mentais ! je ne sais pas encore comment nous avons pu parvenir jusqu'ici ! »

Nous avions fait quelques pas sur la route, vers la lagune. Là, sur le rivage, touchant presque l'eau, dans un décor de verdure tendre, parmi les asphodèles, un cimetière de tombes fraîches. Mon compagnon tendit le bras :

— Ceux-là, épuisés, ne sont arrivés jusqu'ici que pour y mourir. Ils étaient fils de terres froides et hautes, laboureurs de la Morava ou pâtres du Rondnik. Ils étaient d'une race qui depuis six siècles cherchait son chemin vers la mer. Ils l'ont atteint après le plus effroyable drame qu'ait jamais vécu un peuple et ils sont morts parmi les orangers en fleurs. Sous ce ciel de rêve, les autres qui avaient gardé quelque force renaissent à la vie. Et un de ces jours prochain on leur dira : « Debout ! L'heure du repos est passée. Oubliez le ciel bleu, les

prairies d'asphodèles, les doux soirs de Corfou, l'île enchantée ! Il faut retourner vers la guerre, vers le sang, vers la mort, vers le choc des baïonnettes contre les poitrines ! Les pays aux verdure tendres ne sont point pour vous ! Debout ! Nous partons reconquérir les terres hautes et froides de la Vieille Serbie où jamais l'oranger ne poussa et où seuls peuvent croître les chênes aux troncs rugueux ! » Voyez-vous, monsieur, il y a des soirs où j'ai peur qu'à force de souffrances leur âme brisée refuse de se remettre en route vers la bataille ! Songez donc, voilà quatre mois qu'aucun de nos soldats n'a chanté !

La cloche d'un monastère de femmes grecques bâti dans une île minuscule, au centre de la lagune, égrena dans l'air calme l'heure de la prière du soir. A l'horizon le ciel pâlit sur la mer, les contours de la côte se firent imprécis. La nuit venait. Dans l'ombre des bois d'orangers, des formes se glissèrent, suivant notre marche sur le chemin.

— Les voyez-vous? me dit l'officier. Ils m'épient. Corfou n'est qu'à trente minutes d'ici. J'ai voulu m'y rendre une fois. Mes hommes m'ont arrêté. Je leur ai dit : « Je vais revenir! » Ils m'ont répondu : « Non, commandant! Nous ne te croyons plus! » Je leur ai tant menti! Ils ont peur que je les abandonne. J'ai renoncé depuis à m'éloigner du camp. Mais, hélas! depuis quatre mois aucun d'eux n'a chanté.

Nous retournâmes vers les tentes. Un maigre feu de bivouac brillait dans la nuit. A l'extrême limite des forces humaines, l'âme serbe m'apparut noyée, perdue, languide dans la paix de l'île enchantée. Mais comme, moi aussi, l'étranger, j'allais peut-être désespérer de cette âme, voilà que soudain le rude officier me saisit la main. Il la serrait à la briser :

— Monsieur, avez-vous entendu? questionna-t-il.

Nous retenions nos souffles. Un bruit venait de naître en effet, à peine perceptible tout d'abord. Était-ce la marée montant vers

la lagune, était-ce la caresse du vent sur les papyrus, sur les naupals, sur les palmiers ? Était-ce la plainte de la terre d'où s'exhalait avec le soir toute la chaleur acquise pendant le jour ?

— Là, dans les bois d'orangers. Écoutez !
Nous écoutions. Le bruit se précisait. Il y avait en lui des notes humaines.

— Monsieur, c'est un chant, le premier depuis quatre mois !

En effet, c'était un chant. Une voix sourde tout d'abord, puis peu à peu plus sonore, lançait devant le feu d'un bivouac des paroles d'une complainte.

— Monsieur, c'est la « Nuit sanglante » qu'ils chantent.

D'autres voix s'étaient jointes à la première, l'enflaient, en faisaient déborder déjà l'écho au delà du bois d'orangers. Et de nouvelles voix, toujours plus nombreuses reprenaient en chœur le poignant refrain :

Bien-aimé, mon bien-aimé !

Finira-t-elle enfin la nuit tragique

A la fin de laquelle tu pars pour le combat ?

L'hymne avait gagné les bivouacs d'alentour. Des bosquets de palmiers, de papyrus, de naupals, la vieille chanson slave montait, grave, tragique, vivante. Tous les camps serbes vibrèrent à la fois. Le rythme puissant d'une armée dont l'espoir se réveille passa sur l'île enchantée.

— Monsieur, les voilà qui chantent tous ! Ils sont sauvés ! Leur âme n'était qu'endormie ! Nous reverrons le Danube !

Pour regagner Corfou, je repris le chemin qui longe l'Achilleion, la villa du Kaiser. Sur la route obscure, la voix d'une sentinelle serbe m'arrêta :

— Qui va là ? Avancez à l'ordre !

Je savais le mot de passe. Je répondis :
« Belgrade quand même ! » Et je passai.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	I
CHAPITRE I. Salonique la ville prédestinée.	I
— II. Sur les bords du Vardar. . .	11
— III. Dans l'attente de la décision grecque.	24
— IV. Nisch, la ville aux drapeaux tricolores.	33
— V. Au grand quartier serbe. . .	40
— VI. La lutte contre les Allemands invisibles	50
— VII. Premier jour de retraite. . .	66
— VIII. La capitale errante	79
— IX. La dernière route de Serbie .	91
— X. Devant Kossovo	103
— XI. Les derniers jours de Mo- nastir.	115
— XII. Les alliés impuissants. . . .	124
— XIII. Sur les crêtes de Valandovo .	135
— XIV. La bataille de la Cerna . . .	144
— XV. Une retraite	159

CHAPITRE XVI.	En redescendant le Vardar. . .	168
—	XVII. La journée salonicienne . . .	178
—	XVIII. L'autre retraite.	190
—	XIX. Sur le front de Salonique . .	201
—	XX. L'enfer sur l'île enchantée . .	211
—	XXI. La Serbie en exil.	223
—	XXII. Parmi ceux qui ne chantaient plus	233

ÉVREUX

IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE

